

H-114-5

2e ex.

v.7

1925/1926



*Chambres*  
*171*



CANADA

NATIONAL LIBRARY  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



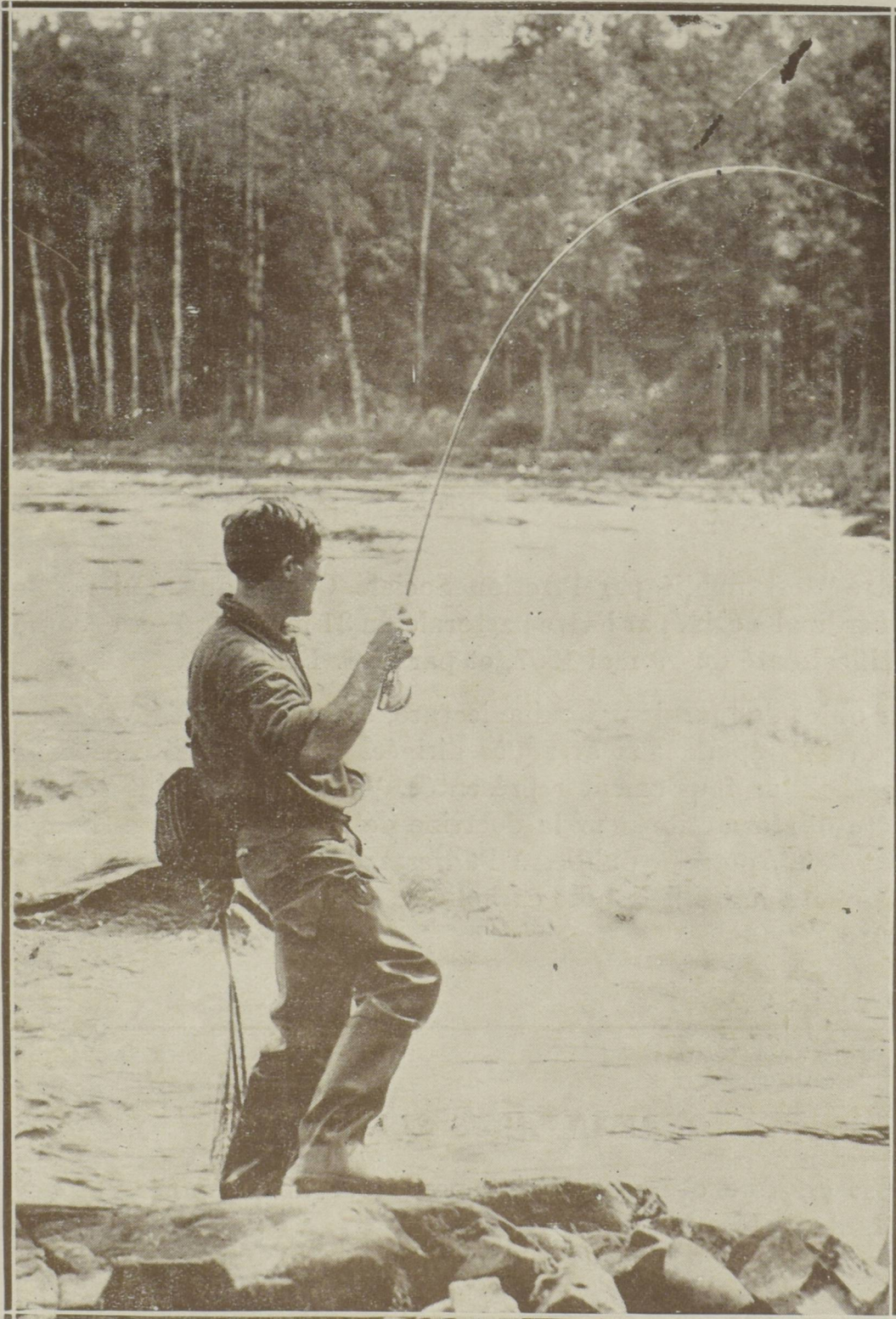




1413



# L'APOTRE



LA PÊCHE À LA MOUCHE

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux.*



# SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1925

## TEXTE

Pages		
1 — Dire autre chose .....	THOMAS POULIN	
2 — Méfaits du cinéma .....	GÉRARD TREMBLAY ( <i>Le Petit Sainte-Marie</i> )	
4 — La peur de M. le Curé .....	HARRY BERNARD	
6 — Nicolas Poussin .....	( <i>L'Ami des Enfants</i> )	
11 — L'algue .....	ERNEST LAUT ( <i>Les Jeunes</i> )	
13 — Cheveux coupés ... ..	PIERRE L'ÉRMITE	
15 — <i>La sève immortelle</i> .....	FERDINAND BÉLANGER	
17 — Éphémérides canadiennes : août 1925 .....		
19 — La machine humaine : ses détraquements : la cataracte .....	LE VIEUX DOCTEUR	
21 — Radio : Les batteries .....	L-M BOLDUC, ptre	
26 — Ce qu'on ne dit pas ... ..	JEANNE LE FRANC	
27 — Boîte aux lettres .....	JEANNE LE FRANC	
27 — La cuisine .....	( <i>La cuisine à l'école primaire</i> )	
28 — Mon clocher ( <i>poésie</i> ) .....	VIOLETTE DE L'IMMACULÉE	
29 — Pour s'amuser .....		
30 — Les livres .....		
30 — Soyons charitable ( <i>poésie</i> ) .....	FRANÇOIS COPPÉE	
31 — Une de perdue, deux de trouvée ( <i>feuilleton</i> ) .....	GEORGES DE BOUCHERVILLE	

## ILLUSTRATIONS

12 — Le lac Améthyste, dans le parc national Jasper .....
14 — Course de yachts dans le canal Rangitoto, Auckland, Nouvelle-Zélande .....
18 — Le noviciat des Père de Marie, à Nicolet .....
25 — Scène de moisson dans les prairies de l'Ouest canadien .....

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00**

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1925.

N° 1

## Dire autre chose

**A**VEC l'arrivée du mois de septembre se termine les jours tant désirés, et parfois si regrettés des vacances. Avec lui aussi disparaît le tourisme, industrie qui nous apporte avec de belles sommes d'argent beaucoup d'autres choses.

Chacun reprend sa place et se remet au travail.

Depuis quelques jours nos collègues ont repris leur vie débordante d'activité, activité quelque peu hésitante encore pour plusieurs qui ne rêvent que des beaux jours passés, relèguent là leurs livres pour repasser un à un les joyeux moments des vacances, les multiples tendresses des parents.

Tous ces jeunes, les nouveaux surtout, n'ont pas manqué déjà d'écrire aux parents pour leur dire qui leurs projets d'avenir, qui leurs espoirs naissants de succès, qui leurs impressions de l'arrivée, l'aspect de la maison dans laquelle ils devront vivre dix mois, l'accueil des maîtres. Les uns racontent tout bonnement, en l'exagérant un peu, les ennuis des premiers jours et disent combien ils ressentent l'éloignement de la maison paternelle. D'autres, plus discrets à leur endroit, mais peut-être un peu moins à celui des autres, ne veulent pas dire qu'ils s'ennuient, mais dévoilent longuement les larmes des petits camarades de la paroisse.

Dans un cas comme dans l'autre, la mère a compris que le petit a besoin d'un mot d'encouragement, mot qui n'a pas tardé à partir.

Les prochaines lettres auront changé de ton. On sera maintenant habitué à sa nouvelle vie, on connaîtra tous les élèves de sa classe, ceux qui font partie de sa salle et tous les professeurs et maîtres de la maison.

On rêvera plus souvent à sa prochaine composition, au devoir difficile qu'il faudra remettre le lendemain. En un mot on sera tout à son travail pour se préparer à jouer son rôle dans la vie.

\*

\* \*

Quel sera ce rôle? Quelle orientation prendra ce garçon, ce jeune homme?

La première lettre de la mère reçue au commencement de septembre, lettre qui était attendue, qui a été lue, relue et presque apprise par cœur par cet élève nouveau, encore dépaysé et que l'ennui étroit, aura peut-être donné cette orientation.

Cette orientation aura été donnée sous prétexte d'encouragement à l'étude, mais quelquefois de la manière la plus maladroite au monde.

Au petit qui raconte ses misères beaucoup plus imaginaires que réelles, on dira qu'il est bien heureux d'être au collège. Il y en a tant d'autres qui envient son sort, mais qui n'ont pas les moyens de se le procurer.

Les sacrifices consentis pour mettre le petit au collège sont considérables, mais on les fait avec plaisir dans l'espoir que plus tard ce dernier pourra occuper une situation plus honorable, vivre le col dans le cou, d'un travail qui ne noircit pas les mains et qui, cependant, apporte l'abondance à la maison. Tous ces sacrifices sont consentis avec plaisir pour que plus tard, on ne le méprise pas comme ses parents, eux de pauvres habitants.

Travaille bien P'tit Louis, dira-t-on, parce que le cours que tu commences là va te permettre de vivre mieux que tes parents.



Souvent le deuxième chapitre de cette lettre s'écrira au cours des prochaines vacances. Les parents se priveront du concours de leur enfant pour ne pas lui briser les mains, et pour lui faire commencer ainsi son apprentissage de monsieur.

\*

\* \*

Neuf fois sur dix cette orientation sera décisive. Louis ne pensera plus à la terre que pour se dire jusqu'à quel point il est chanceux de s'en éloigner. Avant de s'endormir, il se bâtera de nombreux châteaux en Espagne, tous différents, mais tous aussi fragiles.

Il se verra sortant du collège avec son diplôme, et obtenant facilement une position lucrative qui lui permettra de travailler avec de beaux habits et d'être un homme hautement considéré.

Et si vous entretenez quelque peu ces illusions, il lui arrivera peut-être, à lui commencement de grand homme, de ne pas souhaiter que vous ailliez le voir, pour qu'on ne lui demande pas de qui il a reçu la visite.

Il peut se faire que votre fils soit appelé à mener une vie importante, à faire de grandes choses, — nos grands hommes sont venus de la terre ; — il peut se faire aussi que la terre ait besoin de ses bras et de ses études ; il peut se faire encore, et cela est très fréquent, que sa future vie de grand homme ne soit plus dans la vie réelle qu'une série de dures désillusions.

Le col blanc dans le cou ne donne ni la richesse ni le bonheur. Dans un grand nombre de cas il est plutôt le symbole de l'esclavage dans lequel il faudra mener une vie misérable.

Quoiqu'il en soit il est une chose certaine : c'est qu'il y a beaucoup mieux pour préparer une vocation chez son fils que de mépriser la terre et de déprécier sa propre profession.

Ne tombe-t-on pas trop fréquemment dans cette erreur ?

Le mois de septembre nous invite à réfléchir sur ce point.

Thomas POULIN.

Un employé de ministère vient consulter le docteur X...

— Toujours ces somnolences, jeune homme ?

— Oui, docteur ; mais c'est surtout au bureau que j'en souffre...

## Méfais du cinéma



JACQUES ta bicyclette est en bon ordre ?

— Oui, Monsieur, je l'ai huilée hier soir.

— Bon, vite, porte ce médicament au numéro 140, rue Cherrier. C'est très pressé.

Jacques, un intéressant petit bambin de quinze à seize ans, au visage plein, ardent, volontiers rieur, dont les yeux bruns presque durs gardent comme une trace de tristesse, prend aussitôt sa large casquette grise, saisit le paquet préparé, enfourche sa machine et pédale vigoureusement dans la direction de la rue Cherrier.

— Brave enfant, murmure le pharmacien en poussant un profond soupir, il fera son chemin, J'en suis sûr maintenant...

— Qu'est-ce que ce jeune-là, lui demande un ami, intrigué par la réflexion et déjà intéressé au petit commissionnaire ?

— Ah ! mon cher, dit-il, le cinéma, quelle invention du diable ! Ce pauvre enfant, il m'a fallu aller le chercher bien loin ! Misère de misère, avec toutes ces salles de vues animées, il n'y a plus d'enfants aujourd'hui : à douze ans, on sait la vie ; à quinze ans, on est écœuré des plaisirs... Pauvres jeunes gens, comme on les trompe !

De plus en plus curieux, le bon ami insiste si bien que le vieux pharmacien raconte l'histoire navrante du petit Jacques.

C'était en 19... au temps de la grande guerre.

Pierre comptait deux grands frères et trois sœurs plus jeunes. Son père, un rude tâcheron, déjà affaibli de travail et très affecté par le départ de ses deux aînés que la guerre ne devait plus rendre, mourut peu après, confiant à Jacques sa mère et ses trois petites sœurs.

L'enfant prit d'abord son rôle au sérieux. La misère régnait au foyer. Pas de viande, souvent pas de pain : la maladie avait tout englouti. Jacques se fit commissionnaire, et sa maman loua ses bras. Leurs salaires réunis ramenèrent un peu de soleil dans ce foyer si éprouvé et, après quelques mois, apportèrent un peu d'aisance.

Un soir, Jacques revint tard. Il avait causé, disait-il... Les retours à la maison se firent plus souvent irréguliers. La maman s'inquiéta. Jacques n'en avait cure et trouvait toujours une excuse : c'était une commission, le tramway, le travail... Le temps passait sans rien améliorer ; loin de là, Jacques devenait rêveur, taciturne, moins affectueux, brutal même. La maman s'enquit auprès des patrons. Ils étaient loin d'être satisfaits et lui apprirent que son enfant fréquentait de mauvais camarades et courait les salles de vues animées.



Atterrée par cette nouvelle d'un renvoi probable et surtout de la mauvaise conduite de son fils, la maman intervint avec bonté. Ce fut inutile. Elle essaya de regagner le cœur de son enfant que le démon lui volait. Jacques fut polisson : "Suis-je un bébé? Je gagne mon argent, je ferai ce que je voudrai." Et là-dessus, quittant sa mère en pleurs, il chercha ses compagnons de plaisir.

Ensemble, ils passèrent la veillée au cinéma. L'on déroulait sur l'écran des scènes de cambrioleurs, de vols, de meurtres. Jacques, tout au spectacle, avait oublié le reste et vivait cette vie d'aventures que déjà il désirait... Pourquoi pas? Ce serait l'indépendance, la liberté, les richesses, la renommée...

Le lendemain il n'avait pas reparu à la maison. Sa mère, les traits creusés par l'insomnie d'une nuit dont toutes les heures d'inquiète attente se lisaient sur son front et dans ses yeux rougis, regardait, assise près de la fenêtre, espérant toujours son Jacques qui ne revenait pas. Enfin! le voici... Non, c'est un enfant du même âge... Pourtant, il s'arrête...

"C'est ici la demeure de Jacques?"

— Oui, lui est-il arrivé quelque malheur? Je suis sans nouvelle de lui.

— Voici ce qu'il vous envoie..."

Et le jeune homme tendit un chiffon sur lequel était écrit pompeusement : "Adieu! ne me cherchez pas, je suis parti pour toujours." Signé : Jacques sans peur.

La pauvre femme portant la main au cœur comme pour en comprimer les battements trop forts, s'affaissa sans mouvement sur le parquet, serrant entre ses doigts crispés les dernières paroles de son fils ingrat.

Le messenger, terrorisé, appela au secours. Je passais, j'entrai. Quelle scène! Elle était là, toute blanche comme une morte, et ses trois petites filles éperdues criaient, pleuraient, appelaient leur maman...

Je fis demander le médecin. Il examina, s'enquit, trouva le billet fatal et prononça que seule la vue de son enfant pouvait sauver la malade. Que faire? Qui s'occuperait d'elle? de lui? Je compris mon devoir. Tout fut mis en branle : polices, détectives, journaux. Les jours passaient, et rien...

Huit jours s'étaient écoulés; la malade s'affaiblissait. J'étais presque découragé, quand un coup de téléphone m'appela au palais de justice. Il y avait du nouveau.

La veille au soir, on avait arrêté quatre ou cinq gamins en train de cambrioler une épicerie... Et parmi eux se trouvait Jacques, les vêtements sales et déchirés, l'air honteux, abattu.

Le magistrat, déjà au courant, m'introduisit avec le jeune délinquant dans une pièce voisine et nous laissa. Je causai longuement avec l'enfant, lui appris l'état précaire de sa mère

et lui laissai entrevoir que par sa conduite indigne, il n'était pas seulement voleur, mais presque meurtrier, meurtrier de sa maman qui l'aimait tant, qui n'avait vécu que pour lui... et cela à quatorze ans... Jacques éclata en sanglots. Il se sentait misérable, méchant, et me cria à travers ses larmes : "Mon bon Monsieur, sauvez-moi, sauvez ma maman! J'étais fou, j'ai été entraîné par mes camarades. Je voulais faire comme dans les vues... Ah! que je me suis trompé! Que puis-je faire? Je suis un voleur, un meurtrier? Que devenir?"

Je pleurais avec lui...

"Oui, Jacques, la situation est bien grave, mais je vais essayer de t'en tirer. Me promettu d'être bon à l'avenir?"

— Vous le voyez bien, c'est fini maintenant. J'ai horreur de ces camarades qui se disaient mes amis, et je comprends maintenant que la vie n'est pas celle que l'on m'a montrée dans les vues animées..."

Je le conduisis à un Père de la rue Bleury : la main du prêtre acheva l'œuvre commencée.

Je promis à l'enfant que sa mère ignorerait son crime tant que sa conduite répondrait à ses promesses. C'était une garantie; elle ne m'a pas été nécessaire : la conversion était complète.

Tout s'arrangea, grâce au jeune âge et aux garanties données. L'enfant fut libéré et sa maman, ranimée pour la vue de son petit Jacques, reprit peu à peu ses forces et revint à la santé. Depuis lors, Jacques est mon petit assistant...

L'ami quitta le pharmacien assez rêveur. Il songeait que souvent lui-même conduisait ses enfants dans des salles de vues, ou du moins ne les empêchait pas d'y aller et il se demanda, non sans frémir : si aujourd'hui ou demain la mort m'enlevait à ma famille, que feraient mes enfants?

GÉRARD TREMBLAY.

(*Le Petit Sainte-Marie.*)

*Dictionnaire alphabétique et logique*, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

*Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés*, par le R. P. Vandandaigue, S. J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



## La peur de M. le curé

(Conte écrit pour *l'Apôtre*)

Un soir clair d'automne, des arbres sans feuilles, des étoiles presque blanches. De temps à autre, les vociférations de matous noctambules, en équilibre sur les clôtures.

— Enfin, on traverse ?

— Certainement, ça nous dégourdira les bras de ramer un peu.

L'abbé Lenoir, qui se promenait sur la galerie du presbytère, examina le ciel :

— Le temps m'a l'air bon... Attends-moi, je vais avertir Dumoulin...

Il revint suivi de l'abbé Dumoulin, un homme de six pieds, venu comme eux pour aider au curé de Saint-Marc, à l'occasion des Quarante-Heures.

Il était sept heures et demie, les rues du village ne comptaient que de rares passants. Les fenêtres éclairées allongeaient sur le sol des carrés de lumière. Les trois amis descendirent vers la rivière.

Les abbés Lenoir et Dumoulin, condisciples de collège, étaient vicaires, l'un à Sainte-Victoire, l'autre à Belœil. Le troisième, l'abbé Mondelet, de quelques années plus jeune, enseignait au séminaire de Saint-Hyacinthe, leur commune *Alma Mater*. Les Quarante-Heures se terminaient le lendemain et ils retournaient ensuite à leurs postes respectifs. Avant de partir, cependant, ils voulaient payer une visite au curé de Saint-Charles, un de leurs anciens professeurs, vieux pince-sans-rire incurable, maigre et sec comme un échalas. Ils ne l'avaient pas vu depuis des années, se promettaient avec lui de bons moments.

Ils partirent donc, Mondelet aux rames et Dumoulin avironnant, à l'arrière de la chaloupe. Le Richelieu coulait gravement, nappe unie et glauque, entre des rives dépouillées. Le clocher de Saint-Charles luisait au-dessus des branches. Un chien hurla, très loin.

— L'eau est haute pour la saison, dit le vicaire de Belœil, et le courant rapide. C'est vrai aussi que nous sommes en plein chenal ; plus loin, ce sera moins éreintant pour le rameur...

La chaloupe allait en diagonale, entraînée par la force de l'eau. De petites vagues s'y heurtaient avec un bruit sec.

— Pourvu que monsieur Baillargeon ne soit pas sorti...

— Pas de danger ! Il a toujours sa petite passion de mathématiques et je gage qu'il s'exerce sur le pont des ânes...

Ils abordèrent. Les fenêtres du presbytère disaient que le maître était debout. Et quand ils frappèrent à la porte, monsieur Baillargeon, la calotte sur l'oreille, vint ouvrir lui-même.

— Je vous attendais un peu chaque jour, dit-il, et j'avais rempli mes pots à tabac... Ma ménagère couche chez sa belle-sœur, de sorte qu'on a toute la maison à nous autres... Entrez vous asseoir...

\*

\* \*

La veillée fut animée. On avait tant de choses à se dire, tant de souvenirs en commun. Une incroyable quantité de tabac passa en fumée. Dans les fentes des boiseries, les quelques mouches échappées aux poison de la ménagère, moururent asphyxiées.

Vers dix heures trente, quelqu'un parla de partir.

— Vous n'êtes pas sérieux ! s'objecta le vieux prêtre. Vous ne viendrez peut-être qu'une fois dans votre vie... je vous garde... Pourquoi ne restez-vous pas à coucher ?

Dumoulin, l'aîné des trois, crut devoir remercier. Il leur fallait être à Saint-Marc sans faute pour la messe du lendemain ; ils ne voulaient pas, en outre, abuser d'une hospitalité trop royale. Ils continuèrent cependant à causer. Les anecdotes se succédaient, plus savoureuses les unes que les autres. Monsieur Baillargeon, qui avait vu du pays et ne manquait pas d'esprit, en savait de toutes les couleurs. Et le gros Dumoulin, possesseur d'un passé chargé en pécadilles, se serait cru déshonoré d'être en reste avec son hôte. Une fois lancés, ils pouvaient à eux deux tenir un village en gaité. Les minutes s'envolaient, les demi-heures, si bien qu'il arrivait minuit quand on se quitta.

Entre temps, un petit vent s'était élevé, qui augmentait graduellement d'allure. Des filets de nuage s'accrochaient aux cornes de la lune. La tête des ormes oscillait.

— Soyez prudents ! recommanda monsieur Baillargeon. Si la rivière vous paraît trop



agitée, ne vous exposez pas inutilement...  
Revenez, je vous donnerai à coucher...

— Je vais ramer, dit Dumoulin, qui était le plus robuste. J'en ai vu d'autres, ce n'est pas pour rien que je demeure à Belœil depuis cinq ans... J'ai appris au moins à manœuvrer sur l'eau...

Ils s'embarquèrent, ayant relevé le col de leurs paletots, car l'air était vif.

Les choses allèrent tant bien que mal jusqu'à trente pieds du rivage, Alors, Dumoulin dut mettre toute sa force sur les rames et recommander à son ami Lenoir, qui avait l'aviron, de tenir l'œil ouvert. Le vent, plus violent qu'ils ne croyaient, soulevait des vagues de deux pieds. Les *gueules-de-chien* roulaient en succession, s'écrasaient, écumeuses, contre les pierres du bord. Bientôt la chaloupe, à peine contrôlée par les deux hommes, commença de dériver.

— C'est dur ! dit Dumoulin. Je me demande si on réussira?... Encore un coup, les gars, tenez-vous bien...

Se raidissant, il se courba sur les rames, qu'il enfonça profondément, et, d'un brusque effort de rein, fit faire demi-tour à la barque, lui redonna sa direction. Mais une vague plus forte la frappa en flanc et l'eau entra. Mondelet, sa soutane retroussée entre ses jambes, essaya de vider l'eau avec une boîte de fer-blanc. Un paquet d'eau l'atteignit en pleine poitrine.

— Le jeu devient dangereux, dit encore Dumoulin, à bout de souffle. J'ai peur, si ça continue, de coucher cette nuit à Saint-Charles.

— Attention ! cria Mondelet, nous retournons encore...

Ils luttèrent quelques minutes, bravant la rivière, décidèrent enfin de ne pas risquer plus loin l'aventure. Ils demanderaient un lit au curé, quitte à se lever au point du jour, afin d'être à Saint-Marc pour la première messe.

Mais comme ils attachaient leur chaloupe à un pieu du quai, Dumoulin eut une idée :

— Si on jouait un tour au curé... Il est couché à cette heure et ne nous attend plus...

Il fit signe à ses compagnons, qui se rapprochèrent. A voix basse, avec des gestes discrets, il exposa un plan. La lune était maintenant couchée. Les trois copains se dirigèrent vers le village, et s'étant procuré, sous un prétexte quelconque, deux grands draps blancs, ils reprirent le chemin du presbytère.

Le vent n'était pas tombé, les arbres craquaient. Doucement, ils purent ouvrir une fenêtre sans attirer l'attention, et s'introduire, l'un après l'autre, chez monsieur Baillargeon.

\*

\* \*

Celui-ci devait dormir depuis une couple d'heures, seul dans sa vaste maison. L'abbé Dumoulin monta l'escalier. Il n'entendit rien d'abord, puis un ronflement étouffé indiqua la chambre qu'il cherchait. Les autres l'avaient suivi.

— Vite, Mondelet ! tâche de ne pas rire...

Ce dernier se passa un drap sur la tête et, à pas de loup, fantôme silencieux, s'alla dresser dans la porte du curé. Une voix caverneuse, venant de l'apparition, prononça distinctement :

— Georges Mondelet, 26 ans, professeur à Saint-Hyacinthe, mort noyé... Deux ans de purgatoire...

Et le fantôme, comme il était venu, s'en alla sans bruit.

Monsieur le curé Baillargeon, figé, ne bougeait pas plus qu'une pierre. Les yeux dilatés, dans son visage émacié, regardaient fixement.

Ce fut le tour de l'abbé Lenoir, qui se mordait les poings pour ne pas pouffer. Il enleva ses chaussures, revêtit son drap, glissa sur le plancher.

D'un ton aussi dégagé que possible, il jeta :

— Louis Lenoir, prêtre, 29 ans, noyé accidentellement cette nuit... Deux ans de purgatoire !

Immobile sur sa couche, tache blanche dans la chambre, l'abbé Baillargeon ne bronchait pas. Ses yeux noirs semblaient encore agrandis.

Dehors, le vent sifflait parmi les branches.

Mais un troisième fantôme, plus grand, plus menaçant, plus formidable que les deux autres, surgit devant monsieur le curé Baillargeon :

— L'abbé Henri Dumoulin... 34 ans, noyé cette nuit en face de Saint-Charles... *Damné !*

Et alors, du lit immobile, calme et froide dans le silence agrandi de la nuit, une voix rauque s'éleva :

— Ça ne me surprend pas !



# Nicolas Poussin

## I



VERS l'année 1616, un vieux gentilhomme était assis dans la modeste salle revêtue de boiseries où il recevait ses amis, ses anciens compagnons d'armes. Les fatigues de la guerre l'avaient brisé sans l'enrichir ; mais quelque rude qu'eût été sa vie, il n'en avait pas moins conservé une sérénité parfaite. En face de lui, sa femme, Marie de Laisement, filait avec activité, comme les bonnes ménagères du XVII<sup>e</sup> siècle. Le silence n'était interrompu que par les exclamations de douleur que la goutte arrachait à Jean Poussin ; celui-ci, pour se distraire et oublier un peu son ennemie, se jetait dans les souvenirs de sa carrière agitée.

— Ah ! ma chère Marie, disait-il, on ne s'enrichit pas sous l'uniforme. J'ai pourtant tenu la campagne pour Leurs Majestés Charles IX, Henri III et Henri IV... Me voilà bien avancé ! Sauf notre maisonnette des Andelys, que tu tiens de ton père, simple procureur, que possédons-nous ?

— Nous possédons un trésor, répondit simplement la dame.

— J'entends : notre fils Nicolas. Ah ! c'est un excellent sujet, il faut en convenir ; appliqué, intelligent, doux et honnête. Mais je regrette qu'il ne se soit pas senti d'attrait pour les lettres latines, que je lui aurais enseignées moi-même, et qu'il n'ait de plaisir qu'à tenir un pinceau.

— Que voulez-vous, c'est sa passion ; et, en voulant être peintre, il ne fait de mal à personne.

— A personne... excepté à lui-même.

— Expliquez-vous, Jean ; vous m'effrayez !

Le vieux gentilhomme, de son côté, tourna gravement les yeux vers sa rapière et son baudrier qui étaient accrochés à une panoplie.

— Sans doute, reprit-il, le métier des armes n'enrichit pas, mais il a ses hasards, ses chances favorables ; avec de la noblesse, du courage et de la force, il peut conduire aux grades ; tandis que l'art de peindre est, à tout prendre, un triste métier. Rarement il est accordé d'y briller ; et quand les plus célèbres y ont languï, que doit-il advenir à celui qui est inconnu et qui n'a pas même de talent ?...

En ce moment, un troisième interlocuteur vint se mêler à la conversation et en changer le cours. Il portait sur son visage animé un air de gaieté et d'assurance.

— Ah ! ah ! dit-il, en entrant familièrement comme un habitué de la maison, voilà messire Jean Poussin qui en est encore aux prédictions sinistres.

— C'est vous, mon cher Quentin Varin ! Vous arrivez à propos pour entendre ce que je pense de la peinture et des peintres.

— J'ai fort bien entendu, et je ne suis pas fâché de pouvoir combattre un peu ce que je me permettrai d'appeler vos préjugés. Avouez-le, vous croyez qu'un gentilhomme déroge en exerçant l'art sublime des Titien et des Léonard de Vinci.

— Oui, j'ai eu longtemps cette idée ; mais à la voix de Marie, je l'ai abandonnée. Une seule crainte me domine à présent, celle de voir mon fils malheureux.

— Lui ! Rassurez-vous. Dieu merci, mon élève ne manquera pas ici d'occasions de travail ; je lui ai enseigné à peindre à la détrempe ; il y excelle. Et comme la cathédrale et les couvents de ce pays me demandent sans cesse des tableaux, Nicolas pourra m'y aider activement.

— Allons, vous me rendez quelque confiance, dit le vieux guerrier. Voyons, maître Quentin, prêtez-moi l'appui de votre bras pour que je fasse un tour de jardin ; en causant, vous me développerez vos plans d'avenir pour mon fils."

A peine le peintre et le gentilhomme étaient-ils sortis, que la bonne Marie se rendit à l'extrémité de la maison, jusqu'à une petite chambre où elle était certaine de trouver son fils. Elle croyait le surprendre au milieu de son labeur assidu ; mais, contre son attente et contre l'habitude, elle le surprit dans l'inaction, rêveur, et le visage appuyé sur une de ses mains.

En entendant sa mère, il releva le front et parut honteux d'avoir été aperçu dans cet état de prostration. Mais la mère, avec l'intelligence du cœur devina une peine, un chagrin caché, et sollicita l'aveu de ce secret.

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? s'écria-t-elle. Ne crains rien, fais-moi ta confiance. Ce n'est pas en moi qui ai toujours défendu ton goût, que tu rencontreras le blâme et la sévérité. Te faut-il quelque chose ? As-tu besoin de pinceaux, de couleurs ? Nous sommes pauvres, mais pour toi nous savons bien nous imposer quelques privations.

— Non, ma bonne mère, répondit tendrement Nicolas en fixant sur Marie ses beaux yeux pleins de feu et de tendresse, je n'ai aucun besoin matériel. L'aveu que vous me demandez me coûte beaucoup ; car je sais d'avance qu'il vous affligera. Cependant, si j'hésitais à le faire, je manquerais au devoir de la franchise.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'en suis arrivé à un temps d'arrêt pernicieux pour mon avenir ; l'excellent Quentin Varin, envers qui j'aurai une reconnaissance éternelle, ne peut plus rien m'enseigner ; je ne trouve plus dans ses conseils un aliment suffisant à mon ardeur pour l'étude ; j'étouffe dans notre petite ville des Andelys, où me manquent les éléments d'instruction et des modèles variés. C'est Paris, Paris seulement qui me donnera tout cela !

— O ciel ! qu'as-tu dit ?... Comment ! tu nous quitterais, tu nous causerais cette cruelle douleur ?



— De grâce, ma bonne mère, ne parlez pas ainsi, vous m'ôteriez toute ma force. Ne croyez pas qu'il y ait chez moi un désir de changement, que j'aspire à m'éloigner uniquement pour voir du pays. Ce serait l'acte d'un mauvais fils et jamais Nicolas Poussin ne sera un fils ingrat. Dans le plan que j'ai formé, il n'y a que le juste désir de l'étude et des progrès.

— Je te comprends, mon fils, objecta Marie. Cependant, écoute-moi : maître Quentin a du mérite, il a brillé tour à tour à Amiens et aux Andelys . . .”

Le jeune homme sourit avec finesse et douceur.

“ Pardon, dit-il ; mais à Rome et à Florence, il faut bien d'autres titres. Oh ! excusez-moi, je vous cause du chagrin . . . Mais tenez, voici qui justifiera mes paroles.”

Nicolas tira soigneusement d'un carton quelques estampes d'après Raphaël et Jules Romain, et il les étala sur une table.

Marie de Laisement, quoiqu'elle fût étrangère aux arts, ne put maîtriser un mouvement d'admiration ; jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau.

“ Voilà les maîtres ! s'écria le jeune homme, dont le visage s'était illuminé d'enthousiasme ; voilà les chefs-d'œuvre ! . . . O cachet du génie, ô sublime hauteur où il peut être donné à quelques-uns d'atteindre ! . . . Vous comprenez maintenant, ma mère, que je n'arriverai jamais au but, si je ne puis un jour observer de près des modèles de ce genre.”

La pauvre femme pencha la tête et tomba dans de pénibles réflexions. Mille terreurs assiégeaient son esprit.

“ En admettant, dit-elle enfin, que ton père, sur nos instances, veuille bien consentir à ton départ, songe combien de périls te menacent dans cette existence d'isolement. Qui te protégera ? Nous n'avons pas d'amis si loin. Aux jours d'affliction, qui te consolera ?

— Votre souvenir.

— Qui te soutiendra dans ton travail ?

— L'amour de la gloire.”

Les objections de Marie faiblissaient. Le jeune artiste devint pressant, persuasif, éloquent ; il n'invoquait que son besoin de bons maîtres, d'utile direction ; il comptait courageusement d'avance les privations, les souffrances, la lutte ; il acceptait ce qui, en effet, devait remplir sa vie.

La résistance du père fut longue ; mais Marie, malgré sa douleur, plaida éloquemment la cause du pèlerin de la peinture ; et sa voix finit par être entendue.

## II

Le voilà à Paris, dans cette grande ville où il espérait rencontrer cet idéal et cette perfection, but et effort de toute sa vie. Mais l'art, à peine importé d'Italie, y avait déjà dégénéré ; ni

Jean Cousin ni Fréminet n'avaient formé d'élèves dignes d'eux.

Un peintre de portraits, Ferdinand Elle, de Malines, puis Lallemand, artiste lorrain, reçurent successivement Poussin dans leur atelier, sans que le jeune homme pût trouver dans leurs conseils une révélation de ce grand sentiment de l'art dont il portait l'instinct en lui.

Il arriva qu'un jour certain gentilhomme de Poitou vit travailler Poussin ; aussitôt il se lia avec lui, et voulut absolument l'emmener dans sa province, en lui promettant monts et merveilles.

“ Je vous présente, dit le gentilhomme à sa mère, un artiste plein de mérite.”

La bonne dame, traduisant le mot d'artiste par celui de domestique, n'eut rien de plus pressé que de confier à Poussin les soins économiques de la maison. Aussi le séjour de Nicolas en ce château ne se prolongea-t-il point. Il revint à pied, s'arrêtant dans les villages pour faire les enseignes de cabaret, par lesquelles il payait son gîte. Enfin, dénué de ressources, malade, presque découragé, il regagna Paris. La première personne qu'il y retrouva fut Philippe de Champagne, jeune aussi et déjà initié aux traditions de la peinture flamande. Ils s'étaient connus et appréciés mutuellement par la double sympathie du talent et du caractère.

“ C'est toi, enfin ! s'écria Philippe. Je savais bien que tu nous reviendrais.

— Hélas ! dit Poussin, Paris n'est pas la terre promise ; on n'y rencontre pas de protecteurs ; les grands seigneurs, absorbés dans des querelles de cour ont abandonné les glorieuses traditions de François Ier. C'est à Rome que je veux me rendre, à Rome, cette terre classique de l'inspiration. Mais d'abord, j'ai besoin de me retremper dans la maison paternelle. Il me faut revoir mes chers parents, fût-ce pour la dernière fois. Ainsi, Philippe, adieu encore, ne m'oublie pas.”

Peu de jours après, on eût pu entendre Marie de Laisement s'écrier avec joie :

“ Te voilà donc, mon pauvre fils ! Tu n'as pas fait fortune ?

— C'est que la fortune ne m'attendait pas à Paris, tandis que Rome me la promet.

— Hélas ! se dit la mère, c'est une illusion de plus !”

Mais Quentin Varin était accouru ; il avait contemplé les esquisses de son ancien élève, et, applaudissant avec générosité, il loua le jeune homme de ses progrès et de sa persévérance.

Un an de séjour aux Andelys permit à Poussin de se remettre de ses premières épreuves et d'amasser un petit pécule, en multipliant des ouvrages faits à vil prix.

## III

Le voyage à Rome, tant rêvé, est enfin commencé ; l'artiste est arrivé à Florence ; mais là,



le terrain était occupé par des hommes en renom, et qui, suffisant à tous les travaux, en recueillaient tous les avantages. Il fallut revenir à Paris, et encore une fois, Philippe de Champagne accourt à sa rencontre.

“ Décidément, mon cher Poussin, je crois que tu n'es pas né pour vivre à Rome, et que, semblable à Moïse, tu ne verras la terre promise qu'en rêve ; mais, rassure-toi, j'ai reçu une bonne commande : la décoration de plusieurs appartements au Luxembourg, sous la direction de maître Duchesne. Aujourd'hui je te présenterai à lui, et demain tu travailleras avec moi.”

Docile à la voix de son ami, Poussin entreprit cette tâche ; mais Duchesne avait toute la jalousie de la médiocrité, et, au bout de quelque temps, il força ses deux émules d'abandonner la partie.

De nouveau, Poussin entreprit le voyage de Rome. Cette fois, il ne dépassa point Lyon, où il tomba malade. Il dut renoncer à ce voyage, commencé avec tant de joie, d'ardeur et d'enivrantes espérances. Il fallait dire adieu à cette gloire tant rêvée, à tous ces projets, à toutes ces aspirations de la jeunesse et du talent.

Il rentra ainsi à Paris, pauvre, rebuté, méconnu, sans ressources, sans courage. Cependant une circonstance imprévue, inaccoutumée en ce temps, un concours va révéler Poussin à la France.

En 1623, les Jésuites voulurent célébrer avec pompe la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, leurs patrons, et consacrer, dans une suite de tableaux, les principaux événements de la vie de ces deux saints. La lice était ouverte ; Poussin s'y présenta. En six jours, il produisit six tableaux, grâce à l'habitude qu'il avait acquise de peindre à la détrempe. Il n'y eut qu'un cri d'admiration ; un grand artiste venait de surgir !

Dès ce moment, Poussin se vit recherché par les amateurs, et entre autres par le cavalier Marini, célèbre poète napolitain, que Marie de Médicis avait attiré en France. Non seulement Marini, qui jouissait de la faveur des principaux personnages de la cour, les fit connaître à Poussin, mais encore il voulut l'établir dans sa propre maison. Là, durant des heures entières, il se tenait assis près du chevalet de son nouvel ami, le regardant peindre et l'initiant en même temps aux beautés de la littérature ancienne et aux inspirations des grands poètes de l'Italie.

Or, un jour, le cavalier Marini éprouva le mal du pays. Précisément, le cardinal Maffeo Barberini, dont il avait été l'ami, venait d'être élevé à la papauté, sous le nom d'Urbain VIII. Marini espéra trouver en lui un protecteur pour Poussin, et en même temps lui assurer un brillant avenir. Il pressa donc celui-ci de l'accompagner à Rome. Poussin, qui cependant avait alors à Paris une existence facile et des travaux nombreux, écouta la voix du poète, ou plutôt

il écouta son ancien désir. Ce fut au printemps de 1624 qu'il arriva dans la Ville éternelle. Il avait alors trente ans.

## IV

Chaque jour, dans les *villas*, sur les places, dans les églises de Rome, on voyait un homme au costume modeste, mais à la physionomie noble et inspirée, étudiant les monuments antiques, les chefs-d'œuvre modernes, observant les effets de lumière et tous les phénomènes de la nature. Il avait pour compagnons habituels de ses excursions laborieuses François Duquesnoi et l'Algarde, tous deux sculpteurs, tous deux aussi pauvres que lui.

Est-il besoin de nommer Poussin ? Marini l'avait présenté au cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII ; mais le résultat des recommandations de Marini avait été nul, à cause du départ précipité du prélat pour ses légations de France et d'Espagne ; et Poussin avait dû vendre pour quatorze écus deux grands tableaux de bataille, pour deux écus une figure de prophète, et enfin pour soixante écus cet admirable tableau de la *Peste des Philistins*, que, peu de temps après, le cardinal de Richelieu s'estima heureux d'avoir pour mille écus.

C'est qu'alors l'école du Guide, plus gracieuse que sévère, régnait souverainement, et que les adeptes de ce maître dominaient par leurs clameurs toute autre influence. Est-ce la nature douce et paisible de Poussin qui eût pu essayer une lutte contre cette turbulence, dont l'audace allait jusqu'à discréditer et même nier le génie du vieux Dominiquin ?

Poussin entreprit alors la tâche la plus courageuse comme la plus touchante : celle de venger l'auteur de la *Communion de saint Jérôme*. En ce moment, public et artistes se pressaient dans l'église de Saint-Grégoire, où le Guide et le Dominiquin avaient exécuté concurremment le sujet du *Martyre de saint André* ; ces deux tableaux, placés l'un en face de l'autre, représentaient : celui du Dominiquin, la *Flagellation du saint avant le supplice* ; celui du Guide, le *Saint conduit au martyre*. C'est ce dernier seul qu'on vantait, c'est de ce dernier qu'on multipliait les copies. Poussin arrive à son tour. Sans s'occuper des regards d'envie qui se fixent sur lui, sans paraître entendre les railleries dont on le harcèle, il s'installe devant le tableau de la *Flagellation* et en entreprend la copie avec une application extraordinaire. Chaque jour, il était à l'œuvre le premier et il y restait le dernier.

Un matin, l'église étant déserte encore, Poussin, qui peignait déjà, entendit un bruit de pas. Il se retourna et aperçut un vieillard qui venait droit à lui. Ce vieillard était pâle et paraissait aussi affaibli sous le poids des chagrins que sous celui de l'âge. Pénétré de respect, Poussin n'osait lui adresser la parole ; tour à



tour le vieillard contemplant le tableau original et la copie de cette toile si belle, dédaignée par la foule, jusqu'à ce qu'enfin des larmes abondantes remplirent ses yeux. Alors ils s'avança vers Poussin et lui tendit les bras. Lorsque l'émotion lui permit de prendre la parole, le vieillard donna l'explication de cette scène en se nommant :

“Honneur à toi, dit-il, ô mon fils, à toi qui t'es écarté du sentier où se précipite le vulgaire, à toi qui as courageusement méprisé les cris de la cabale ! Honneur à toi, qui n'as pas craint d'être avec celui qui est tout seul !

— O ciel ! seriez-vous ? . . .

— Je suis Zampieri, surnommé le Dominiquin !”

Poussin voulut se prosterner devant le maître méconnu. Mais celui-ci le retint et l'embrassa de nouveau en lui disant :

“Si je me félicite de ta louable entreprise, c'est moins pour moi, qui ai appris à me passer de la faveur des hommes, que pour toi ; car cette action, est à mes yeux un indice de ton avenir. Il est beau dans la jeunesse de savoir s'isoler de la brigue, de fuir une vogue passagère et de dédaigner des succès trop faciles. On me croyait mort, toi-même tu le pensais aussi ; et cependant tu m'as aimé, bien que persécuté et avili. Le ciel te tiendra compte de cette action. En attendant, dis-moi, es-tu encouragé à Rome ?

— J'y suis repoussé.

— Et cependant, n'est-ce pas toi qui t'appelles Nicolas Poussin ?

— Quoi ! vous me connaissez, maître ?

— Maître ! répéta le Dominiquin en souriant ; tu en seras un à ton tout. Oui, je te connaissais ; car j'ai vu, chez le marchand qui l'a acquis à vil prix, ton tableau de la *Peste des Philistins*. Oui, je te connaissais ; car c'est toi qui, invité par des moines ignorants à gratter et reprendre ma *Communion de saint Jérôme*, as sauvé mon œuvre chérie et l'as fait replacer avec honneur au lieu d'où on l'avait retirée pour la reléguer dans un grenier ! Ne t'étonne donc point si je me considère désormais comme ton père. Mon atelier existe encore, en dépit des envieux. Ce sera ton refuge, tu en seras toujours l'hôte bien-aimé.”

De ce jour, en effet, Poussin travailla chez Zampieri.

Mais il s'était fait autant d'envieux qu'il y avait de peintres à Rome ; et ceux-ci, faute d'avoir le courage de l'attaquer, payèrent des assassins.

Un soir, en effet, au détour d'une rue sombre de Monte-Cavallo, on entendit un cri sinistre :

“Voilà notre homme ! A mort, à mort l'étranger !”

Et à ces mots avaient succédé un cliquetis d'épées et un trépignement de pieds. Poussin, — car c'était bien lui, — Poussin était brave et soutenait vaillamment la lutte, en se servant avec habileté de son carton à dessin comme

d'un bouclier. Il avait déjà reçu une blessure à la main, et son attitude imposait toujours aux assaillants, lorsque, prenant lui-même l'offensive, il fond sur eux et s'ouvre un passage. Enfin il arrive chez lui, et c'est pour tomber malade, par suite de tant d'émotions, de fatigues, de travaux et de misères.

Un ange veillait à son chevet.

“Où suis-je ? demanda Poussin en reprenant connaissance.

— Chez des amis, répondit une voix douce et qui semblait venir du ciel ; chez des compatriotes. Ne vous occupez de rien tranquilisez-vous et guérissez promptement, pour reprendre le noble exercice de votre art.

— Je veux connaître le nom de mes bienfaiteurs.

— Mon père s'appelle Jacques Dughet.

— Et vous, mademoiselle ?

— Moi, mon nom est Marie.

— Marie, comme ma mère bien-aimée !

— J'ai un frère qui admire vos œuvres. Gaspard a essayé plus d'une fois de copier vos paysages. C'est lui, qui, avec moi, est chargé de vous donner des soins ; mais en ce moment il n'ose se montrer.

— Approchez, mon ami, dit affectueusement le peintre. Il est bon de voir ceux qui nous aiment.”

Un jeune homme s'avança timidement, les joues couvertes de rougeur, et effleura de ses lèvres la main que lui tendait Poussin.

Il s'établit une intimité véritable entre ces trois êtres. Tantôt Marie faisait des lectures au convalescent ; tantôt Gaspard avait avec Poussin des entretiens pleins d'intérêt sur cet art qu'ils chérissaient tous deux également. Enfin, Nicolas avait trouvé une famille. La reconnaissance l'attacha par des liens indissolubles à ceux qui spontanément l'avaient secouru ; et quoique Jacques Dughet fût de condition assez humble, l'artiste voulut prendre pour femme celle qui lui avait prodigué les soins d'une mère. A défaut d'enfants, il adopta ce Gaspard Dughet qui, sous le nom de Gouaspere Poussin, s'est immortalisé dans le paysage à côté de son glorieux homonyme.

Désormais notre artiste pouvait goûter le repos dans une petite maison qu'il avait acquise avec la dot de sa femme sur le mont Pincio, dans une des plus belles et des plus poétiques positions de Rome, à côté de la demeure de Salvator Rosa et en face de celle de Claude Lorrain.

## V

En même temps que Poussin rencontrait des affections vraies, la fortune semblait vouloir cesser de le persécuter. Le cardinal Barberini revint à Rome, et, se déclarant son protecteur, le chargea d'ouvrages importants.



Richelieu concût alors pour Nicolas Poussin une admiration telle qu'il pressa M. des Noyers, secrétaire d'État, d'engager fortement l'artiste à revenir à Paris et à s'y fixer.

C'était une proposition séduisante ; elle effraya Poussin qui, dans sa retraite, n'avait plus d'autre souci que de multiplier ses chefs-d'œuvre. C'est dans ses *Lettres*, cet inestimable recueil, où l'on peut dire qu'il s'est peint lui-même, qu'on trouve la trace de ses hésitations, de ses frayeurs, de ses scrupules d'honnête homme.

Il s'écoula du temps avant son départ. C'est que, pour Nicolas Poussin, Rome où il jouissait d'une gloire désormais incontestée et où il avait ses affections de famille, était maintenant la patrie.

Pendant quelques jours, il s'enferma dans son atelier ; puis, y introduisant sa femme, il lui dit avec tendresse :

“ Chère Marie, j'ai voulu vous laisser un souvenir. Voyez ce tableau ; je l'ai fait pour vous. Il représente *Moïse sauvé des eaux*. J'étais semblable à l'enfant qui devait devenir le législateur des Hébreux ; comme lui, j'étais ballotté par les flots, sans secours, menacé par mille dangers, lorsque, comme autrefois la fille de Pharaon, vous êtes venue vers moi, bonne et charitable, et m'avez secouru... Je suis lié par un engagement ; je me vois forcé de quitter notre modeste maison du mont Pincio. Mais quand je serai loin, quand je serai dans Paris, ce pays sans soleil, pensez à moi et jetez souvent les yeux sur ce tableau qui vous rappellera notre tendre union et mes plus chers souvenirs !... ”

## VI

L'arrivée de Poussin à Paris fut un véritable triomphe. On lui donna, avec le titre de premier peintre du roi, une pension annuelle de mille écus, la direction suprême des travaux du Louvre et des maisons royales, puis des commandes de tableaux pour les chapelles de Fontainebleau et de Saint-Germain, ainsi que de grands cartons destinés à être exécutés en tapisseries, lesquelles devaient orner la chambre du roi. De plus, une belle maison, située dans le jardin des Tuileries et meublée avec soin, fut mise à sa disposition.

On comprend quel orage de jalousie et de haine s'éleva contre cet homme supérieur, de la part des artistes médiocres qui avaient déjà mis la main aux travaux du Louvre, et qui devaient subir le contrôle de Poussin. Ils s'irritaient surtout de ce qu'il retranchait l'exagération des dorures et des ornements sur lesquels ils avaient espéré faire de gros bénéfices. Ils réussirent à refroidir à son égard le zèle de M. des Noyers.

Tant de dégoûts, joints à la vie tumultueuse de Paris, dont il ne pouvait s'accommoder, lui

firent prendre la résolution bien arrêtée de retourner à Rome, sous prétexte de mettre ordre à ses affaires domestiques et de ramener sa femme. Il sollicita donc, et obtint la permission de s'absenter. C'était pour ne plus revenir.

De retour à Rome, il se remit avec amour à ses travaux, et conserva, tant qu'il vécut, le titre et les honoraires du premier peintre du roi, qui lui furent assurés par la libéralité de Louis XIV. On peut dire qu'il ne cessa point de travailler pour la France, puisqu'il prodigua des conseils à Lesueur, Lebrun et Mignard. Son activité ne s'arrêta pas un seul instant, même au milieu des souffrances physiques. Quelques amis choisis, tels que Félibien et le chartreux Bonaventure d'Argonne, étaient seuls admis dans son intimité, et jouissaient de ses entretiens graves et spirituels.

Un mot le peint plus que toutes les anecdotes.

“ Comment, lui demandait un jour d'Argonne êtes-vous arrivé à ce point de perfection ? ”

— Je n'ai rien négligé ”, répondit Poussin.

Le plus grand de tous les chagrins devait l'accabler vers la fin de 1664 ; il perdit son excellente femme au moment où, ayant quitté le pinceau par suite de l'affaiblissement de ses yeux et de sa main, il avait le plus besoin d'être entouré d'affection.

“ Sa mort, écrit-il à M. de Chantelou, me laisse seul, chargé d'années, paralytique, plein d'infirmités de toutes sortes, étranger et sans amis, car en cette ville il ne s'en trouve point. Voilà l'état auquel je suis réduit ; vous pouvez vous imaginer combien il est affligeant. On me prêche la patience, qui est, dit-on, le remède à tous maux ; je la prends comme une médecine qui ne coûte guère. ”

Un an seulement après cette cruelle séparation Nicolas Poussin mourait en chrétien, dans sa soixante-douzième année. Rome entière porta le deuil de ce grand homme, dont on put à bon droit terminer l'épithaphe par ces mots : “ *Il vit et parle dans ses tableaux.* ”

{*L'Ami des Enfants.*}

## UN BEAU ET BON LIVRE

Un beau livre qui donnera des renseignements utiles sur les différentes écoles de peinture du monde entier est l'ouvrage de M. A. Durand : *Les Vierges des Grands Maîtres*.

C'est un volume in-8 de plus de 400 pages, enrichi de nombreuses gravures. Prix : 75 sous franco.

Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

*En tête à tête avec Dieu.* Courtes méditations à l'usage des jeunes filles pour chaque jour de l'année.

La jeune fille qui veut progresser dans la voie de la perfection et qui n'a qu'un temps relativement court à consacrer chaque matin, se procurera ce petit ouvrage.

Prix : 40 sous franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Sainte-Anne, Québec.



## L'algue

— Est-il vrai, messire, que la *Sainte-Ursule* soit perdue corps et biens ?

Maître Nicolas Fugger, comte de la Hanse, leva la tête de dessus son pupitre où des chiffres s'étaient étalés sur un ample parchemin ; la plume d'oie en arrêt, il dévisagea l'intruse.

C'était une femme grande et mince, tout enveloppée de la mante à capuche des filles de Flandre.

Elle était blonde à en juger par quelques mèche folles qui flottaient hors de la cape, et dans son visage d'une pâleur sombre brillèrent deux yeux inquiets, deux yeux d'un bleu profond comme l'eau morte des canaux.

— Eh ! que t'importe, ma fille ?

— Oh ! messire, par pitié !

Il y avait dans ces mots un tel accent de supplication que le vieil armateur brugeois se sentit remué jusqu'à l'âme.

— Qui donc t'a dit cela ? fit-il d'un ton qu'il s'efforçait d'adoucir.

— Le bruit en court par la ville... Alors, j'ai voulu savoir... Et je suis venue à vous qui êtes le possesseur du navire... Est-ce vrai, messire ?... Dites-le moi...

— As-tu donc quelque parent dans l'équipage ?

— Gilliodts Harken est mon fiancé.

— Ah !... pauvre enfant !...

Maître Fugger se leva et soutint dans ses bras la pauvre fille qui chancelait. Il maudissait à part lui sa commisération maladroite qui venait de lui arracher ainsi la brutale vérité. Et maintenant, il tentait de réparer le mal.

— Sans doute, la *Sainte-Ursule* eût dû être rentrée au port depuis quinze jours, mais rien ne prouvait qu'elle fût perdue... Une tempête l'avait peut-être écartée de sa route... Qu'est-ce donc, quinze jours de retard, sur une traversée de quatre mois ?...

La jeune fille s'était ressaisie.

Elle l'écoutait anxieuse, le fixant d'un regard pénétrant, comme si elle eût voulu lire au fond de sa conscience.

Mais maître Fugger ne se souciait pas de prolonger l'entretien ; il revint à son bureau et prit dans une sèbile une poignée de pièces d'or qu'il tendit :

— Tiens, ma fille... et du courage !

Mais elle repoussa le présent :

— Merci, je n'ai besoin de rien... Des nouvelles seulement, messire, quand vous en aurez...

Et elle dit son nom, que maître Fugger inscrivit sur ses tablettes.

— Barbe Winkel, rue des Tanneurs, proche le quai du Rosaire.

Puis, ramenant sa cape sur son front, elle s'inclina et sortit.

Barbe s'était mise à marcher droit devant elle jusqu'à la ligne des canaux qui baignaient les remparts.

Elle allait, inconsciente, à travers la multitude empressée, ne voyant rien, n'entendant rien, sinon le cri de pitié de maître Fugger, qui résonnait en son cœur comme un glas.

Parvenue au port, elle s'arrêta un instant, s'assit sur une des bornes à l'entour desquelles s'enroulent les cordages des vaisseaux ; et, le regard vague, elle songea.

Elle songea, et se souvint.

C'était là que, plus de huit mois auparavant, Gilliodts l'avait embrassée pour la dernière fois, là qu'avait échoué son suprême effort pour empêcher ce voyage, qu'elle pressentait fatal à leur bonheur ; là, tandis que la *Sainte-Ursule* levait l'ancre, Gilliodts, debout à la poupe du navire, lui avait crié : " Au revoir ", et cet " au revoir " devait être un éternel adieu...

Orphelins tous deux, Barbe Winkel et Gilliodts Harken s'aimaient dès l'enfance ; l'un à l'autre, ils étaient toute leur famille !

En cette cité de Bruges, où s'amoncelaient les richesses du monde entier, quiconque n'était point trafiquant ne pouvait être que matelot : Gilliodts avait préféré la vie libre du marin aux fiévreuses agitations des marchands de la ville, et, depuis huit ans, il servait chez les Fugger, dans cette flotte innombrable qui portait à travers les océans la renommée de la Flandre opulente et laborieuse.

Dans les brouillards du Nord, sous les cieux clairs de l'Orient, l'image de sa fiancée l'avait suivi partout avec la pensée du bonheur futur.

A présent, l'époque était venue de réaliser l'union dès longtemps projetée, et Gilliodts manquait au rendez-vous !

L'année précédente, comme il revenait à peine d'une longue expédition, maître Fugger lui avait octroyé le commandement de la *Sainte-Ursule*, sa plus belle galiote, avec mission d'aller aux Échelles-du-Levant pour échanger, contre les produits de l'industrie flamande, les pelleteries du Maroc et de Tunisie, les épices de l'Égypte et de la Palestine, et les draps d'or de la Syrie.

Et, malgré les supplications de sa fiancée, en dépit de ses pressentiments funestes, Gilliodts était parti.

— Ce sera le dernier voyage, avait-il dit ; je veux te rapporter des merveilles, des bijoux d'or fin et des perles, pour qu'au jour de nos noces, tu sois la plus belle des fiancées !

Et ce fut le dernier voyage, en vérité, le voyage dont on ne revient plus...

Maintenant, Barbe Winkel a regagné le quai du Rosaire.

C'est l'heure où s'apaisent les rumeurs de la cité, où les halles se vident, où tous, ouvriers et marchands, rentrent au logis familial, l'heure où l'épouse accueille au foyer son époux.



Et la jeune fille songe qu'elle ne connaîtra point cette joie ; elle est seule, et seule elle doit demeurer à jamais.

Un frère souvenir lui reste de son fiancé : une algue séchée, une algue aux fines dentelures qu'il ramassa pour elle sur le sable d'une plage lointaine et qu'un matelot, revenant d'Orient, lui rapporta voici deux mois, avec la dernière lettre de Gilliodts.

Et, depuis lors, étendue sur un blanc feuillet de parchemin, la fragile plante marine n'a pas quitté ses yeux.

Tandis que Barbe travaille à la lueur de sa lampe de cuivre, l'algue est là, devant elle, et il semble à la jeune fille qu'un allègement lui vient à contempler les tons fanés de ses fines ramilles aux méandres infinis.

Pourtant l'aiguille court à travers la lourde soie de Poperinghe, car Barbe Winkel est la couturière la plus renommée de la ville, et ses mains sont habiles à façonner ces cottes aux broderies fastueuses, qui font prendre pour autant de reines les femmes des bons bourgeois de Bruges.

Mais, parfois, le fil se brise entre les mains de l'ouvrière, l'ouvrage abandonné glisse à terre, et la pensée errante s'enfuit dans un vol éploré vers des pays inconnus, sur les plages que la mer a jonchées de cadavres ; alors, la chambrette s'emplit de sanglots, et, sur l'algue séchée, s'épanchent tour à tour ou l'amertume des pleurs, ou la douceur des baisers.

Des jours passèrent et des semaines. La perte de la *Sainte-Ursule* ne faisait plus de doute pour personne. Maître Fugger avait abandonné tout espoir de revoir à jamais sa galiote. Et Barbe Winkel demeurait cloîtrée dans sa tristesse, ne voulant d'autre consolation que l'âpre et cruelle joie de regarder sans cesse le dernier souvenir du bien-aimé.

■ Mais voici que ce souvenir lui-même allait lui manquer.

En effet, la plante fragile, tant de fois mouillée de larmes, s'effritait à présent sous la caresse de ses lèvres ; ses fibrilles desséchées s'émiettaient et tombaient en poussière.

La jeune fille eut alors une touchante inspiration pour conserver l'algue précieuse. Elle imagina d'abord d'en fixer les rameaux ténus sur une étoffe avec le fil de son aiguille. Puis, l'idée lui vint d'en copier les formes légères et souples dans les broderies dont elle couvrait les corsages et les cottes des riches bourgeois de Bruges.

Or, il advint que la mode imposa le succès de l'ornement nouveau.

Noble Dame Isabelle de Portugal, épouse du très-haut et très-redouté duc Philippe le Bon, en voulut avoir pour ses toilettes d'apparat, et toute la cour de Bruges suivit son exemple.

Mais le travail à l'aiguille avec un fil unique était long et difficile, et Barbe Winkel s'avisait de besogner sur un coussin au moyen de plusieurs fils attachés à de petites brochettes de bois.

Le résultat fut merveilleux.

La vogue du "point de Bruges" ne tarda pas à franchir les canaux de la vieille cité ; on en demanda de partout : de Gand, de Tournai, de Bruxelles, de plus loin encore...

Force fut à Barbe Winkel de s'entourer d'apprenties qu'elle instruisit dans la façon de manier les fuseaux.

Bientôt, le cliquetis joyeux emplit le logis jadis silencieux et solitaire, et peu à peu, la jeune fille trouva dans l'amour du travail un apaisement à son chagrin.

Et c'est ainsi qu'un art divin naquit d'une douleur humaine, et que le cœur de Barbe Winkel inventa la dentelle.

Ernest LAUT.

(*Les Jeunes.*)



LE LAC AMÉTHYSTE, DANS LE PARC NATIONAL JASPER



## Cheveux coupés...

*Ils ne mouraient pas tous ;  
Mais tous étaient frappés...*

— Eh bien ! moi, je pense que les femmes sont folles !...

Je me retournai.

Celui qui venait de jeter aux quatre coins du salon cette peu aimable exclamation était un ingénieur de trente-cinq ans, marié avec une femme charmante, et père de trois enfants.

— Les femmes sont folles !... répéta-t-il..., arrivez ici le constater.

Et la douzaine de personnes qui venaient de dîner ensemble, s'approchèrent de lui et du grand bouquin qu'il était en train de feuilleter sur une table du salon.

\*

\* \*

Ce livre était tout simplement un vieux *Soleil du Dimanche*, dont une illustration donnait la synthèse des modes féminines en ce "stupide XIXe siècle", comme dirait Daudet.

Vraiment, la défense du sexe, jadis faible, était bien difficile à présenter !

On voyait là les cabriolets du Directoire..., les pantalons à crochets tombant sur les bottines..., les tout petits chapeaux-galette et les immenses "Valti"..., les tailles de guêpe et les tournures...

Et je souris à la vue des crinolines, en me souvenant que, gamin, et pour jouer au cerceau je risquai jadis de me casser les reins et une excommunication majeure spécialement réservée au Pape, parce que j'avais tenté d'atteindre des cercles d'acier rouillé, jetés sur le toit intérieur de l'abbaye de Jouarre, cercles qui étaient les débris d'une ancienne crinoline !...

\*

\* \*

— Jeune homme, vous êtes un ingrat, lui dis-je, car, après tout, c'est pour vous plaire que ces dames...

— Erreur !... mon cher curé... Ainsi, ma femme s'est fait couper les cheveux..., des cheveux admirables !...

— Sans vous consulter... ?

— Elle a prétendu avoir voulu me faire une surprise agréable !... Or, j'estime que les cheveux sont la parure de la femme, comme le front et les yeux sont sa beauté. Aujourd'hui, la femme se coiffe comme un homme, cache son front et ses yeux sous cette cloche à melon, aussi hideuse que la casquette, soi-disant anglaise, des hommes.

Je tâchais d'apaiser cet irrité mari.

Mais il était tellement convaincu qu'il se tourna vers les intimes, groupés ce soir-là dans le salon, et, sur un ton de défi :

— Je parie qu'en huit jours j'amène belle-maman à se couper les cheveux !

Il y eut des protestations..., des rires..., belle-maman ayant ses 63 ans bien tassés.

— Je parie !...

— Quoi pariez-vous ?... demanda un ami, tout de même sceptique.

— Un dîner !...

— Eh bien ! c'est entendu.

— Vous en serez, Monsieur le curé !

Et on se tapa dans la main, en promettant une discrétion d'honneur.

\*

\* \*

Belle-maman arriva juste une demi-heure après la tasse de tilleul et il y eut quelques petits sourires à l'entrée de la victime.

L'offensive du gendre commença aussitôt :

— Ma parole, belle-maman, dans le faux jour du salon, j'ai eu l'impression que vous vous étiez fait couper les cheveux... ?

— Moi ?...

— Et ça vous allait même très bien !

— Gaston !...

— Très bien !... Vous paraissiez... encore plus jeune !...

— Gaston !...

— Pourquoi pas ?... c'est si commode !...

Un coup de peigne, on est coiffée !... La vie moderne veut la vitesse et l'hygiène. Allez donc porter des robes longues avec le métro, avec la graisse des autos, les poussières des trottoirs... Belle-maman, vous avez déjà raccourci un peu votre robe, vous raccourcirez vos cheveux... Vous serez toujours à la mode, belle-maman !

— Vrai, Gaston, vous parlez sérieusement ?

— Voulez-vous que je vous dise ?... Ce qui ne fait pas bien, ce sont les mèches... Un coup de ciseaux les égalise. Demandez à votre coiffeur...

\*

\* \*

Je partis... Et la conversation continua.

Comme le pari était engagé, personne ne fit de contre-offensive, et la femme de l'ingénieur, au bord de la mer avec ses trois enfants, n'eut pas de cas de conscience filial à se poser.

Mais, paraît-il, rentrée chez elle, belle-maman s'installa devant sa glace et, sérieusement, se posa la grave question :

— Après tout ?... pourquoi pas ?... Évidemment !... Pas tout le monde pourrait s'offrir cela !... Mais moi ?... J'en parlerai à mon coiffeur...



Le gendre avait demandé huit jours.

Or, le matin du sixième jour, une dame respectable, aux cheveux blancs coupés net au ras des oreilles, entra dans mon bureau.

— C'était elle !...

Et, comme en un geste de stupéfaction je mettais vivement ma main grande ouverte devant ma bouche.

— Monsieur le curé ?...

— Madame...

— Vous me reconnaissez ?...

— Oh ! très bien...

— Quand partez-vous en vacances ?

— Dès que mes colonies seront prêtes.

Alors, Madame prit son air le plus "femme du monde", et, avec une candeur qui me fit mal :

— Voilà : Un ami intime de mon cher gendre voudrait nous avoir tous à dîner le plus tôt possible. Et, naturellement, vous seriez de la petite fête..., n'est-ce pas, cher Monsieur le curé... ! On m'a surtout priée de ne revenir qu'avez un bon "oui".

\*

\*\*

Lectrices, qui avez encore vos cheveux blonds ou noirs, gris ou blancs..., oh ! gardez-les !

C'est vous, demain, qui aurez raison.

Pierre L'ERMITE.

## A PROPOS D'UNE ECLIPSE DE LUNE

Au moment d'une éclipse, la lune adressait au soleil ses plaintes :

— " Pourquoi, ô mon plus cher ami, ne m'envoies-tu plus tes rayons comme d'habitude ?

— Est-ce que je ne brille pas comme je l'ai toujours fait ? répliqua le soleil. Pourquoi ne jouis-tu donc pas de ma lumière ?

— Oh ! je vois ce que c'est, dit la lune, c'est la terre qui s'est mise entre nous."

— " O mon Sauveur, soupire le chrétien relâché, pourquoi est-ce que je ne marche pas, comme dans les temps passés, à la lumière de ta face ?

— Je suis sûr, ô âme troublée, que je n'ai point changé. Les rayons de mon amour sont aussi chauds, aussi brillants que jamais. Qu'est-ce qui les empêche d'arriver jusqu'à toi ? "

Ne comprends-tu donc pas, pauvre chrétien troublé, qu'entre le Christ et toi s'est interposée la terre ?

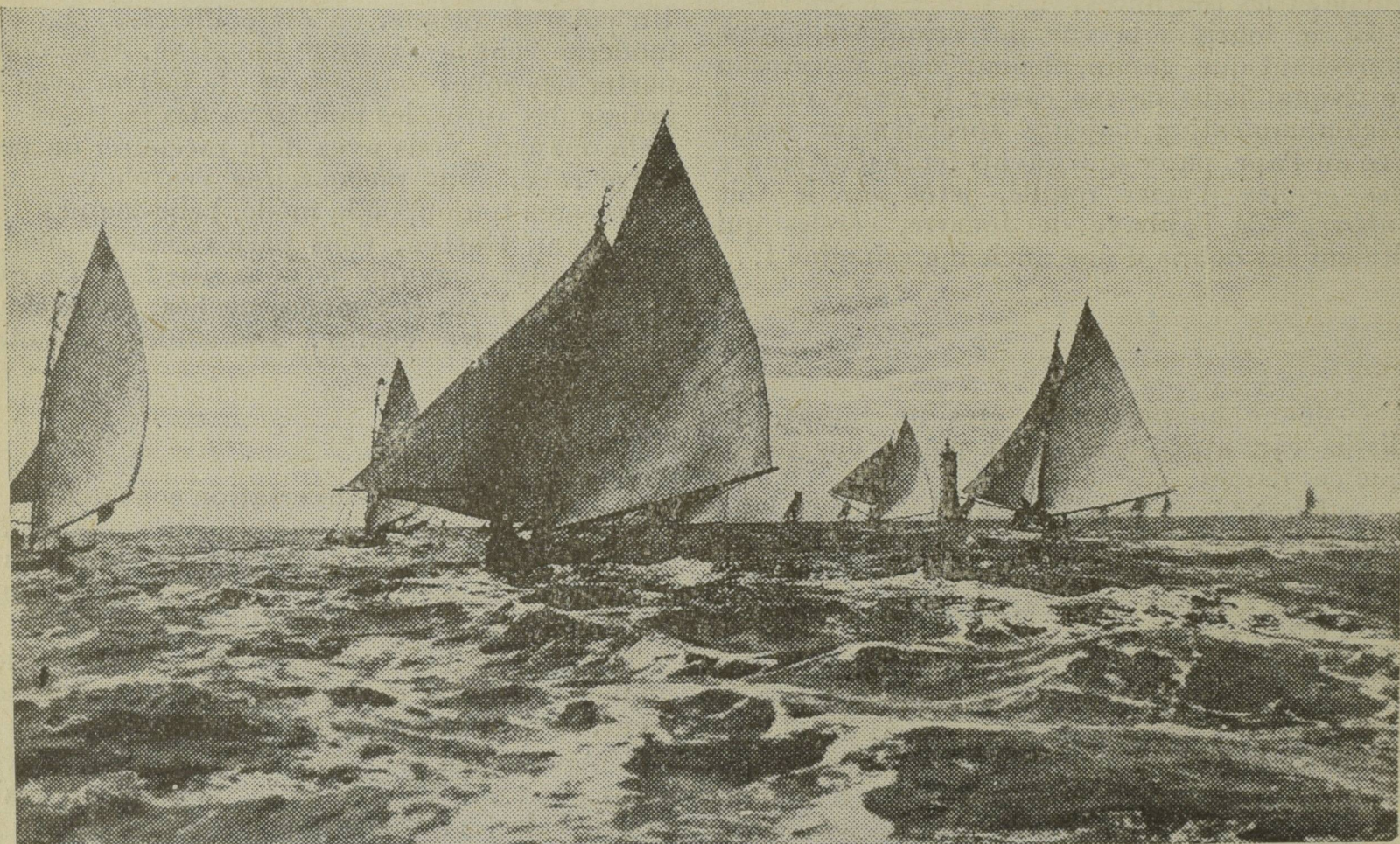
-----

## AMATEUR DE JAMBON

LE MAITRE D'ÉCOLE.— Joseph, quand ton père suspend quatre jambons dans la cheminée et qu'il en envoie un au maître d'école, combien en reste-t-il ?

JOSEPH.— Trois.

LE MAITRE D'ÉCOLE.— Très bien ! Raconte donc cet exemple à ton père, pour lui montrer les progrès que tu as faits en arithmétique !



COURSE DE YACHTS DANS LE CANAL RANGITOTO, AUCKLAND, NOUVELLE ZÉLANDE



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## “LA SÈVE IMMORTELLE”

**L**AURE Conan n'est plus. Elle est partie, achevant à peine une dernière tâche.

M. Thomas Chapais, dans une préface très simple, mais toute pleine d'émotion contenue, nous a raconté l'effort suprême, le sursaut de labeur qui précéda sa mort.

Laure Conan préparait un ouvrage qu'elle destinait au concours du *Prix David*. Un accident la prive de sa main droite. Le roman ébauché demeure sur le métier, puis il est repris péniblement. Mais la santé de l'écrivain ne s'améliore pas. Les médecins décident même la nécessité d'une intervention chirurgicale. Prévoyant courageusement le pire, la malade demande et obtient permission de terminer sur son lit d'hôpital le volume commencé. Comme, l'écrit M. Chapais, “malgré son angoisse et sa souffrance, elle commanda à son imagination et à sa pensée, et, dans le lit où elle était clouée, elle écrivit ce chapitre final, où le drame intime auquel elle nous a fait assister s'achève par la victoire de la fidélité à la France nouvelle fondée par les aïeux sur les rives du Saint-Laurent.”

Bel exemple d'énergie, de robustesse morale.

Laure Conan, à ce moment, communiait à cette élévation d'âme, à cet héroïsme qu'elle avait constamment mis en relief dans les personnages de ses romans.

Elle acheva donc l'ouvrage entrepris et nous légua la *Sève immortelle*.

Le jury du *Prix David*, toutes les conditions du concours n'ayant pu être observées, se trouva dans l'impossibilité de couronner l'œuvre posthume de cette romancière distinguée. Mais il lui décerna, par résolution spéciale, le magnifique témoignage que voici :

*Le jury regrette que les formalités n'ayant pas été remplies, il n'ait pu couronner le roman de Laure Conan, La Sève immortelle, et exprimer ainsi sa haute appréciation de cette œuvre*

*posthume d'un des meilleurs écrivains du Canada français.*

\*

\* \*

*La Sève immortelle* porte en épigraphe une parole de Garneau : “Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes.” Jusqu'à la fin Laure Conan se fait l'apôtre du patriotisme le plus pur.

Jean Le Gardeur de Tilly, capitaine de milice incorporé dans les grenadiers, blessé grièvement à la bataille de Sainte-Foy, transporté mourant à l'Hôpital-Général, renaît à la vie par les soins des hospitalières dévouées et du docteur Fauvel, et par la grâce de ses vingt ans.

Éloigné de sa famille, sa première sortie répond à l'invitation aimable du colonel d'Autrée. Celui-ci veut sortir de sa chambre mélancolique, l'héroïque capitaine qui a combattu sous ses yeux. Car M. de Tilly se ronge les sangs depuis la reddition de Québec aux Anglais et sa convalescence en est toute retardée. Mademoiselle Thérèse d'Autrée partage la bienveillance de Monsieur et Madame d'Autrée pour le valeureux soldat et s'attache à lui faire oublier le pénible spectacle de l'occupation anglaise. Elle y réussit presque. Une idylle se noue sans que les deux jeunes gens s'arrêtent à y réfléchir.

Un jour, Jean reçoit à l'hôpital, la visite de son frère aîné. Celui-ci a quitté la troupe de Lévis, après Sainte-Foy où la mitraille l'a épargné. Il cultive sur la rive sud, la seigneurie de Tilly, dont le manoir est occupé actuellement par des soldats anglais. Il soutient de son travail, comme le dernier des censitaires, sa femme, ses enfants, sa mère et une cousine, Mlle de Muy, tous réfugiés au moulin banal. Jean traverse le fleuve avec son aîné. Il revoit sa mère et la terre qui l'a vu naître; mais il habite en pensée Québec; il parcourt en rêve cette rue des Remparts où demeure Thérèse d'Autrée.



La mère désire une alliance de Jean avec sa cousine de Muy, et s'afflige d'apercevoir le cœur du jeune homme porté vers une amitié qui peut l'éloigner de la Nouvelle-France. Car M. d'Autrée doit retourner en Europe dès que sa femme, délicate de santé, pourra supporter les risques du voyage. Et Mme Le Gardeur pressent que les parents de Thérèse d'Autrée ne consentiront pas à jeter entre eux et leur enfant la largeur de l'océan et l'éloignement d'un pays dominé par l'ennemi séculaire.

\* \* \*

Mais Jean s'obstine. Il revient à Québec ; il revoit Thérèse ; leurs cœurs s'entendent et s'abusent. Le colonel consent mais Jean devra le suivre en France.

Et comme Mme de Repentigny, l'aumônier de l'hôpital, son frère aîné, la Mère Catherine, son infirmière, tous représentent à Le Gardeur que le devoir est au pays de la Nouvelle-France, le pauvre enfant consent à sacrifier son amour de Thérèse à son amour de la patrie. Mais ses blessures se sont ouvertes de nouveau, et sa vie est en danger.

Les d'Autrée traversent seuls l'Atlantique. Thérèse non moins héroïque que son fiancé, ne veut pas abandonner sa mère malade. Cependant le sacrifice est trop fort pour ses forces. Elle meurt quelques mois après son arrivée dans la mère-patrie. Elle avait écrit à Jean : " Dieu n'a pas voulu que vous eussiez la douleur de me voir mourir. Si mon heure est venue, comme je le crois, ne vous désolez pas, ne me confondez pas avec mon cadavre. Je vous aimerai tant que mon âme vivra."

Cette lettre atteint le capitaine Le Gardeur de Tilly au moment où il achève de guérir ses blessures physiques mais conserve un cœur écrasé sous les ruines de son beau rêve d'amour.

A la fin, cependant, le temps fait son œuvre. Le fier soldat comprend le rôle qui lui échoit dans l'état présent de la colonie. Il épouse Mlle de Muy qui a refusé, par patriotisme, et parce qu'elle aime son cousin, la main du délicat et magnifique lieutenant Laycraft. Il sera comme son frère un amoureux de la terre nourricière de la Nouvelle-France. Il contribuera à garder son caractère à cette terre fécondée par le sang

des missionnaires et des soldats de sang français.

\* \* \*

Vous voyez bien que M. Chapais pouvait écrire avec raison, dans sa préface à ce livre, qu'il était " le dernier et peut-être le plus beau que nous ait laissé Laure Conan."

Partout la délicatesse du sentiment s'y allie à la sobriété de l'expression.

Rien que de mesuré, de réservé.

Et toujours ce grand souffle patriotique qui anime tous les ouvrages de cette romancière.

On dirait, en vérité, que Laure Conan avait hérité d'une parcelle de l'âme cornélienne. Elle ne peint que des êtres de hautes statures morales ; des héros qui éloignent de leur cœur des sentiments nobles pour ne se soumettre qu'aux très nobles, chassent l'amour humain devant l'amour de la patrie.

Aussi bien, on peut affirmer qu'il n'est pas un de ses volumes qui n'élève vers l'idéal, n'entraîne vers les sommets.

*La Sève immortelle* est le testament d'une noble femme ; le legs de l'un des meilleurs ouvriers de nos lettres canadiennes.

Et ce roman fera vivre, chez nous, la mémoire de Laure Conan.

Ferdinand BELANGER.

Édité par la Bibliothèque de l'Action française 1735, rue Saint-Denis, Montréal.

*Dictionnaire alphabétique et logique*, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

*Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés*, par le R. P. Vandandaigue, S J Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



# Ephémérides Canadiennes

AOÛT 1925

1 — Il est rumeur, dans la région de Chicoutimi et du Lac St-Jean, que la concession d'importantes limites forestières que vient d'obtenir, sur la rivière Grande-Péribonka, la "Port-Alfred Chemical Pulp Co." signifierait, à brève échéance, la construction d'un moulin à papier, à Port-Alfred, d'une usine à pulpe mécanique, sur la Péribonka, et de l'extension de la voie ferrée "Roberval et Saguenay" jusqu'à la Péribonka, pour relier cette double industrie nouvelle.

— La maison vicariale de Montréal des RR. Pères Dominicains devient couvent formel. Le premier prieur en sera le R. Père Béliveau, supérieur actuel de la maison vicariale de Québec. Les RR. Pères Dominicains étaient établis à Montréal depuis 1901.

2 — A Saint-François-Xavier de la Rivière-du-Loup s'ouvre le quatrième congrès de la Fédération catholique des gardes indépendantes du Canada. Le congrès se terminera demain soir.

3 — La Commission scolaire catholique de Québec décrète l'uniformité des manuels scolaires dans les écoles sous son contrôle.

5 — M. l'abbé J.-A.-R. Plamondon, curé d'East-Angus, décède à l'âge de 65 ans.

— Le contrat pour les travaux du port de Québec, à l'Anse Wolfe, est accordé à la "Northern Construction Company Ltd", de Montréal.

— Le T. R. Père Sébastien, O.M. Cap., de Saint-Louis de Toulouse, vient d'être nommé vicaire provincial de l'ordre des Capucins au Canada. Le R. P. Sébastien, qui remplace le R. P. Maurice, nommé curé de Limoilou, aura sa résidence à la Réparation, Pointe-aux-Trembles, près Montréal.

— Les mineurs de la Nouvelle-Écosse, en grève depuis plusieurs mois, acceptent le projet du nouveau premier ministre conservateur, M. Rhodes, et décident de retourner au travail.

— M. l'abbé Avila Labelle, curé d'Aylmer, au diocèse d'Ottawa, décède à l'âge de 66 ans. Il était curé d'Aylmer depuis 33 ans.

7 — M. Adolphe Chevalier, entrepreneur de Québec, réussit à renflouer l'*Ocean King*, remorqueur coulé le 26 juin dernier dans le port de Québec par le *Marloch*.

10 — Aux Trois-Rivières, s'ouvre la sixième Semaine sociale du Canada, en présence de S. Ex. Mgr P. di Maria, délégué apostolique au Canada. Le sujet d'étude de la Semaine est "la Justice."

— Aux élections provinciales qui ont eu lieu aujourd'hui au Nouveau-Brunswick, le gouvernement libéral de M. Veniot est défait. Les conservateurs obtiennent 37 sièges sur 48.

— Un orage électrique accompagné d'un vent d'une extrême violence dévaste la paroisse de Saint-Casimir, au comté de Portneuf. Un des deux clochers de l'église paroissiale est renversé et le toit de plusieurs granges est emporté.

11 — On annonce que le pont que l'on est à construire entre Montréal et Longueuil coûtera à peu près douze millions de piastres.

12 — S. G. Mgr Louis Auneau, S.M.M., vicaire apostolique du Shiré, Nyasaland, Afrique, bénit le noviciat des Pères de la Compagnie de Marie, à Nicolet.

15 — A London, Ont., décède Sir Adam Beck, président de la Commission hydro-électrique de l'Ontario, à l'âge de 68 ans.

— L'hon. Peter Larkin, Haut Commissaire canadien à Londres, apporte d'Angleterre l'écusson enlevé d'une des portes de Québec en 1759 par les Anglais et qui avait été donné à la ville de Hastings par le général Murray. Cette relique historique, qui sera remise officiellement aux autorités de Québec au commencement de septembre prochain, a été donnée à Québec par la ville de Hastings elle-même.

16 — Un incendie détruit neuf maisons, dont l'école, et quatre hangars et étables, au village de Saint-Germain de Kamouraska.

17 — Le premier ministre de l'Ontario, M. Furguson, s'empresse d'annoncer en rentrant à Toronto d'un voyage en Europe, qu'il était résolu à tenir la parole donnée à M. Bélanger, député de Russell, et qu'une enquête sera instituée, dès la reprise de l'année scolaire, sur le fonctionnement du Règlement XVII.

18 — On annonce, de Péribonka, Lac St-Jean, la mort de l'un des pionniers de la région, dans la personne de M. Adolphe Bouchard, décédé à 72 ans, après une longue maladie. Il était le père de Mlle Eva Bouchar, qui a inspiré Louis Hémon, pour tracer le caractère de son héroïne, *Maria Chaydelaine*.



19 — A Québec, à l'âge de 78 ans, décède M. C.-A. Pentland, avocat au Barreau de cette ville.

20 — La compagnie de thé Salada de Montréal décide de faire élever à ses frais un monument à la vénérable Marguerite Bourgeoys, rappelant l'établissement de la première école à Montréal en 1657. L'immeuble de la Compagnie Salada occupe le site de cette première école, coin des rues Saint-Paul et Boulevard Saint-Laurent.

22 — Les Sœurs de la Charité de Québec acceptent de prendre la direction d'une nouvelle mission à Port-Menier, Ile d'Anticosti. Cinq religieuses de cette congrégation partiront sur le *Savoy*, la semaine prochaine, pour cette île lointaine.

24 — Les Zouaves pontificaux du Canada organisent un pèlerinage à Rome, à l'occasion de l'Année sainte. Ce pèlerinage partira vers la mi-octobre et sera sous la direction de S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette.

26 — On rapporte qu'une mine de nickel aurait été découverte dans la région de l'Abitibi.

— La Compagnie "Anglo-Canadian Pulp & Paper Co. Ltd", qui a acquis des limites à bois

sur la rivière Manicouagan, commence à Limoilou, sur les bords de la rivière Saint-Charles, des travaux de sondage en vue de la construction d'une usine de pulpe et de papier.

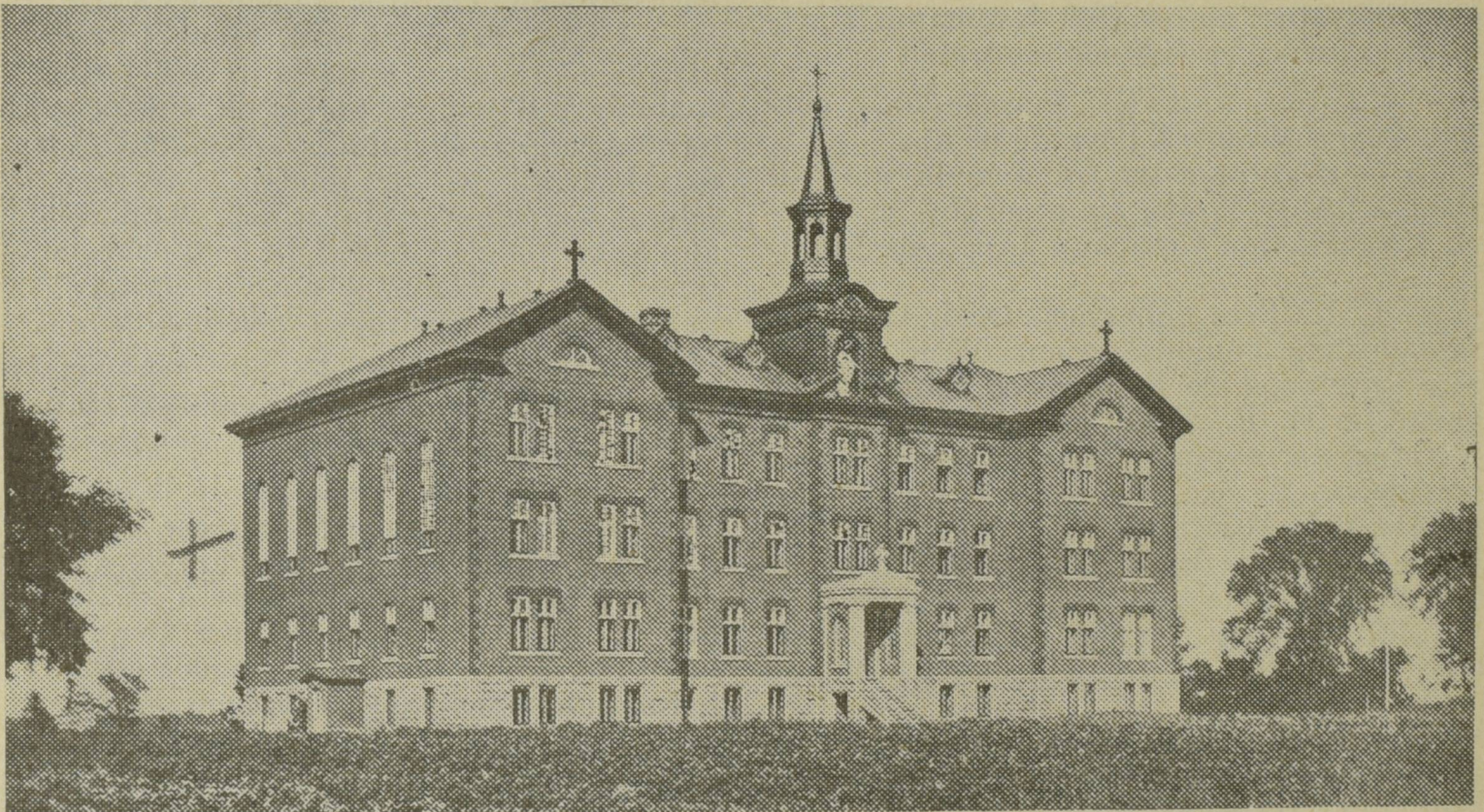
— M. A. Hétu, de Saint-Sulpice, L'Assomption, obtient la médaille d'or et le diplôme de très grand mérite exceptionnel au dernier concours du Mérite agricole.

27 — Les dépêches d'Edmonton, Alberta, mandent qu'il est tombé, ces jours derniers, une couche de neige de deux pieds d'épaisseur, dans la région sise au pied des Montagnes Rocheuses, 75 milles à l'ouest de Red Deer.

— On inaugure solennellement la nouvelle route carrossable de Québec à la Malbaie, longue de 92.7 milles.

28 — Des feux de forêts éclatent dans la région du Sault-Saint-Marie et sur quelques autres points de la province d'Ontario.

*Le Miroir des Ames*, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.



LE NOVICIAT DES PÈRES DE MARIE, A NICOLET.



# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LA CATARACTE

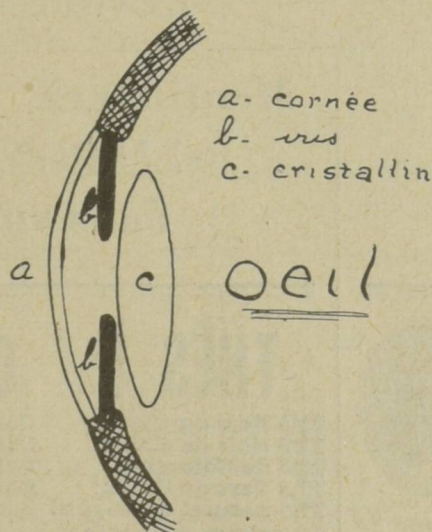
**I**L ne s'agit pas ici de la chute Montmorency, ni du Niagara, mais d'une maladie assez commune de l'œil, et que tout le monde ou à peu près connaît au moins de nom.

La *cataracte* est une maladie qui n'affecte pas les parties vitales de l'œil, mais qui empêche que ces parties puissent remplir leurs fonctions.

Une comparaison familière fera mieux comprendre ici ma pensée : Si la fenêtre à travers laquelle je puis voir dans la rue est obstruée par un rideau ou une toile, elle n'est pas brisée, mais on est empêché de regarder. La cataracte est ce rideau ou cette toile. Seulement, ici, le rideau ou la toile existe dans l'œil même.

On se rappelle que l'œil est assimilable à un appareil de photographie. Il a sa chambre noire et sa lentille.

C'est la lentille qui est affectée dans la cataracte. Elle perd sa transparence pour devenir simplement translucide ou même tout à fait opaque.



Mais il n'y a pas que la vraie cataracte scientifique. Le peuple, à son habitude, a étendu le terme à tout ce qui est obstacle à la vision, et cette extension est logique. Ainsi le rayon visuel atteint l'extérieur en traversant non seulement

le cristallin, mais aussi la cornée, qui sont tous deux transparents normalement. Que l'une ou l'autre de ces parties devienne opaque, et la vision est pareillement compromise. Le peuple appelle donc aussi cataractes les taches de la cornée qui diminuent ou empêchent la vision. Et il a d'autant plus raison de le faire que ces taches de la cornée sont beaucoup plus visibles que les autres. En certains milieux on les a baptisées de *peaux sur la vitre de l'œil*.

\* \* \*

Parlons d'abord de cette dernière cataracte, que j'appellerai fausse, pour me tenir en bon terme avec les savants.

Tout le monde sait ce que c'est que la cornée, où la vitre de l'œil, si l'on aime mieux ; et tout le monde sait aussi comme elle peut être facilement atteinte par les agents extérieurs : poussières, piqures, égratignures, brûlures.

La vitre de l'œil est presque un avant-poste qui recoit les premiers chocs. Le vent même, dans une course rapide en automobile par exemple, la lumière trop brillante, l'air vicié, l'affectent. Or, comme toutes les autres parties du corps, lorsqu'elle est fatiguée, il faut qu'elle se repose ; lorsqu'elle est blessée, il faut qu'elle se guérisse. Le repos de l'œil, c'est la chambre noire. On sait avec quelle répugnance la plupart s'y soumettent ; de sorte que, dans la plupart des cas l'œil est surmené. D'autre part une blessure, pour peu qu'elle ait la moindre importance, ne guérit pas sans laisser de cicatrice. Sur la peau ordinaire la cicatrice n'offre le plus souvent que peu d'inconvénients. Mais sur la cornée, c'est autre chose. La moindre cicatrice peut déformer sa courbure ou diminuer sa transparence, c'est-à-dire son pouvoir de vision. C'est donc toujours une chose grave que la blessure de la cornée, car, lorsqu'elle ne donne pas lieu aux accidents toujours possibles, elle guérit assez rarement sans laisser de traces. Et la gravité de ces traces, c'est qu'elles sont la plupart du temps, comme les autres cicatrices, pratiquement ineffacables.



La cataracte de la cornée, ou la tache de la cornée, ou la peau sur la *vitre de l'œil* si on aime mieux, est donc toujours une chose grave au point de vue de l'intégrité de la vision.

\* \* \*

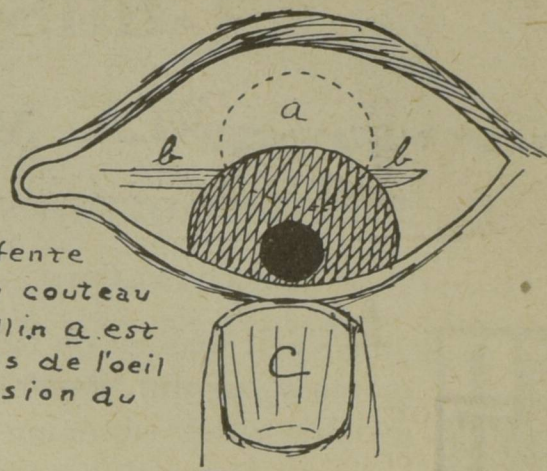
Venons en maintenant à la véritable cataracte, celle qui affecte le cristallin, c'est-à-dire ce qui dans l'œil joue le rôle de la lentille dans l'appareil photographique.

La cataracte consiste dans l'opacité graduelle du cristallin. Lorsqu'elle est complète, n'importe qui peut la remarquer ; le *noir* de l'œil est devenu blanchâtre ; mais la cataracte est alors rendue à son point ultime. Lorsqu'elle débute, celui qui en est la victime en a seul conscience, car rien ne la trahit à l'extérieur ; lorsque son œil fatigue surtout, il commence à voir " des mouches " volantes. Puis petit à petit, il a besoin d'une lumière plus vive pour distinguer les objets, jusqu'à ce qu'il en soit rendu à distinguer tout juste le jour de la nuit.

La science n'a malheureusement encore trouvé aucun moyen de prévenir la cataracte ou de la guérir. Elle n'a qu'une méthode à sa disposition pour rendre la vue à ces aveugles, c'est d'enlever la partie devenue opaque, c'est-à-dire le cristallin.

Mais il faut attendre qu'il soit à point, c'est-à-dire assez dur. On dit alors que la cataracte

est *mure*. Le patient attend parfois de longs mois cette maturité.



*a* - Par la fente faite par le couteau *b* le cristallin *a* est poussé hors de l'œil par la pression du doigt *c*

L'opération en elle-même donne la plupart du temps d'excellents résultats, pourvu qu'elle soit pratiquée par un praticien habile et prudent, et que le malade se soumette docilement aux instructions qu'il recoit ; car la prudence dans la convalescence est au moins aussi importante que l'opération elle-même.

Aussitôt le cristallin opaque enlevé, le patient, est ébloui par la lumière qui lui arrive ; mais tout n'est pas fini, il faut laisser la plaie guérir et éviter les imprudences qui pourraient amener des complications. Puis la guérison complétée il faut porter des verres appropriés, c'est à dire des verres convexes qui suppléent le cristallin irrémédiablement absent.

Cependant cette nécessité représente une légère infirmité en regard de la cécité complète antérieure.

LE VIEUX DOCTEUR.

TEL. 2-6636

Boulangerie Modèle

**Hethrington**

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, :: QUEBEC

ENCOURAGEZ  
NOS  
ANNONCEURS



**\$3.95** Pour ce violon, une valeur de \$7.50, vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

Allen Nouveautés  
St-ZACHARIE, P. Q.

Mentionnez  
"L'APOTRE"  
dans vos achats

**THÉS ! CAFÉS !**

Thé Noir du Ceylan	Café Extra
Thé Noir de Chine.	Café Fancy
Thé de Colombo.	Café Royal
Thé Vert de Chine.	Rôtis et moulus.
Thé naturel du Japon.	
En caisses, 1/2 caisses et nattes de 100, 80, 40, 25 et 10 livres.	En chaudières de 5, 10, 25, 50, 75 et barils de 100 livret

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

Langlois & Paradis, Ltée  
QUEBEC



# RADIO

## Les batteries

**T**OUT récepteur, excepté les appareils à cristal, a besoin d'une source locale de courant pour son fonctionnement. Cette source quelquefois dérive du courant de la lumière, mais dans la plupart des cas, elle vient d'une batterie ou d'un groupe de batteries. Quelque perfectionné que soit un récepteur, il ne fonctionnera bien que si les batteries sont en bon état. Parce que les batteries faiblissent insensiblement, il n'est pas rare que l'on cherche ailleurs dans l'appareil un trouble qui n'est dû qu'à des batteries épuisées ou presque. Il est donc important de connaître l'état des batteries, comme il est important aussi de les tenir en bon ordre.

Dans tout appareil il y a deux sortes de batteries désignées sous les noms de batterie A et batterie B. Les batteries A servent uniquement à rougir les filaments des lampes dans le but d'élever la température à l'intérieur de ces lampes. On sait, en effet, que la lampe n'opère qu'en autant qu'une de ses électrodes est portée au rouge. Les batteries A sont pour la plupart des cas constituées par un accumulateur à faible voltage mais à fort ampérage. Pour certaines lampes telles que les WD12, les peanut, etc., quelques piles sèches peuvent suffire mais il est toujours préférable d'employer un accumulateur pour obtenir un voltage plus stable.

### I.— LES BATTERIES A

L'accumulateur qui constitue la batterie A dans la plupart des récepteurs demande une attention spéciale. Pour constater s'il est en bon état on se sert d'un hydromètre. Cet instrument nous indique le degré de densité de l'électrolyte qui se trouve dans l'accumulateur. Plus cette électrolyte a de densité plus elle contient d'acide libre et plus la batterie est chargée.

Lorsque la batterie se décharge par l'usage, cet acide libre de l'électrolyte se combine avec les plaques de plomb, et ne laisse plus que de l'eau en grande partie. Voilà pourquoi l'électrolyte d'une batterie déchargée indique si peu de densité. Une batterie est censée complètement chargée lorsque son électrolyte pèse 1,300 ou encore 1.3. Lorsque l'électrolyte est rendu à 1,225, l'accumulateur n'est plus qu'à demi chargé. Et enfin lorsque la batterie est à 1,100, elle est complètement déchargée.

On ne doit pas retarder de charger une batterie qui est rendu à 1,100. Si en effet, on néglige une batterie qui se trouve en cet état, l'acide sulfurique qui se trouve combiné avec le plomb forme en peu de temps, une couche de sulfate qu'il est difficile de réduire. Lorsqu'on prévoit ne pas se servir d'un accumulateur pendant plusieurs mois, il est important de lui donner auparavant une charge complète.

Pour recharger un accumulateur au moyen du courant alternatif de la lumière électrique, on se sert d'un appareil appelé communément : un chargeur. Cet appareil transforme d'abord le courant de 110 volts en un courant de 6 volts. Cette opération s'effectue au moyen d'un transformateur ordinaire. Mais ce courant transformé de six volts reste encore alternatif et comme tel est impropre à donner à l'accumulateur le courant direct qu'il lui faut. Ce courant alternatif de six volts est donc rectifié avant de passer dans l'accumulateur. La rectification se fait au moyen d'un vibreur ou d'une lampe à deux électrodes. Tout chargeur est muni d'un ampèremètre qui indique la quantité de courant qui entre dans la batterie pendant l'espace d'une heure de charge. Ainsi si l'ampèremètre marque 7, cela veut dire que la batterie reçoit 7 ampères à l'heure. Et si la batterie a une capacité de 80 ampères, il faudra par conséquent environ 12 heures pour la charger complètement. En pratique cependant la charge d'une batterie



qui n'a pas été négligée n'est jamais aussi longue, parce qu'elle n'est pas complètement déchargée, lorsqu'on la recharge.

Il faut éviter de charger une batterie trop rapidement, en lui donnant par exemple 15 ampères à l'heure. Dans ce cas les plaques chaufferaient et finiraient par se désagréger. Lorsque vers la fin de la charge l'électrolyte dégage des bulles de gaz, cela n'est pas un signe que la batterie chauffe, à la condition toutefois que le dégagement ne soit pas trop violent.

L'accumulateur A demande, en outre d'une recharge régulière environ tous les quinze jours, certains soins particuliers. Ainsi par exemple, il faut voir à ce que les cellules contiennent assez d'électrolyte pour recouvrir entièrement les plaques, mais, d'un autre côté, il ne faut pas qu'elles soient trop remplies au point de renverser pendant l'ébullition de la charge. Lorsque les cellules ne sont pas suffisamment remplies il faut ajouter de l'eau distillée ou encore de l'eau de pluie recueillie dans un récipient non-métallique. On ne devra jamais ajouter d'eau ordinaire à cause des sels et des impuretés qu'elle contient toujours. L'électrolyte d'un accumulateur ne contient pas que de l'eau, il y a aussi de l'acide sulfurique, mais comme l'acide sulfurique ne s'évapore pas, ce n'est que l'eau qu'il faut remplacer. Dans le cas où une cellule aurait coulé, ou que encore, la batterie aurait été renversée, il faut ajouter à la fois de l'eau et de l'acide. Mais dans ce cas seulement et encore vaudrait-il mieux confier cette opération à un expert en la matière. En tout cas si l'on n'a pas d'expert sous la main, voici comment il faudra procéder : 1° donner une surcharge à la batterie ; 2° préparer un mélange d'eau distillée et d'acide sulfurique chimiquement pure dont la densité à l'hydromètre sera entre 1,250 et 1,300.

L'acide sulfurique que contient l'accumulateur est un agent puissant de destruction des tissus. Aussi faut-il prévenir le cas où quelques gouttes de cet acide pourrait jaillir sur les tapis ou les meubles. Le moyen le plus radical consiste à placer l'accumulateur dans une armoire ou encore dans un appartement voisin. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que les fils conducteurs du courant de la batterie A soient un peu long, à la condition toutefois que ces fils soient gros et opposent peu de résistance. On ne pourrait

pas cependant dire la même chose de la batterie B dont les fils doivent être courts.

Il faut voir de temps à autre aux contacts de l'accumulateur ainsi qu'aux pinces en plomb destinées à recueillir son courant. Il arrive après un certain temps que ces contacts se recouvrent d'une matière grise qui non seulement oppose une résistance, mais qui de plus ronge les contacts et les pinces. Il suffit d'enlever cette matière avec un grattoir. On peut retarder la formation de cette matière grisâtre en recouvrant les bornes et les pinces avec de la vaseline.

Le chargeur demande généralement très peu d'attention. Il faut sans doute qu'il soit bien connecté. Il y a deux entrées de courant pour le 110 volts, et deux sorties pour le courant de 6 volts qui doit aller à la batterie. Sur certains chargeurs, les deux bornes de sortie ne peuvent être interverties. Autrement la batterie se déchargerait au lieu de se charger. Dans ces cas les bornes positive et négative sont suffisamment indiquées pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible. Et si erreur il y avait, un fusible protecteur fonderait avant que la batterie ne se décharge.

Le meilleur indicateur que tout est normal lorsqu'un chargeur est mis en fonction, c'est l'ampèremètre. Si l'aiguille fléchit du côté "charge" indiquant une charge de 5 à 10 ampères, tout est parfait. Si l'aiguille demeure à 0 ou incline du côté de décharge, il faut couper le courant immédiatement et chercher le mal. Si les fils qui vont à l'accumulateur n'ont pas été intervertis, le mal réside presque toujours dans l'ajustement du vibreur qui peut être ou trop ou pas assez serré.

Lorsqu'on possède chez soi une installation de lumière électrique, du genre Delco, il n'est plus nécessaire d'avoir un accumulateur spécial pour les lampes du poste récepteur. Il suffit tout simplement d'utiliser le courant emmagasiné dans les accumulateurs de la lumière.

Il suffit pour cela de connecter deux pinces sur les accumulateurs de façon à inclure entre les deux pinces, 3 cellules si l'on a des lampes de 6 volts, et une cellule si l'on a des lampes de 1½ volt. Sur ces deux pinces, on connecte deux gros fils, par exemple du No 10, qui conduiront le courant aux lampes de l'appareil. Il est nécessaire que le fil soit gros à cause du



voltage qui est très bas et qui baisse toujours quelque peu, surtout si la distance entre les accumulateurs et le récepteur est considérable.

Ce sera une mesure sage que celle de changer la place des pinces de temps à autre afin de ne pas demander toujours aux mêmes cellules un surcroît de travail. De cette façon, la quantité de courant dépensé par le radio sera négligeable.

Lorsque le radio est ainsi connecté sur les accumulateurs de la lumière, les bruits de la dynamo sont entendus dans le récepteur. Il faut arrêter la marche de la dynamo pour écouter la musique.

Des tentatives nombreuses ont été faites dans le but d'utiliser directement le courant alternatif de la lumière pour chauffer les filaments des lampes de radio. Ce système s'il est pratique offre des avantages considérables : il fait disparaître l'encombrante batterie A et son chargeur, l'appareil est toujours prêt à fonctionner sans que l'on ait à s'inquiéter si la batterie est chargée.

Seulement jusqu'à présent on n'a réalisé ce système que d'une façon imparfaite. Il faut pour faire disparaître le "hum" caractéristique de l'alternatif consentir à quelques sacrifices qui affectent le rendement en sensibilité et en volume. Et que si ce "hum" disparaît presque complètement lorsque la réception est excellente, il est très sensible lorsque la réception est moins bonne ou lorsqu'on veut faire de la distance.

On a mieux réussi à remplacer les batteries B que les batteries A par ce système. Et même lorsque l'alternatif n'élimine que les batteries B, les résultats sont inférieurs à ceux que nous donne la batterie B ordinaire. D'après notre humble avis, ces éliminateurs de batteries sont peut-être pratiques dans quelques cas, surtout dans celui où l'on prévoit que personne ne saura prendre soin des batteries, mais d'une façon générale, il est préférable de s'en tenir à l'ancien système. Rien d'impossible toutefois qu'il apparaisse sur le marché un système vraiment pratique ; mais il sera bon d'être prudent avant de l'adopter.

La batterie A ou la batterie des filaments n'est pas nécessairement un accumulateur. Sans doute lorsqu'on a un appareil à plusieurs lampes et que ces lampes demandent un courant de six volts l'accumulateur impose presque, à

cause de la grande dépense de courant. Mais si l'appareil contient peu de lampes ou que encore ces lampes consomment très peu de courant l'accumulateur peut être remplacé par des piles sèches. Les piles généralement utilisées pour les cloches électriques font bien dans ce cas. On en réunit plusieurs en série ou en parallèle selon le voltage et l'ampérage que l'on désire obtenir. Ainsi pour un appareil à 3 lampes peanut, ou WD12, ou WD11, on connectera trois piles en parallèle. Ce qui donnera un voltage de  $1\frac{1}{2}$  volt et un ampérage d'environ 90 ampères-heures. Comme trois lampes peanut dépensent 3-4 d'ampère à l'heure, ces batteries donneront un service d'environ 120 heures. En pratique cependant les batteries dureront un peu moins longtemps à cause de leur dépréciation même lorsqu'elles restent inactives et aussi parce qu'une batterie cesse de donner des résultats avant d'être complètement épuisée.

Pour connaître l'état d'une batterie de piles servant à l'allumage des filaments on se sert d'un ampèremètre. L'ampèremètre nous donne la quantité d'ampères-heures que contient la batterie. Ainsi une pile sèche neuve devra indiquer environ 30 ampères. Comme l'ampèremètre met la batterie en court-circuit on devra faire cette lecture très rapidement afin de dépenser le moins de courant possible. On ne doit jamais se servir de l'ampèremètre sur un accumulateur à cause de la trop grande quantité de courant qui passerait, on risquerait fort de brûler l'ampèremètre ou d'endommager l'accumulateur.

Quand il s'agit des batteries V, c'est-à-dire ces batteries à faible ampérage et à fort voltage qui constituent les courants de plaque, on doit utiliser non plus l'ampèremètre, mais plutôt le voltmètre. En effet, il y a si peu d'ampérage dans ces batteries qu'il suffirait de quelques lectures à l'ampèremètre pour les épuiser complètement. Le voltmètre au contraire constitue une grande résistance au courant et conséquemment dépense très peu. Au reste pour ces batteries B, c'est surtout la lecture du voltage qui est importante.

On peut se procurer pour environ \$1.00 des appareils qui combinent à la fois l'ampèremètre et le voltmètre. Ces instruments ne sont pas très précis, mais suffisent aux besoins ordinaires.



## II.— LES BATTERIES B

Jusqu'à présent nous avons prêté notre attention aux batteries A, c'est-à-dire, aux batteries qui servent à l'allumage du filament. Mais à part ces batteries, il y en a d'autres dont le rôle consiste à donner le courant requis aux plaques des lampes, aux acoustiques et au haut-parleur. On appelle ces dernières : les batteries B.

Ces batteries demandent très peu d'ampérage. Par contre leur voltage doit être beaucoup plus élevé que pour la batterie A. Dans un appareil à une seule lampe, un voltage d'environ  $22\frac{1}{2}$  volts suffit, quoique dans certains cas, on doive mettre presque 45 volts. Dans un appareil à plusieurs lampes le voltage varie depuis 45 volts jusqu'à 120 volts.

Il est important que les batteries soient en bon ordre, si l'on veut que l'appareil fonctionne bien. Lorsque les résultats commencent à baisser et que l'appareil devient capricieux, c'est à la batterie B qu'il faut tout d'abord aller chercher la cause. Quelquefois une diminution d'un ou deux volts sur la batterie du détecteur change les résultats d'une façon considérable.

Malheureusement ces batteries coûtent assez cher, et on n'est pas toujours disposé à les renouveler dès qu'elles ont perdu une fraction de leur capacité. On peut donc tolérer une batterie jusqu'à ce qu'elle ait baissé de  $22\frac{1}{2}$  volts à 16 volts. Arrivée à ce point il faut la remplacer.

Il est donc important de savoir ménager les batteries autant que possible. Le premier soin qu'il faut leur donner, c'est de les placer dans un endroit sec à une température ni trop chaude ni trop froide. De cette façon les batteries ne s'épuiseront pas d'elles-mêmes comme elles le feraient si elles étaient exposées à l'humidité. On devra aussi éviter les courts-circuits accidentels, à plus forte raison, on ne devra jamais se permettre de les mettre en courts-circuits dans le but de constater si elles sont bonnes. On se sert pour cela du voltmètre, et encore le moins souvent possible.

Lorsqu'on a un groupe de batteries, et que l'on s'aperçoit que l'une d'elles, la première généralement, baisse plus vite que les autres, on aura soin d'intervertir leur ordre avant que la première soit complètement épuisée. C'est que,

dans ce cas, la première batterie fournit son courant à plus de lampes que les autres.

Mais ce n'est pas une économie que d'intercaler dans le circuit des batteries, une qui est devenue très faible. Cette dernière opposera une résistance très forte dans tout le circuit et la conséquence sera que les autres batteries s'épuiseront plus vite.

Enfin, et c'est une vérité de la Palisse que les nouveaux semblent ignorer, on peut sauver une quantité considérable de courant en fermant l'appareil lorsque la réception est trop mauvaise pour donner quelque chose de passable. Plusieurs dans ce cas tourmentent inutilement leur appareil à grand frais de courant au dépens de la batterie B.

Nous avons eu souvent l'occasion de constater que plusieurs amateurs ne savent que vaguement compter le voltage total de plusieurs batteries réunies ensemble. Lorsqu'on veut obtenir un voltage, disons, de 90 volts, il faut se procurer 4 batteries de  $22\frac{1}{2}$  volts et les grouper en série. C'est-à-dire que l'on connecte le positif  $22\frac{1}{2}$  de la première batterie au négatif de la seconde. On connecte ensuite le positif  $22\frac{1}{2}$  de la seconde au négatif de la troisième. Et l'on fait la même chose pour la quatrième. De sorte que entre le négatif de la première batterie et le positif de la dernière nous avons un voltage total de 90 volts.

Si le circuit indique qu'à part le voltage de 90 volts il faut aussi faire des connexions à 67 volts, 45 volts, ou  $22\frac{1}{2}$  volts, il suffira de connecter des fils au positif de la troisième, de la deuxième, ou de la première batterie de ce groupe de quatre qui forment les 90 volts. On devra se rappeler que l'on commence à compter le voltage, à partir de la première borne négative, et non pas vice-versa, c'est-à-dire à partir de la dernière borne positive.

Quiconque prévoit se servir beaucoup de son récepteur radiophonique trouvera de grands avantages à remplacer la batterie B ordinaire par un groupe d'accumulateurs. Il y a actuellement sur le marché des accumulateurs de 24 et 45 volts qui sont destinés à cet effet. Leur capacité (l'ampérage) n'est pas aussi forte que sur les accumulateurs ordinaires ; mais cela n'est nullement nécessaire étant donné la faible consommation qu'il y a dans les batteries B. Un accumulateur en bon ordre peut durer



plusieurs semaines même quelques mois sans recharge.

On recharge facilement ces batteries au moyen du courant de la lumière. Il faut cependant intercaler dans le circuit un rectificateur du courant et une résistance. La résistance peut être une lampe à incandescence ordinaire, le rectificateur consiste en un vibreur, une lampe à deux électrodes, ou encore en un bain de borax où plongent deux électrodes dont l'une en aluminium. Au reste les chargeurs des batteries A peuvent être utilisés moyennant certains changements dans les connexions. Les chargeurs récents ont maintenant des connexions en prévision des batteries A et B.

Cet article sur les batteries ne serait pas complet, si nous ne disions pas un mot de la batterie C. La batterie C est une batterie de quelques volts (généralement  $4\frac{1}{2}$  volts) que l'on intercale dans les circuits de grille de façon à donner un potentiel négatif à la grille. Lorsque la grille d'une amplificatrice est négative par rapport au filament, la consommation du courant de la batterie B est réduite considérablement, la lampe amplifiant beaucoup mieux dans ces conditions. Lorsqu'on opère avec seulement 45 volts, il n'y a guère d'avantages à utiliser la batterie C. Par contre lorsque le

voltage s'élève à 90 et même à 120 volts, l'usage de la batterie C sur les circuits amplificateurs devient une nécessité.

La dépense de courant dans la batterie C, est presque nulle, et on ne la change que lorsqu'elle s'est épuisée par elle-même.

Le peu de dépense de la batterie C, s'explique par le fait qu'elle est intercalée dans un circuit ouvert. En effet, le côté positif va au négatif de la batterie B, et le négatif va à la grille de la lampe.

L.-M. BOLDUC, ptre.

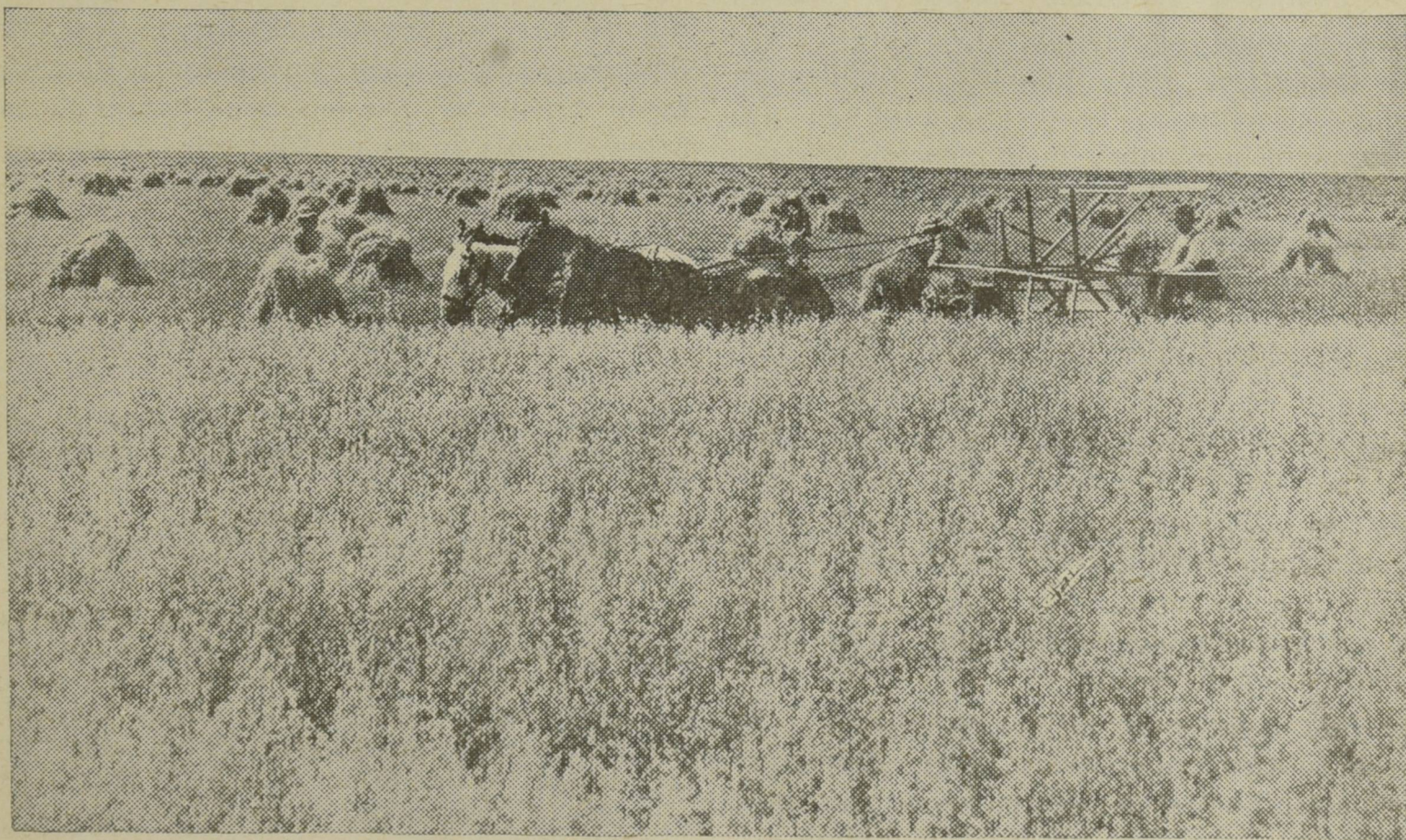
**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du**

***Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.

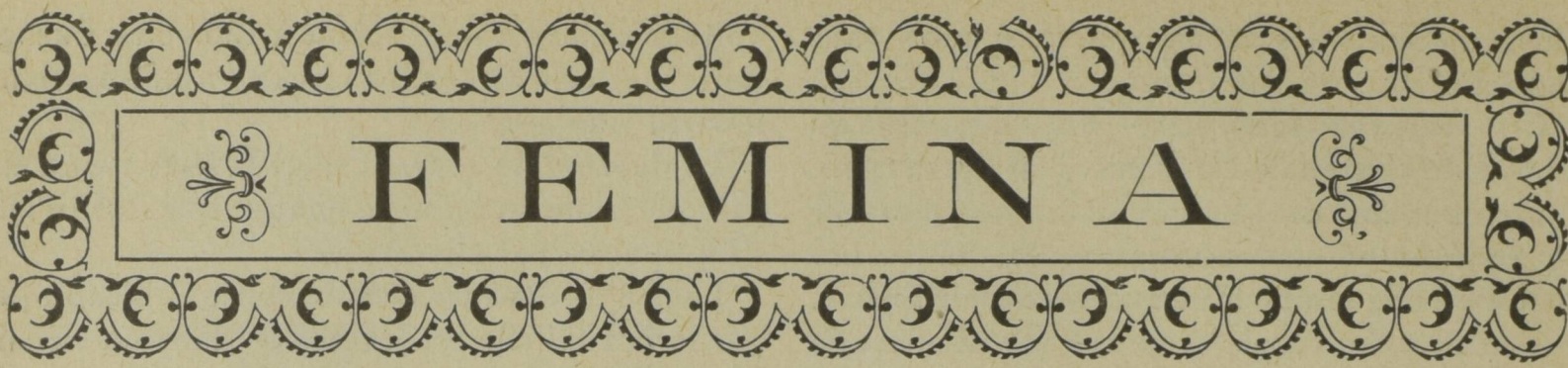
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

**C. ROBITAILLE, Enr.**  
**320, rue St-Joseph,**  
**Québec.**



SCÈNE DE MOISSON DANS LES PRAIRIES DE L'OUEST CANADIEN.





# FEMINA

## Ce qu'on ne dit pas...

**O**n ne dit pas toujours ce que l'on pense, et cela avec raison lorsqu'on risque de décourager ou de nuire en découvrant inutilement le fond de sa pensée, le silence est dans ce cas presque plus franc que des réticences.

Il n'est pas toujours aisé de savoir ce que l'on doit dire ou ne pas dire. La plus élémentaire délicatesse commande de garder pour soi ce qui fut confié sous le sceau du secret ; il y aurait à blâmer la façon dont certaines personnes comprennent cette obligation : pour elles, ce n'est pas trahir la confiance que de répéter tout ce qu'elles savent pourvu qu'elles fassent promettre à ceux qui les écoutent de garder le secret. Et, comme ceux-ci à leur tour parlent, tout en recommandant à d'autres de se taire, les nouvelles se répandent comme si chacun prenait la tâche de les publier. Une âme délicate s'en froisse et s'en indigne. Confidences, espoirs, déceptions, tristesses, tout ce qui s'échappe — involontairement parfois, — des cœurs douloureux et blessés, des âmes inquiètes et troublées, doit être considéré comme un dépôt sacré ; cela fait partie de " ce qui ne se dit pas ".

Nous agissons avec beaucoup plus de discernement et de charité lorsqu'il s'agit de nous-même. Nous nous gardons bien de livrer au public et à nos amis le secret de nos mécomptes et de nos faiblesses. Nous en cachons tout ce que nous pouvons pour sauver les apparences et diminuer nos torts. Nous mettons autant de soin à dissimuler nos échecs, que de malice à souligner ceux du voisin.

Et cela commence dès le jeune âge... Si l'écolier obtient une bonne place, des notes excellentes, il en est fier et s'en vante ; lorsqu'il est dernier ou, si une observation sévère est portée sur le carnet de notes, il ne met aucun

empressement à communiquer ces fâcheuses nouvelles aux siens, il se cache, et tâche d'atténuer l'effet... par des commentaires pas toujours gracieux à l'égard de ses maîtres. Tout grands que nous sommes, est-ce que souvent nous n'agissons pas un peu comme l'enfant, n'avouant nos torts et nos échecs qu'en les palliant d'excuses ?

C'est, en somme, un sentiment vaniteux qui nous pousse à dissimuler non pas de grosses fautes... mais ces légers manquements à la charité, à la justice, aux usages, qui témoignent de notre impatience, de notre égoïsme, faiblesses qui nous frappent et que nous remarquons chez le prochain et dont nous ne voulons pas qu'on nous croie capables.

Ces petites lâchetés-là, on les commet avec le sentiment que cela ne se saura pas...

Un examen de conscience fait avec sincérité nous inspirerait le dégoût de notre manque de dignité envers nous-même. Comme il serait à désirer que nous nous conduisions toujours de façon à pouvoir non pas nous vanter de nos actes... mais du moins, à n'avoir pas à en rougir devant notre propre conscience.

Jeanne LE FRANC.

M. Toto montre un amour très modéré pour l'étude. Son père use de tous les moyens pour le corriger, mais en vain.

Il essaye de l'amour-propre.

" Toto, quel est le plus paresseux de ta classe ? fait le papa avec un regard sévère.

— Sais pas... répond Toto d'un ton parfaitement convaincu.

— Comment, tu n'en connais pas un qui ne fait rien tandis que tout le monde travaille, et qui regarde tout autour de lui, alors que tous les autres ont le nez baissé sur leur livre ?

— Ah ! si, je sais qui c'est.

— Qui est-ce ?

— C'est le professeur !... "



## BOITE AUX LETTRES

**VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.**— Vos jolis billets sont toujours les bienvenus, il me tarde de vous lire de nouveau afin de connaître enfin... le grand secret que vous me direz bientôt, j'en ai l'espérance.

Le mirage n'est qu'un pan du ciel qui semble projeté parfois sur les choses terrestres. Et c'est pourquoi il est bon qu'il y ait des mirages, même si la réflexion, détruisant le bienheureux mensonge de la réfraction nous dévoile qu'il n'y a là que chimère...

Je désire tout de même que votre rêve qui doit être beau et grand s'accomplisse comme vous le souhaitez.

**FLEUR-ANGE.**— Je fais avec plaisir votre message d'amitié à Thérèse et je vous redis tout le plaisir que me cause votre constant souvenir.

**FIDÈLE.**— Nous ne pouvons publier l'article, il nous faudrait le revoir et travailler encore, le succès est ami de la persévérance.

Jeanne LE FRANC.



PETITS GÂTEAUX CHAUDS

(Mélange de céréales)

Les petits gâteaux chauds faits avec une pâte plus épaisse que la pâte à crêpes contiennent les quatre ingrédients dans la proportion de deux tasses de farine pour une tasse de liquide, et les deux autres éléments varient en proportion. Les accessoires : beurre, sucre, œufs peuvent être ajoutés au goût. On peut varier et faire avec la même recette plusieurs galettes du genre en substituant pour la moitié de la farine ordinaire de la farine de maïs, de la farine de blé, de seigle, de son, de riz ou toute autre céréale. On peut aussi y ajouter des fruits à raison d'une tasse pour deux tasses de farine. Si les fruits sont juteux, la quantité du liquide devra être diminuée en proportion. On pourra augmenter aussi au besoin la proportion de la poudre à pâte, car l'addition des diverses céréales peut rendre ces pâtes quelquefois plus pesantes. Ces galettes sont délicieuses, tranchées, beurrées et servies chaudes.

### PRÉPARATION-TYPE DES PETITS GÂTEAUX CHAUDS

2 tasses de farine	1 œuf
$\frac{1}{2}$ c. à thé de sel	2 à 4 c. à table de beurre
4 c. à thé de poudre à	ou de graisse
pâte	1 tasse de liquide :
2 c. à table de sucre	$\frac{3}{4}$ de lait et $\frac{1}{4}$ d'eau.

I. Sasser avant de mesurer.

II. Mélanger les ingrédients secs et sasser encore.

III. Battre les œufs, les ajouter au lait, puis incorporer le mélange aux ingrédients secs.

IV. Ajouter le beurre fondu.

V. Faire tomber par cuillerées dans des casseroles ou moules spéciaux bien graissés et faire cuire 20 à 30 minutes.

### GÂTEAU DE MAÏS

Pour le gâteau de maïs, au lieu de 2 tasses de farine on emploie une tasse de farine de maïs et une tasse de farine ordinaire, 2 cuillerées de poudre à pâte seulement,  $\frac{1}{2}$  tasse de sucre.

Faire cuire dans une casserole graissée peu profonde, dans un fourneau chaud, 20 minutes. On peut se servir d'une tasse de lait caillé au lieu de lait doux, employant  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de bicarbonate de soude et 2 cuillerées à thé de poudre à pâte. Une pâte selon la formule précédente avec une quantité de sucre égale à la  $\frac{1}{2}$  de la farine, faite aussi simple ou aussi riche que vous désirez, épicée avec de la muscade ou du gingembre à raison d'une cuillerée à thé par tasse de farine, peut faire un très bon pouding à la vapeur. On ajoute, si on le désire, des pommes coupées par petits morceaux ou de raisin.

On peut faire encore un bon biscuit à la mélasse avec une quantité de mélasse et de cassonade égale à la  $\frac{1}{2}$  de la farine et  $\frac{1}{2}$  tasse de graisse.

### PAIN D'ÉPICES

1 tasse de mélasse	1 c. à thé de cannelle.
$\frac{1}{2}$ tasse eau bouillante	1 c. à thé clou moulu
2 à 2 $\frac{1}{2}$ tasses de farine	1 $\frac{1}{2}$ c. à thé de gin-
1 à 2 c. à thé de soda	gembre
	$\frac{1}{2}$ c. à thé de sel

$\frac{1}{2}$  tasse de graisse fondue.

I. Faire dissoudre le soda dans la mélasse, ajouter l'eau bouillante, la graisse fondue.

II. Mélanger et passer au tamis les ingrédients secs et incorporer aux liquides ; battre vigoureusement.

III. Verser dans une casserole bien graissée et farinée ou dans des moules et faire cuire 25 minutes dans un fourneau modéré. On peut ajouter un œuf ou deux bien battus aux liquides.

IV. On peut faire cuire cette préparation à la vapeur, et servir comme pouding avec une sauce épaisse ou de la crème fouettée.

(La cuisine à l'école primaire.)



## MON CLOCHER

L'air est chaud, le jour s'épuise,  
Le bel adieu du soleil,  
Au clocher de mon église,  
Met des reflets de vermeil.  
Sous les feux qui le colorent,  
Mon clocher majestueux  
Apparaît plus riche encore  
Que les palais somptueux.

C'est un clocher d'espérance ;  
Tout d'amour et de douceur.  
Il console la souffrance ;  
Il éloigne le malheur.  
Qui n'a pas goûté les charmes,  
Souventes fois, de laisser  
Couler de paisibles larmes  
En contemplant mon clocher ?

Mon clocher ! l'étranger même  
Est captivé devant toi ;  
Tes refrains au ton suprême,  
Dans son cœur mettent l'émoi.  
Un jour que ta voix bénie  
Pleurait un glas triste et doux  
Un poète, avec envie,  
Dit : " C'est plus beau que chez nous."

Clocher de mon sanctuaire,  
Vivre près de toi toujours !  
Sous ton ombre tutélaire,  
Puissé-je dormir un jour.  
C'est le vœu de ma jeunesse ;  
C'est l'espoir de mes vingt ans.  
O mon clocher de tendresse  
Confirme mon rêve ardent !

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

Ste-Clotilde de Horton.

## LE SYSTÈME DE COPERNIC

Trois compagnons de voyage à l'appétit bien aiguisé venaient d'arriver dans une hôtellerie.

Les seules victuailles disponibles comprenaient deux pigeons et une perdrix ; les trois compagnons en furent prévenus.

Pour éviter toute discussion (ce qui est toujours très mal entre amis), il avait été dit que si les trois pièces étaient servies sur le même plat, chacun prendrait celle qui se trouverait devant lui.

Un d'eux qui convoitait tout particulièrement la perdrix, rechercha le moyen de la mettre de son côté ; à cet effet, il fit tomber la question sur le système de Copernic :

— Imaginez-vous, dit-il, que ce plat est la terre ; Copernic veut qu'elle tourne.

Et il fait avancer en même temps la perdrix de son côté.

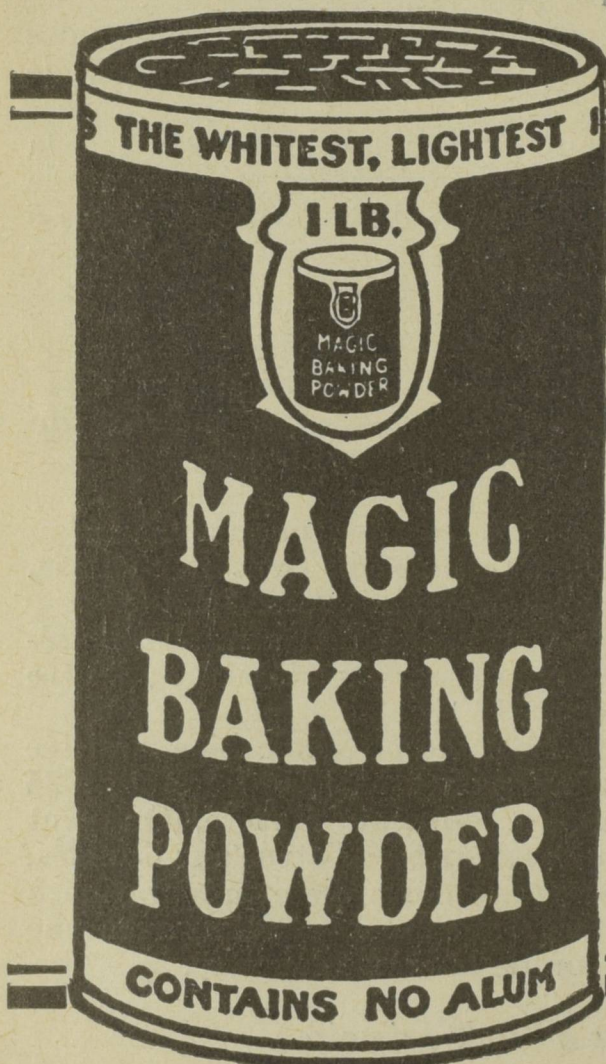
L'un des deux autres compagnons, qui n'avait pas perdu de vue ce bon morceau, s'empressa de rectifier et d'accentuer le mouvement de rotation en donnant de plus grands détails sur le système de Copernic.

Quant au troisième, qui jusque-là n'avait rien dit, il repartit assez naïvement :

— Moi, j'aime mieux le système ancien.

Il retourna le plat et se servit de la perdrix, évidemment !

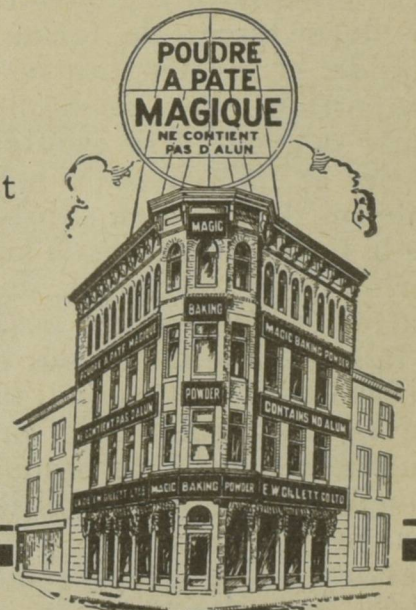
Mais aussi, pourquoi parler de Copernic quand on se met à table avec un appétit bien aiguisé ?



## Un Produit Canadien

Beaucoup plus de Poudre à Pâte Magique se vend dans la province de Québec que toutes les autres. Pourquoi ? Parce que les cuisinières de Québec savent que la Poudre à Pâte Magique assure la parfaite cuisson. Un grand nombre de citoyens de la province de Québec gagnent leur vie par la vente de la Poudre à Pâte Magique et autres produits Gillett dans la province de Québec.

LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.  
Montreal Toronto Quebec





# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOÛT

#### DEVINETTES

- 1° C'est la lentille.  
2° Parce que la Révolution leur apportait un Messie d'or (messidor).

#### RÉBUS GRAPHIQUE

J'ai couché sous des orangers.

#### LOGOGRIPE

Fleur — Pleur.

#### QUESTION LITTÉRAIRE

Ce vers est de Gresset, *le Méchant*, acte IV, scène VII.

#### RÉBUS N° 65

La Providence sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

Mot à mot La — Pro vide Anse — C — mi — œufs — queue — n'houx sec — île — n'houe — faux.

Ont trouvé des solutions partielles : M. Yvon Sirois, Collège de Ste-Marie, Montréal ; Mlle Claire Duval, 222, rue Laval, Manchester ; Mme Antoine-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester ; Mlle Celine Lachapelle, Couvent de Sillery ; Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mme C.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; L'Hôpital Civique près Québec.

Ont trouvé toutes les solutions : M. Chs.-Ed. Leclerc, Milles Cécile et Marie-Jeanne Leclerc, M. L.-P. Leclerc, Loretteville ; M. l'abbé A. Desjardins, Alfred, Ont. ; Mlle Corinne Dubé, 205, rue Cathcart, Ottawa.

Le sort a désigné : Mlle Cécile Leclerc et Mlle Dubé.

### JEUX D'ESPRIT N° 75

#### DEVINETTES

- 1° Quelles sont les gens qui ont besoin de se purger souvent ?  
2° Quelle est la ville dans laquelle on use le plus de bougies ?

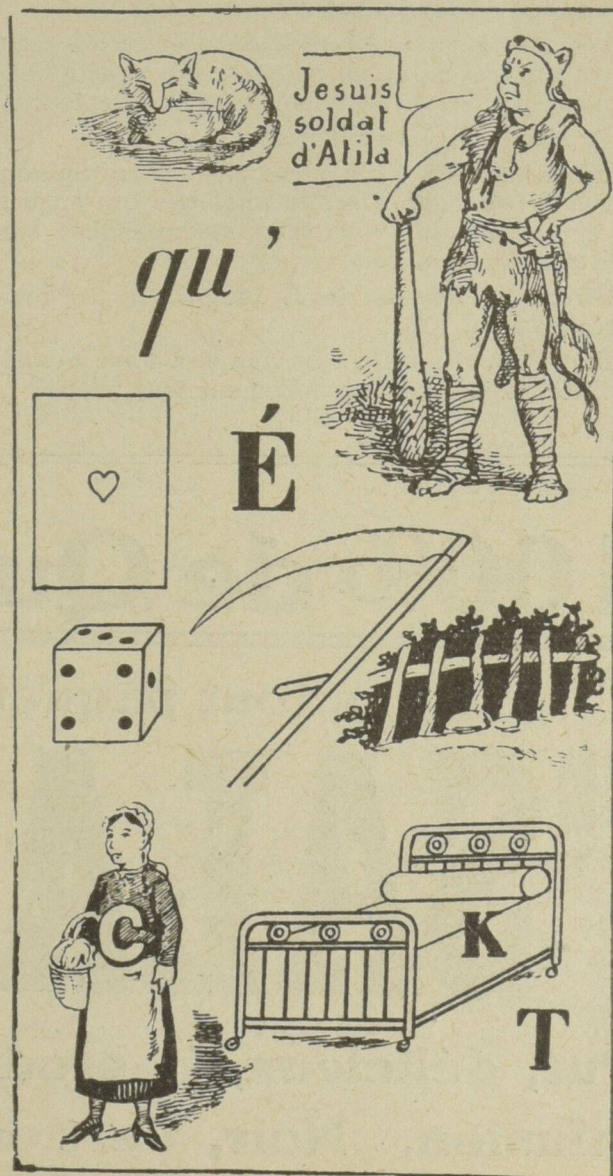
#### RÉBUS GRAPHIQUE

Mensonge, Gourmandise, Médisance  
Envie, **INGRATITUDE**, Orgueil  
Paresse.

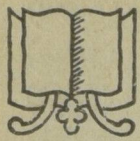
#### RÉCRÉATIONS MATHÉMATIQUES

Prouver que quatre vingt dix-neuf plus un ne font pas cent.

#### RÉBUS N° 66







## LES LIVRES



POUR NOS ENFANTS

Notes caractéristiques du *Petit Missel Illustré* de M. l'abbé Victorin Germain. Papier fort, cartonnage extra-solide, simili-cuir noir, tranche rouge, illustrations abondantes, texte simple calqué sur l'ordinaire de la messe. Prix : 15 sous seulement. Remises spéciales pour favoriser la propagande. Au Secrétariat des Œuvres, 105 rue Ste-Anne, Québec.

“ L'autre jour le *Petit Missel illustré* m'est tombé entre les mains. J'ai vu, j'ai lu, j'ai goûté.

“ C'est le vrai missel des petits. Le Père Aimé Proulx leur avait donné un petit catéchisme, *leur* catéchisme, l'abbé Germain leur donne un petit missel, *leur* missel.

“ Il appartient aux parents et aux maîtresses de leur mettre entre les mains ce que j'appellerai : *la Messe en cinéma*.

“ Chaque geste du prêtre est mis en image. L'image frappe d'abord les yeux sur la page de gauche, pendant que la page de droite explique l'image en mettant à la portée des petits les prières du grand missel.

“ La dévotion entre par les yeux, se continue en prière et dure jusqu'à la fin de la messe.

“ L'enfant suit le prêtre, geste par geste, prie comme lui et, sans presque s'en apercevoir, se mêle admirablement au grand sacrifice de l'autel.

“ Au cas où l'enfant irait plus vite que le prêtre, toujours sur la page de droite, il y a une toute petite image symbolique que l'enfant aimera à déchiffrer quand une fois on la lui aura expliquée.

“ Le missel se termine par des prières préparatoires à la communion et des prières d'action de grâces.”

*Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception*, mars 1925.

“ C'est un vrai bijou, on ne peut plus pratique pour les petits. Les illustrations sont parfaites et le texte au point.”

O. V., Montréal, 15 avril 1924.

“ L'on regrette qu'il n'y en ait pas une édition anglaise ; nous avons beaucoup d'écoles anglaises qui en bénéficieraient et je crois que vous serez agréablement surpris si vous risquez l'entreprise.”

La Directrice Générale des Études, SS. de la Providence, Montréal, 5 avril 1925.

N. B. . . Pour répondre à ce vœu et à d'autres analogues, une édition anglaise est actuellement sous presse.

## SOYONS CHARITABLES!...

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait  
Sur les rives du lac, près de Génésareth,  
A l'heure où le brillant soleil de midi plane,  
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,  
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,  
Qui s'était tristement assise sur le seuil,  
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille.  
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,  
Le Maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain, un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,  
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,  
Vint à passer, et dit à celle qui filait :  
“ Femme, je dois porter ce vase plein de lait  
Chez un homme logé dans le prochain village.  
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.  
Les maisons sont encore à plus de mille pas,  
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas  
Ce travail, que l'on doit me payer une obole.”

La femme se leva sans dire une parole,  
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin  
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,  
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit :

“ Il faut se montrer secourable,  
Maître ! mais cette femme a bien peu de raison  
D'abandonner ainsi son fils et sa maison  
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.  
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,  
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté.”  
Mais Jésus répondit à Pierre :

“ En vérité,  
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père  
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.  
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir.”

Quand il eût dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir  
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;  
De ses divines mains, pendant une minute,  
Il fila la quenouille et berça le petit ;  
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,  
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,  
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —  
Sa quenouille filée et son fils endormi.

François COPPÉE.

# 100% de Qualité

dans tout paquet de thé

# "SALADA"

H 601 F

Pur, délicieux, il produit une riche  
infusion. Noir, Vert ou Mélangé.

UNE RÉMINISCENCE  
CLASSIQUE

LA MAITRESSE DE GLASSE.— Dites-moi, mademoiselle Lili, ce que vous savez sur le Jura.

LILI.— Jura?... Jura...

LA MAITRESSE.— Eh bien! oui, Jura...

LILI.— Ah! oui... Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!...



## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 1

(Publié avec la permission des éditeurs: la Librairie Beauchemin Limitée, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.— Ce livre est en vente dans toutes les librairies.)

## CHAPITRE PREMIER

## LE TESTAMENT

C'est le 25 octobre 1836. Il est onze heures du matin. Les croisées de la maison No 141, rue Royale, Nouvelle-Orléans, sont tendues de noir. Un crêpe est attaché au marteau de la porte d'entrée. Deux nègres en deuil, tête nue, se tiennent de chaque côté du vestibule. La foule se presse dans la rue et peu à peu envahit les avenues, malgré les efforts de la police pour maintenir l'ordre.

Un grand événement doit avoir lieu ; c'est l'ouverture du testament de Sieur Alphonse Meunier, l'un des plus riches négociants de la Nouvelle-Orléans, décédé le 15 septembre 1836, sans enfants ni parents.

Midi est l'heure fixée par le juge de la Cour des Preuves, pour procéder aux actes préliminaires des vérifications, avant la lecture des dernières volontés du défunt. Le public a droit d'entrer.

Une grande salle, au rez-de-chaussée, est éclairée par de nombreuses bougies ; les volets sont fermés. Une table ronde, couverte d'un tapis noir, est au fond de la salle. Le juge de la Cour des Preuves est assis dans un fauteuil faisant face au public ; de chaque côté de lui sont assis des juges de paix. Le notaire qui doit faire la lecture du testament, comme dépositaire, est debout auprès de la table, presque en face du juge. Quelques amis du défunt se tiennent à quelque distance conversant par groupe à voix basse. On entend le sourd murmure de la foule curieuse qui désire entrer.

Les portes ne doivent s'ouvrir qu'à midi moins cinq minutes et les procédés commencer à midi précis. Chacun est impatient de savoir ce que le défunt a prétendu faire de l'immense fortune qu'il s'était acquise par ses entreprises commerciales, si grandes et toujours si heureuses. Peut-être un petit sentiment d'intérêt personnel attirait-il plusieurs des personnes présentes. On ne pouvait s'imaginer ce qu'il allait advenir de tous ces trésors amassés ; et dans son ardente imagination, plus d'un s'imagina

que le défunt pouvait bien s'être rappelé tel ou tel léger service qu'il lui avait rendu. Le contenu du testament était un secret qui intéressait vivement toute cette foule, quel que fut le motif qui les y eut rassemblés, soit intérêt, soit simple curiosité.

L'aiguille du cadran de la Bourse, en face, marque midi moins cinq minutes. Un huissier paraît à la porte de la maison et crie à haute voix : " Que ceux qui ont intérêt à entendre lecture du testament de feu le Sieur Meunier entrent, les procédés vont commencer ". Et toute la foule entra, car pas un n'avait pas d'intérêt. Tous les bancs destinés au public sont bientôt envahis ; les officiers de police placés près de la balustrade temporaire, élevée pour partager la salle en deux et protéger les officiers en loi, s'efforcent de contenir cette masse de curieux. Un coup de marteau a résonné sur le timbre d'airain qui est au fond de la salle, au-dessus du siège du juge. Tous les yeux sont tournés de ce côté. Un profond silence règne dans toute la salle ; on entendrait la chute d'une épingle. Douze coups ont résonné, c'est midi.

Le juge de la Cour des Preuves se lève et dit d'une voix solennelle : " Nous allons, Messieurs, procéder à la vérification des écritures et aux actes préliminaires, avant d'ouvrir le testament de feu le Sieur Alphonse Meunier, décédé le 15 septembre 1836, sans enfants ni héritiers légitimes connus ".

LE JUGE.— M. le notaire, feu Alphonse Meunier vous a-t-il remis lui-même, et quand, cette petite valise qui est devant vous sur cette table ?

LE NOTAIRE.— Le 1er septembre 1836, M. Alphonse Meunier m'ayant fait appeler chez lui, dans cette maison, me remit de ses mains cette petite valise, en me disant qu'elle contenait ses dispositions de dernière volonté et qu'elle contenait aussi une petite cassette rouge, scellée, dont il réglait dans son testament la disposition qu'on en devait faire. La petite valise a été scellée par M. Alphonse Meunier en ma présence et en présence de deux témoins que voici, qui ont apposé leurs signatures sur les cachets. La valise est telle qu'on me l'a remise. Nous ne savons ce qu'elle contient.

Les deux témoins approchent et identifient la valise et les scellés.



M. LE JUGE.— C'est bien. M. le notaire, brisez les scellés et mettez sur la table les objets qui sont dans la valise.

Le notaire brisa les scellés, ouvrit la valise, en retira une cassette de maroquin rouge, à clous jaunes, et la plaça devant le juge. Elle était aussi scellée avec des rubans et cire noire. On lisait sur le couvercle :

“ No 1. La personne désignée dans mon testament a seul droit d'ouvrir.”

Le notaire retira aussi un petit paquet cacheté. La suscription contenait ces mots :

“ Mon Testament.

“ Alphonse Meunier.”

— Y a-t-il encore quelque chose dans la valise ? demanda le juge au notaire.

— Non, Monsieur.

Et le notaire tourna la valise le dessus dessous.

Toute cette foule attentive, silencieuse, impatiente, semblait dévorer du regard ce paquet que le juge tenait dans sa main, en l'élevant à la hauteur de son front et le montrant aux spectateurs.

— Si quelqu'un, demanda le juge, désire faire quelque opposition à l'ouverture de ce papier, qu'il fasse valoir ses raisons, sans quoi nous allons passer outre et rompre les cachets.

Un instant un murmure sourd courut par la salle à travers cette foule ; puis tout fut silence.

— Ouvrez ce paquet, M. le notaire, dit le juge et veuillez avoir la bonté de lire à haute voix les dispositions qu'il contient.

Le notaire commença :

“ Me sentant attaqué d'une maladie incurable, je profite des instants de calme qu'elle me laisse pour écrire mes dernières volontés.

“ Je recommande mon âme à Dieu.

“ Je suis natif de la Province du Canada, paroisse St-Ours, dans le District de Montréal.

“ Je ne dois à personne, ayant réglé avec tous mes créanciers dans le cours de mars dernier.

“ Tous mes comptes ont été réglés par bons billets et titres authentiques déposés chez Sieur Legros, Notaire, No 4, rue St-Charles, où mon exécuteur testamentaire pourra les prendre, ce dont une liste détaillée accompagne ces présentes.

“ Je constitue pour mon héritier et légataire universelle Pierre de St-Luc, capitaine actuellement à bord du brick *Le Zéphyr* en expédition au Brésil pour mon compte.

“ Je nomme pour mon exécuteur testamentaire le dit Pierre de St-Luc, auquel le juge de la Cour des Preuves de la cité de la Nouvelle-Orléans voudra bien faire parvenir copie du présent testament aussitôt possible.

“ Je prie M. le juge de la dite Cour des Preuves de garder par devers lui, en sûreté, la petite cassette rouge jusqu'à ce que le dit Pierre de St-Luc la lui réclame en personne. La dite cassette ne devra être remise à aucun autre ; dans le cas où le dit Pierre de St-Luc ne la réclamerait pas dans les douze mois qui suivront l'ouverture du présent testament, je désire que la dite cassette et son contenu soient

brûlés, en présence des témoins et qu'un procès-verbal en soit dressé et déposé dans les archives de la dite Cour des Preuves.

“ En reconnaissance de la fidélité et des bons services que m'ont rendus mes esclaves Pierrot et Jacques, je leur donne la liberté avec chacun une somme de cinq cents dollars.

“ Je donne aussi la liberté à Henri, Paul, Clara et Céleste, esclaves attachés au service de ma maison, avec chacun une somme de deux cents dollars.

“ Je lègue à la bibliothèque publique de l'État mes livres reliés, se montant à 4000 volumes.

“ Je lègue à Dame veuve Regnaud, en reconnaissance des soins et des attentions qu'elle a eus pour moi, l'usufruit de ma maison No 7, rue Bienville ; j'en donne la nue propriété à son intéressante et aimable fille, Mathilde.

“ Je lègue à mon médecin Léon Rivard, la somme de trois mille dollars en paiement de tous comptes.

“ N'ayant pas au Canada de parents que je puisse avouer, mon père et ma mère étant morts sans autres enfants que moi, je veux et désire que mon légataire universel et exécuteur testamentaire Pierre de St-Luc, soit saisi de plein droit, après ma mort, de la pleine et entière propriété de tous mes biens meubles et immeubles, papiers, billets, titres, cédules, enfin de toutes choses généralement quelconques dont je n'ai pas autrement disposé par ces présentes.

“ De graves et puissantes raisons m'empêchant de manifester plus amplement mes intentions ultérieures, j'ai rédigé un mémoire que j'ai renfermé dans la petite cassette rouge, dont le dit Pierre de St-Luc seul pourra prendre connaissance, et que je le prie de vouloir prendre en considération pour se guider dans les recherches qui lui sont importantes.

“ Au cas où le dit Pierre de St-Luc décéderait avant d'avoir pris communication du présent testament, je prie M. le juge de la Cour des Preuves de vouloir nommer un autre exécuteur de mes dernières volontés, en présence duquel devra être brûlée la dite cassette rouge sans qu'on en brise les scellés. Dans ce dernier cas, je désire que tous mes autres esclaves, au nombre de 387, soient mis en liberté, avec chacun une somme de deux cent dollars ; qu'une somme de huit cent mille piastres soit transmise aux messieurs du Séminaire de St-Sulpice, à Montréal, au Canada, pour être employée à l'encouragement de l'éducation élémentaire dans les campagnes du District de Montréal ; enfin que le reste de mes biens soit donné aux pauvres et aux institutions de charité de la Nouvelle-Orléans.

“ Voici la liste et évaluation des biens que je laisse à mon légataire universel Pierre de St-Luc :

A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 25 mai 1819.....	\$ 10,000
A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 8 mars 1820.....	17,000
A. Légros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 12 mars 1820.....	11,000
A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 13 déc. 1824.....	20,000



A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 19 déc. 1824. . . . .	2,000
A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 7 août 1827. . . . .	10,000
A. Legros, N.P., Titre authentique hypothécaire, 10 août 1827. . . . .	15,300
Philipps, N.P., Titre authentique hypothécaire, 14 oct. 1827. . . . .	27,630
Philipps, N.P., Titre authentique hypothécaire, 14 oct. 1827. . . . .	33,420
Magne, N.P., Titre authentique hypothécaire, 20 mars 1831. . . . .	77,000
" Tous ces titres et créances portent intérêt à raison de dix par cent par an ; aucun intérêt n'a été payé sur iceux, excepté sur celui du dix août 1827, Legros, N.P., ainsi qu'il appert à l'original.	
Billets promissoires endossés et portant hypothèque devenant hypothèque.— Échus et numérotés de 1 à 37. . . . .	194,327
Billets promissoires endossés et portant hypothèque devenant échus le 1er mars 1838. . . . .	214,722
Billets endossés non hypothécaires. . . . .	47,920
Billets endossés non hypothécaires non échus. . . . .	31,047
Billets non endossés non hypothécaires non échus. . . . .	42,903
La propriété No 141, rue Royale, Nouvelle-Orléans. . . . .	10,000
La propriété No 32, rue St-Louis, Nouvelle-Orléans. . . . .	15,000
La propriété No 7, rue Perdide, Nouvelle-Orléans. . . . .	2,900
La propriété No 4, rue Mignonne, Nouvelle-Orléans. . . . .	3,000
La propriété No 8, rue Chartres, Nouvelle-Orléans. . . . .	37,000
L'habitation, paroisse St-Charles, 500 acres. 100 nègres à \$500. . . . .	100,000
L'habitation, paroisse d'Iberville. . . . .	75,000
87 nègres à \$500. . . . .	43,500
L'habitation, paroisse St-Jacques. . . . .	100,000
100 nègres à \$500. . . . .	50,000
L'habitation, paroisse St-Martin . . . . .	130,000
100 nègres à \$500. . . . .	50,000
Actions à la Banque de l'Union pour. . . . .	10,000
" " des Citoyens. . . . .	5,000
" " Consolidée. . . . .	22,000
" " des Améliorations . . . . .	250,000
Mon argenterie, chevaux, meubles, linges . . . . .	20,000
Le navire trois-mâts <i>Le Sauveur</i> , 800 tonneaux. . . . .	20,000
Sa cargaison probable, assurée pour. . . . .	200,000
Le brick fin voilier <i>Le Zéphyr</i> . . . . .	20,000
Sa cargaison probable, assurée pour. . . . .	60,000
Constitut sur la Bourse St-Louis, (payant rente 10 par 100). . . . .	5,000
Constitut sur le théâtre St-Charles. . . . .	2,500
Constitut sur le carré de l'hôtel St-Charles . . . . .	3,200
Constitut sur la propriété No 8, rue Bien-ville. . . . .	2,000

Constitut sur la propriété No 10, rue Bien-ville. . . . .	1,500
Constitut sur la propriété No 12, rue Bien-ville. . . . .	1,500
Constitut sur la propriété No 14, rue Bien-ville. . . . .	1,500
Constitut sur L'Arcade, rue du Camp . . . . .	5,000
Constitut sur la propriété No 22, rue Chartres. . . . .	3,500
Constitut sur la propriété No 24, rue Chartres. . . . .	3,500
Constitut sur la propriété No 26, rue Chartres. . . . .	3,500
Constitut sur la propriété No 28, rue Chartres. . . . .	5,000
Constitut sur la propriété No 8, rue Conti . . . . .	8,000
Constitut sur la propriété No 31, rue Conti . . . . .	5,000
Constitut sur la propriété No 33, rue Conti . . . . .	5,000

" En laissant à mon héritier et légataire universel Pierre de St-Luc une fortune aussi considérable, se montant à cinq millions de piastres y compris les constituts et les intérêts, je n'hésite pas à dire que je suis satisfait d'avance de l'usage qu'il en fera. La connaissance intime que j'ai de son caractère et de son généreux naturel me garantit du dépôt que je fais en ses mains des biens que j'ai si péniblement acquis.

" Que Dieu lui soit en aide et lui donne sa bénédiction comme je lui donne la mienne. Amen.

" 1er Septembre 1836."

" Alphonse MEUNIER.

" P. S.— Le mémoire que je laisse dans la petite cassette rouge pourra guider mon légataire universel dans les recherches que je le prie de faire de certaines personnes auxquelles je porte un profond intérêt, et qui doivent se trouver en quelque part au Canada."

" A. M."

Le notaire ayant fini la lecture du testament, le plia et le remit au juge de la Cour des Preuves, qui le parapha.

Tout ce monde ébahi, regardait avec de grands yeux ce papier qui contenait le détail d'une fortune si colossale ; plus d'une personne se trouva déçue de ne s'être pas entendue nommer dans les dispositions du défunt. Quand la première émotion d'étonnement fut passée, un murmure confus circula à travers les rangs, de cette foule qui encombra la salle et les passages.

"— Silence, silence, Messieurs, cria un huissier.

— Si quelqu'un, dit le juge, désire faire quelque opposition à l'enregistrement du testament de feu Sieur Alphonse Meunier, si quelqu'un a quelque réclamation à faire contre sa succession, il est tenu de présenter ses réclamations et oppositions au greffe de la Cour des Preuves dans la quinzaine, après lequel temps le dit testament sera enregistré et toutes réclamations fore closes.

" M. le greffier, veuillez prendre soin de ces papiers et cassette, continua le juge, et les déposer dans les voûtes du greffe de la Cour des Preuves. Ils sont sous votre responsabilité.

" Messieurs, la séance est levée."



Et la foule se mit à défilér, sans bruit, sans désordre, la tête basse et réfléchissant aux destinées de la vie humaine, si extraordinaires, si variées et parfois si bizarres.

Un homme riche hier, aujourd'hui un cadavre !

Les journaux du soir annoncèrent le grand événement du jour. Quelque temps le public s'en occupa, puis cet incident, comme tant d'autres, alla s'ensevelir dans le gouffre des spéculations et des extravagances de cette nouvelle Babylone !

## CHAPITRE DEUXIÈME

### LE "ZÉPHYR"

Depuis quelques jours un brick avait jeté l'ancre dans la rade de Matanzas. L'arrivée de ce navire dans ce port de l'île de Cuba n'avait causé aucune émotion, d'abord. Il y en arrive tant tous les jours et de tous les pavillons et de toutes les formes.

Cependant, le troisième jour, lorsque le bon peuple de la ville vit que le navire ne faisait pas mine d'accoster, on commença à faire des conjectures. Puis la forme si élancée de sa proue ; sa coque si longue et si étroite, toute noire ; la hardiesse de sa mature inclinée en arrière ; ses immenses voiles qu'il déployait au vent quand il entra dans le port, qui montraient les dents, comme des dogues en colère, tout cela excita fort les soupçons des habitants paisibles de la bonne ville de Matance.

— Mais dites-donc, demanda un signor à son voisin qui se trouvait près de lui sur la jetée, que pensez-vous de ce vaisseau tout noir, là-bas à l'ancre ? On n'aperçoit personne à bord. Ne dirait-on pas qu'ils craignent de se montrer ?

— Je suis aussi ignorant que vous sur le compte de cet étrange navire. Quelques-uns pensent que c'est un écumeur de mer, d'autres disent que c'est un négrier qui arrive de la côte d'Afrique.

— Les autorités n'ont-elles pas envoyé reconnaître ? C'est drôle tout d'même ; il me semble que l'on y devrait faire attention. Si ce sont des pirates, faut être sur nos gardes.

— Je crois que les autorités sont informées, car ce matin on dit que le canot de ce brick est venu à terre, deux hommes en sont sortis et se sont dirigés du côté du Consulat Américain. A peine s'il était jour et l'un d'eux était enveloppé dans un léger manteau de soie cirée. Au bout d'une demi-heure on les a vus sortir du Consulat Américain, entrer au bureau de la douane d'où ils sont repartis pour leur navire. Depuis ce temps on ne sait plus rien.

— Il ne serait pas mauvais, tout d'même, de veiller cette nuit sur leurs mouvements.

— Ils sont suspects, je sais que ce matin un caboteur ayant voulu approcher du navire avec son esquif chargé d'oranges, un gros nègre armé d'une immense fourchette de cuisine lui a crié que, s'il ne s'en allait pas de suite, il tirerait sur lui à coup de carabine. Le caboteur dit qu'il croit avoir aperçu sur l'un des plis du pavillon, que nous voyons roulé et attaché à mi-mât, une tête de mort avec deux os en croix. — C'est un pirate, prenons garde.

— Je suis de votre avis."

Ces deux personnes se séparèrent pour aller rapporter dans leurs familles les conjectures qu'elles avaient faites, sur le compte du prétendu pirate. Avant la nuit toute la ville était en rumeur. Plus d'une jeune signora passa une partie de la nuit agenouillée aux pieds de la Madone ; plus d'une vieille fille s'effraya des excès que l'on devait s'attendre à voir commettre par ces bandits, si les autorités ne doublaient pas les gardes. Et pourtant les autorités ne doublèrent pas les gardes, et la nuit se passa comme les autres sans désordres ; et les vieilles et les jeunes filles se levèrent le lendemain matin comme à l'ordinaire, les yeux pourtant un peu caves et les joues un peu blêmes de peur et d'insomnie.

Quoique les frayeurs de ces bonnes gens ne fussent nullement fondées à l'endroit du joli brick qui balançait si coquettement ses mâtures effilées, il faut aussi leur rendre cette justice de dire que quelques semaines auparavant on avait signalé dans ces parages un véritable pirate, dont la description correspondait assez avec celle du navire qui, à cette heure, reposait bien innocemment sur ces ancrs dans la rade.

De bien bonne heure, ce matin-là, il y avait un grand nombre de personnes rassemblées sur les quais examinant avec des longues-vues le vaisseau suspect. A bord, tout semblait dans la plus grande solitude. Les voiles ferlées n'annonçaient pas un prochain départ. Un homme, un seul homme, en chemise rouge avec un chapeau de toile cirée noire, se promenait lentement sur le gaillard d'avant, fumant tranquillement un cigare, pur havane, dont les bouffées, lancées à pleine bouche, s'élevaient en décrivant des ronds qui allaient en s'élargissant jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans l'espace. Pas un souffle de vent ne dérangeait la symétrie des ondulations que formait la fumée en giroyant dans les airs. De temps en temps, il regardait le ciel, puis la lisière du ruban rouge qui pendait au haut de la flèche du mât d'artimon, comme pour découvrir de quel côté viendrait la brise du matin au lever du soleil. Le ciel était pur et sans nuage ; aucun souffle n'agitait la surface des eaux ; la houle de la mer, qui se faisait sentir dans la rade où elle venait mourir, balançait seul et lentement les vaisseaux qui y reposaient sur leurs ancrs.

Longtemps les curieux attendirent et ne virent rien qui put rompre la monotonie du vaisseau suspect.

Vers huit heures, un pavillon blanc fut hissé au-dessus du consulat anglais, édifice gothique à côté de la maison de douane, qui dominait l'un des bassins du quai où se tenait rassemblée par groupe cette foule de signors inquiets et curieux.

— "Tiens, regardez donc vous autres, cria un des curieux, voici un signal que fait le consul anglais au vaisseau noir en rade. Ce ne serait donc pas un pirate ; c'est peut-être une croisière anglaise ?

— Non, il vient de hisser son pavillon. C'est le pavillon américain, je le reconnais bien avec ses étoiles d'or sur un fond bleu à longues raies rouges.



— Il montre aussi un pavillon marchand, cria un troisième. Mais c'est tout d'même étonnant qu'un vaisseau marchand ait autant de sabords et si bien garnis !

— Je vois des matelots monter comme des singes dans les mâts, dit un quatrième personnage qui, une longue-vue braquée sur le brick, en examinait les mouvements. Ils déferlent les voiles. Voilà qu'on descend la chaloupe. Elle vient à terre ; nous allons savoir ce que tout cela veut dire."

Quatre bras vigoureux dirigeaient en effet une chaloupe vers les quais du consulat anglais. Un jeune homme tenait le gouvernail. Son teint hâlé par le soleil des tropiques annonçait une nature endurcie aux rudes travaux de la mer. Ses mains, un peu blanches pour un marin, n'accusaient pas un homme accoutumé aux durs exercices de la manœuvre. Des pantalons de toile blanche, une cravate de soie noire négligemment nouée au col sur une chemise de toile fine de Hollande, un gilet bleu ciel, un chapeau rond de paille de Panama retenu à la boutonnière de son gilet par un ruban, tel était le costume de celui qui guidait la chaloupe.

En touchant terre le jeune homme sauta lestement sur le quai, dit quelques mots à voix basse aux deux matelots, et se dirigea vers le consulat anglais où il entra. Les deux matelots restèrent dans l'embarcation.

Ce jeune homme qui venait d'entrer chez le consul anglais, c'était Pierre de St-Luc, ou comme les matelots du *Zéphyr* l'appelaient, le capitaine Pierre.

Le rôle que le capitaine Pierre joue dans cette histoire est assez important pour qu'on nous permette d'en dire un mot.

Pierre n'avait jamais connu son père ni sa mère. Tout ce qu'il savait de sa naissance, c'est qu'il était né au Canada, dans quelque-une des seigneuries du District de Montréal. Amené à la Nouvelle-Orléans, à l'âge de six ans, par Alphonse Meunier, Pierre ne connaissait de son pays natal que le nom ; et quoiqu'il eut plus d'une fois questionné le père Meunier sur sa famille et sa patrie, celui-ci avait toujours évité de lui répondre directement. Tout ce qu'il en avait pu savoir, " c'est qu'un jour il lui fournirait les moyens de découvrir ses parents, que, pour le moment, de puissantes raisons le forçaient de tenir ignorés ",

Du reste le père Meunier aimait le jeune Pierre avec une tendresse toute paternelle. Doué des plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit, Pierre, tout jeune encore, savait apprécier la tendresse du père Meunier qui, comme on le pensait, n'était que son père adoptif.

Les maîtres les plus renommés pour les armes, la danse, la gymnastique et tous les exercices qui peuvent former un jeune homme, furent donnés au jeune Pierre. Il sut si bien profiter de ces leçons, qu'à l'âge de dix-huit ans, il était le meilleur valseur de la Nouvelle-Orléans et le plus intrépide cavalier qu'on eut vu depuis longtemps, soit aux chasses au renard, soit aux courses au clocher.

Mais si ces exercices avaient développé chez le jeune Pierre la force de ses muscles, ils avaient aussi un peu trop excité chez lui la disposition à la dissipation. Sans être querelleur par caractère, il trouvait une sorte de jouissance dans l'excitation fiévreuse que procurent l'orgie et les rixes qui, presque toujours à la Nouvelle-Orléans, les accompagnaient : il s'y livrait avec trop d'ardeur.

Il était reconnu le meilleur boxeur des cercles du café qu'il fréquentait. Dans un assaut aux coups de poings, il avait fait demander quartier au premier maître de boxe de la cité. Un soir, à la sortie d'une représentation au théâtre d'Orléans, ayant lancé une pierre à travers les vitres d'une lanterne, deux watchmen s'élançèrent sur lui pour l'arrêter : d'un coup de pied il rompit trois côtes à l'un d'eux et d'un coup de poing, il brisa la mâchoire à l'autre, fit un bond en arrière et en un instant il avait disparu, sans que personne eut pu l'arrêter. Quoique son jeune âge ne fût pas une excuse pour ses escapades, qui devenaient un peu fréquentes, nous devons ajouter néanmoins à sa louange, qu'ayant appris que l'un de ceux qu'il avait blessé était un pauvre homme, père de famille, qu'il venait de priver pour quelque temps des moyens de gagner sa vie, il lui envoya porter sa bourse avec tout ce qu'il y restait d'argent pour ses menus plaisirs de la semaine.

Enfin, une affaire sérieuse que s'était faite le jeune Pierre, à l'occasion d'une affaire d'amour à la guinguette, le força de se cacher pendant plusieurs jours. Il avait eu le malheur de tuer son adversaire dans un duel qui eut lieu à la carabine avec un Créole Louisianais. Le père Meunier fut obligé, pour le soustraire aux recherches de la police, de le faire embarquer secrètement à bord d'un navire qui partait pour le Havre.

Ce premier voyage de Pierre, à l'âge de dix-neuf ans, détermina son goût pour la mer.

C'était son plus grand plaisir de monter dans les mâts, de courir sur les vergues, de monter par les haubans du mât d'artimon et de descendre par le beaupré, en se laissant glisser par les étais du hunier de la misaine.

Pierre passa deux ans à Paris, visita les principales villes du Continent, et après avoir fait un séjour de six mois à Londres, revint à la Nouvelle-Orléans, où son goût pour la marine se réveilla avec tant de force, que le père Meunier ne crut pouvoir mieux faire, que de le remettre sous les soins du capitaine Frémont, pour lui faire faire son apprentissage de marin.

Au moment où nous parlons, Pierre avait vingt-sept ans, et il était capitaine du *Zéphyr* depuis trois ans.

Un grand changement s'était opéré dans son caractère et son comportement, depuis qu'il s'était vu maître absolu à bord d'un vaisseau, ayant sous sa responsabilité la vie des matelots et des passagers, les biens de son armateur, l'honneur de son pavillon et sa réputation de marin.



Un peu brusque dans ses façons, il savait néanmoins plaire par ses manières pleines d'aisance et de noblesse. Naturellement vif et bouillant, il s'étudiait à conserver son sang-froid et à rester calme au milieu des scènes les plus excitantes. Poli, affable et gai, il était l'âme et l'agrément des sociétés où il se trouvait. Franc et ouvert, il attirait la confiance. Brave jusqu'à la témérité, mais sans fanfaronnade, généreux jusqu'à la prodigalité, il eut beaucoup d'amis et encore plus d'envieux. Ses matelots l'aimaient comme on aime un père ; il était bien leur père par l'attention et les égards qu'il avait pour eux. Les preuves qu'il leur avait données de son habileté comme marin, dans les plus périlleuses situations, lui avaient acquis leur plus entière confiance.

Les exercices de la mer et une vie pleine d'activité et de dangers avaient développé avantageusement toutes ses qualités corporelles et intellectuelles ; son front haut annonçait l'intelligence. Son œil noir et brillant semblait percer jusqu'au fond de la pensée. Sa bouche petite, ses dents régulières et blanches, ses lèvres vermeilles, semblaient inviter le plaisir quand il souriait. Sa haute stature, ses épaules musculaires et charnues, ses bras nerveux, sa taille souple, tout annonçait chez le capitaine Pierre, une force et une activité extraordinaires. Mais s'il était grand, robuste et vigoureux, toute cette vigueur était gracieuse, parce qu'elle était symétrique sans avoir rien de roide ni de gêné. Plus noble tête ne se balançait peut-être jamais plus gracieusement sur d'aussi larges épaules et une aussi vaste poitrine.

Tel était le capitaine Pierre ou ce "gueux de Pierre", comme l'appelait feu M. Alphonse Meunier.

Laissons-le avec Monsieur le Consul Anglais et retournons un instant à la chaloupe, que nous avons laissée au port.

Les divers groupes de Signors cubains s'étaient rapprochés peu à peu de l'endroit où se tenaient les deux matelots, que le capitaine Pierre avait laissés en soin de l'embarcation. L'un des curieux s'adressant aux matelots leur avait demandé quel était le vaisseau auquel ils appartenaient.

"— Qu'est-ce que cela vous fait, que nous filions les écoutes sous un pavillon Français ou Américain, Russe ou Danois ? N'en avez-vous donc jamais vu de vaisseaux dans votre trou de port ? lui répondit le plus gros des deux matelots d'une voix rude et rauque comme le tuyau d'un orgue en désaccord.

Un homme de haute taille, revêtu d'une blouse grise et d'un large feutre blanc, voyant que c'était parti pris de ne pas donner de renseignements sur le navire (lui qui avait ses raisons d'en connaître quelque chose), crut qu'un bon moyen de les faire parler serait de leur faire une querelle et de remuer un peu leur irascibilité. Aussi, s'avançant avec un air de matadore :

"— Ah ça, l'ami, vous êtes un polisson, un manant, de répondre aussi grossièrement à ceux qui vous parlent poliment. Nous en voyons souvent des vaisseaux, mais ils n'ont pas peur de se faire voir, comme vous autres, pirates que vous êtes. Vous devriez tous être pendus, c'est ce que vous méritez ;

et je ne sais ce qui me tient de te froter un peu toi, ainsi que ce mijauré qui est assis à tes côtés, et qui ne prend pas même la peine de nous regarder.

— Tronc de Diou ! je voudrais bien vous voir, l'ami, essayer de me froter, c'est une partie qui se joue à deux, celle-là.

— Tom, Tom, lui dit l'autre matelot en se retournant, ne va pas faire de tapage, tu sais que le capitaine nous a expressément ordonné de ne nous occuper en rien du tout de ce qu'on pourrait nous dire.

— C'est donc votre capitaine, cette espèce de tourlourou, qui vous donne de ces sortes d'ordres, répliqua le matadore. Eh bien ! moi je vous ordonne de me répondre, entendez-vous ; quel est le nom de votre capitaine et celui de son vaisseau ?

Les deux matelots haussèrent les épaules ; l'un d'eux se mit à siffler et le gros Tom se gratifia d'une énorme chique, qu'il fit violemment naviguer de tribord à babord de sa large bouche, en jetant un coup d'œil de travers sur cet insolent interlocuteur, qu'il avait fort envie de froter, comme il disait. Mais les ordres du capitaine étaient précis et sans réplique. Nul à bord n'eut osé désobéir.

Les esprits commençaient à s'échauffer et les affaires semblaient prendre une tournure à la guerre ; il s'en serait peut-être suivi quelque violence, si en ce moment quelqu'un n'eut crié :

"— Voici la garde du maître du Hâvre " !

En effet, le maître du Hâvre à cheval, accompagné de sa garde de service, arrivait au grand trot. Après avoir fait rapidement l'inspection des bassins il descendit à l'Hôtel d'Angleterre.

En ce moment le capitaine Pierre sortait du consulat, accompagné de deux jeunes demoiselles auxquelles il offrit galamment le bras. A quelques pas en arrière suivait un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui parlait avec animation au consul anglais.

Cependant le matadore, qui voyait avec peine échapper l'occasion d'apprendre ce qu'il désirait et qui avait ses raisons de ne pas se faire remarquer du consul anglais, se retira en arrière et se confondit dans la foule ; mais non sans avoir promis " qu'ils se reverraient peut-être plus tôt qu'il ne pensait ".

— Tant mieux, et nous nous froterons, avait répondu Tom.

Un instant après, cette bande de curieux s'ouvrit pour laisser passer le capitaine Pierre et les jeunes demoiselles.

"— Je vous recommande bien ma chère Sara, Sir Gosford, disait le consul au monsieur anglais, elle est nerveuse ; j'espère que vous la rassurerez et que vous lui tiendrez lieu de père.

— Soyez tranquille, aussitôt arrivé à la Nouvelle-Orléans, je vous écrirai le résultat de notre traversée. Elle ne sera pas longue, six jours tout au plus.

Sara et son amie embrassèrent le consul, qui, ayant échangé un salut d'adieu avec Sir Gosford, tendit la main au capitaine en lui recommandant sa fille.



Les passagers étant tous embarqués dans la chaloupe, les matelots poussèrent au large.

— M. de St-Luc ! cria le consui, pardon, j'oubliais de vous donner cette lettre pour Monsieur Meunier.

— Oui, oui, monsieur.

— Adieu, mon père », cria Sara ; et la chaloupe s'élança vers le vaisseau qui, ayant levé l'ancre, louvoyait dans le port en courant de petites bordées sous son petit hunier, et son grand foc.

En entendant prononcer le nom de St-Luc, l'homme au feutre blanc et à la blouse grise, fit un mouvement de surprise, regarda le consul anglais, puis examina attentivement le capitaine Pierre.

— Bon ! se dit-il à lui-même, je suis bien aise de m'être trouvé ici à temps pour avoir le mot de l'énigme. Ce vaisseau, c'est le *Zéphyr* ; ce capitaine, c'est le fameux capitaine Pierre ; nous avons déjà fait connaissance, nous la renouvellerons encore, c'est curieux que je ne l'aie pas reconnu ; le *Zéphyr* porte la remise que doit faire la maison Munoz & Cie, de Rio, à la maison Meunier de la Nouvelle-Orléans. Un million !... Tout ça, c'est bon à savoir. Voyez donc, moi qui n'attendait le *Zéphyr* que dans une quinzaine de jours, au plus tôt !

Et cet homme qui avait deviné tant de choses par le seul nom de St-Luc, s'élança sur un superbe cheval barbe, qu'un nègre tenait par la bride à quelques pas en arrière, et partit au grand galop. Nous le reverrons plus tard.

Maintenant nous prendrons la liberté de suivre les passagers de la chaloupe et de monter avec eux à bord du *Zéphyr*.

La première chose qui frappait, en montant sur le pont, c'était la propreté et l'ordre admirable qui régnait partout.

Le capitaine Pierre aimait son *Zéphyr*. Tout son orgueil c'était de le parer ; tout son plaisir de l'embellir. Tout était du goût le plus exquis ; la mâture, les gréments, les voiles, tout était calculé, taillé avec la plus minutieuse exactitude pour la plus grande force et la plus grande vélocité.

La cabine du capitaine était un véritable petit boudoir ; tapis de Turquie, divans, fauteuils, glace de Venise, rien n'y manquait. Elle avait plutôt l'air de la maison d'une petite maîtresse que de la chambre d'un matelot ; mais si cette cabine avait l'apparence d'un temple de Vénus, il y avait bien aussi quelque chose qui trahissait la présence du dieu Mars. Des pistolets, des sabres, des haches d'abordage, des piques, des couteaux de chasse, symétriquement arrangés, formaient sur la cloison des ronds, des carrés, des losanges, des soleils et diverses autres figures. Et aussi, si vous souleviez les coussins de velours cramoisi qui recouvraient deux espèces de faux buffets, vous aperceviez les culasses de deux énormes pièces de trente-six, qui, appuyant leurs museaux sur les sabords percés à la poupe, semblaient dormir en attendant leur quart. Les escaliers et les planchers, en bois de chêne, étaient frottés et cirés tous les matins ; les cuivres étaient polis et luisants.

Par courtoisie, le capitaine avait cédé sa cabine à ses deux jeunes passagères.

En avant de cette cabine se trouvait la salle à dîner, qui servait en même temps de salon, le jour, et de chambre à coucher, la nuit. Une table ronde occupait le milieu de la salle ; de chaque côté s'élevaient des lits en étagères, que cachaient des rideaux de serge rouge.

Sur le pont, huit canons de dix-huit, quatre à tribord et quatre à babord, montraient leur nez à travers autant de sabords. Deux longues et immenses pièces de quarante-huit, fixées sur les pivots sur le gaillard d'avant, pouvaient se mouvoir facilement en tout sens. Le capitaine Pierre les avait baptisées des noms tant soit peu classiques, de *Démosthène* et de *Cicéron*. En effet, c'était deux fameux parleurs quand ils s'y mettaient !

Ce qu'il y avait encore de remarquable à bord du *Zéphyr*, c'était l'immense bordure de ses voiles et de sa brigantine, dont le gui dépassait les bastingages des deux tiers de sa longueur. Aussi la marche du *Zéphyr* était-elle supérieure. Il n'y avait dans toute la marine américaine qu'une seule frégate qui put lui disputer le prix de la marche quand il ventait bon frais, et pas un navire pouvait l'approcher quand il s'agissait de naviguer au plus près.

Le *Zéphyr* avait été originairement construit à Baltimore pour une compagnie de marchands Brésiliens et destiné à la traite des nègres sur les côtes d'Afrique. Le père Meunier en avait fait l'acquisition sur les instances réitérées de son "gueux de Pierre", quelque temps après que l'un de ses navires fut devenu la proie des pirates dans le golfe du Mexique. Cette acquisition avait été faite plutôt dans la vue de satisfaire le désir de Pierre que par spéculation, les dépenses de chaque voyage se montant à beaucoup plus que les profits.

L'équipage était considérable et toujours au grand complet, sur le pied de guerre ; car ses ennemis au *Zéphyr*, c'étaient les forbans qui infestaient à cette époque, toutes les mers par où il devait passer. C'était un équipage choisi, composé d'hommes forts, vigoureux et d'une bravoure éprouvée.

Nous remarquerons, en passant, le gros Tom, que nous connaissons déjà un peu. Il faisait à bord les fonctions de *bossman*, veillait au détail des ancres, des câbles, des orins, et exerçait son commandement sur le gaillard d'avant. D'une force prodigieuse, il disait qu'il n'y avait que le Docteur Trim qui put le renverser à la lutte, et que le capitaine Pierre qui put le battre à coups de poings.

Un autre personnage qui, quoiqu'exerçant à bord une fonction inférieure, n'en était pas moins d'une grande importance, c'était le Coq, cuisinier en chef et seigneur de la Cambuse. Son nom était *Trim* ; les matelots l'avaient honoré du titre de Docteur. Le Docteur *Trim* donc était un nègre, du plus bel ébène, à la tête de bœuf, au nez écrasé, aux lèvres en bourrelets, avec un col où les nerfs se dessinaient comme des cordes, des épaules d'une gigantesque envergure, des bras et des poings comme des massues, des cuisses énormes, des jambes tellement



bombées en dehors qu'elles pouvaient sans difficulté, quand elles étaient rapprochées, donner passage à un boulet de quarante-huit.

Trim était l'esclave du capitaine Pierre. Je dis esclave, oui, esclave bien plus par la volonté que par la loi. Vingt fois le capitaine avait offert la liberté et vingt fois Trim l'avait refusée. Trim n'aurait pu vivre loin de son maître ; il l'avait accompagné en France, en Angleterre et partout. Depuis quinze ans qu'il lui appartenait corps et âme, il ne l'avait pas quitté deux jours de suite. Trim lui était attaché de cet attachement qui ne s'explique pas, mais qui existe ; c'était l'attachement du chien pour son maître ! Trim aimait autant les coups que son maître lui aurait donnés, que des caresses ou les amitiés qu'un autre lui aurait faites. Non pas que Trim fut insensible aux bons traitements, ou que son maître le maltraita jamais ; au contraire, jamais maître ne traita mieux son serviteur. Le capitaine aurait dit à Trim : " jette-toi au feu ", et Trim s'y fut jeté sans hésiter, sans même chercher à savoir pourquoi son maître lui donnait cet ordre. Trim avait les organes de la vue et de l'ouïe développées à un point extraordinaire. De plus, Trim était doué d'une rare intelligence et d'une exquise finesse, ce que l'on aurait été bien loin de s'attendre à trouver sous une si rude enveloppe. Trim était un homme précieux ; aussi le capitaine savait-il l'apprécier à toute sa valeur.

En attendant, jetons un coup d'œil sur les passagers du *Zéphyr*, nous retournerons ensuite à terre, où nous trouverons d'autres choses pour nous occuper.

D'abord il y avait mademoiselle Sara Thornbull, la fille du consul anglais à Matanzas. C'était une jolie blonde de vingt ans, un peu nerveuse et mélancolique.

Sa compagne Clarisse Gosford, était bien la plus gentille et la plus aimable jeune fille qu'on put voir de son âge. Elle n'avait que seize ans. De beaux cheveux noirs s'échappaient en boucles de dessous son chapeau de paille rond. Ses grands yeux noirs et vifs, son teint frais, ses lèvres d'un vermeil de bouton de rose, une certaine expression mutine, lui donnait l'air le plus coquettement espiègle et agaçant que l'on peut imaginer. Une robe de mousseline blanche et une ceinture de ruban bleu emprisonnait sa légère taille. Ses petits pieds étaient enfermés dans deux souliers de maroquin noir.

A côté de Clarisse, était son père, sir Arthur Gosford, cousin de lord Gosford, Gouverneur des Provinces de l'Amérique Britannique. D'un caractère grave, d'un cœur sensible et plein de philanthropie, il revenait d'une visite qu'il avait faite dans les possessions anglaises à la suite de l'acte d'émancipation, pour y examiner le sort des nègres, dans le but d'améliorer leur sort.

Enfin, venait le comte d'Alcantara, noble Brésilien d'origine Portugaise. C'était un vieux garçon d'une cinquantaine d'années. D'une taille au-dessous de la moyenne, il portait d'immenses talons de bottes pour se grandir. D'un teint de pomme cuite et avec un nez en virgule, il avait encore des prétentions à

la beauté. C'était un galant de première volée. Il prétendait à de grandes connaissances militaires, du moins il ne parlait que guerres et batailles. De plus il se croyait marin !

Déjà le *Zéphyr* était sorti de la rade et la brise du large, qui commençait à enfler ses voiles, le faisait gracieusement incliner à babord. Léger comme une hirondelle, il semblait courir sur les vagues, qu'il rasait de ses vergues immenses.

Laissons-le poursuivre sa route et retournons au rivage pour suivre l'homme au feutre blanc, qui s'était élancé ventre à terre, à travers les bois d'orangers et de bananiers qui bordent les alentours de la ville de Matance ou Matanzas, comme les Espagnols l'appellent.

## CHAPITRE TROISIÈME

### LE RENDEZ-VOUS DES PIRATES

On appelle esterre, dans les îles d'Amérique, une espèce d'enfoncement de la mer dans les terres, le long des côtes.

Quiconque est allé à l'île de Cuba et a visité la ville de Matance, a dû remarquer une longue langue de terre, au côté nord-ouest de la baie, qui s'avance dans la mer en décrivant une espèce de courbe vers l'est-nord-est. A partir de la ville jusqu'à l'extrémité de cette langue de terre, la distance est de cinq lieues : tandis que près de la baie sa largeur n'est que de deux petites lieues.

Ainsi l'on comprendra qu'un vaisseau, qui est obligé de doubler cette pointe pour aller vers la Havane ou dans l'ouest, est obligé de faire un circuit de près de deux lieues, que lui aurait évité un canal coupé à travers la base de cette langue de terre.

Une chaîne de hautes montagnes escarpées venait se perdre au rivage à l'ouest de la base de cette langue de terre, en diminuant graduellement jusqu'à ce qu'elle se confondit avec le sol au niveau de la mer. Cette chaîne formait une espèce de croissant dont les cornes aboutissaient à la mer à l'est et à l'ouest, en décrivant une demie lune assez considérable dans les terres. Une autre chaîne de roches, formait un autre croissant qui se trouvait comme inscrit dans le premier.

Ces deux chaînes étaient séparées l'une de l'autre par des fondrières impraticables, à travers lesquelles coulait une eau bourbeuse et verdâtres. A l'extrémité nord-est de cette chaîne, un rocher, couvert d'arbres rabougris, s'élevait à une hauteur considérable, et dominait l'affaissement que subissait vers la pointe, le plus grand croissant, de manière que, du haut de ce rocher, on pouvait facilement distinguer la ville de Matance et toute la baie, suivre de l'œil tous les vaisseaux qui en sortaient, et apercevoir, au loin dans la mer, ceux qui passaient au large ou se dirigeaient vers la terre.

En dedans de ce croissant intérieur, la chaîne de roches se divisait et revenait sur elle-même de manière à laisser un enfoncement en forme de fer à cheval, où la mer formait une esterre ou cul-de-sac, assez grand pour contenir six à sept vaisseaux qui



se trouvaient complètement cachés et du côté de terre et du côté de la mer.

L'entrée de cette esterre était si étroite et tellement encombrée de joncs et de plantes marines, qu'il eut été impossible de soupçonner qu'elle existât, à moins que par accident quelque canot pêcheur ne se fut adonné dans le tortueux chenal qui après avoir serpenté à travers ces prairies flottantes, aboutissait à un magnifique bassin d'eau. Ce qui était d'autant plus improbable, qu'aucun canot pêcheur ne s'éloignait autant de la baie ou de la ville de Matance, ne dépassant jamais l'extrémité de la langue de terre, dont la pointe était connue sous le nom de la Pointe aux Cormorans, ainsi appelée en raison des milliers de Cormorans qui y faisaient leur séjour. Le chenal qui était presque caché à son embouchure, allait en s'élargissant, et était, ainsi que l'esterre, assez profond pour laisser flotter aisément un vaisseau qui aurait tiré douze à quinze pieds d'eau.

Une plage de sable blanc et fin bordait l'intérieur de l'esterre, et offrait comme une lisière blanche tout autour, ayant une couple d'arpents de profondeur, qui allait en s'élevant jusqu'aux pieds des rochers, qui semblaient surplomber, à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, le bassin d'eau qui gisait à leurs pieds. Du haut du rocher on ne pouvait apercevoir la lisière de sable qui se trouvait au bas, et l'on eût cru qu'en laissant tomber une pierre, elle eut dû tomber dans l'eau.

Des hangars spacieux, construits en pierre sur la plage, servaient de dépôts aux trésors et aux richesses de toutes sortes, que, depuis nombre d'années, y avaient accumulés ceux qui fréquentaient cette esterre. De grosses et massives portes, renforcées de barres de fer, des meurtrières pratiquées à l'étage supérieur de ces hangars et garnies de couleuvrines placées de manière à balayer l'esterre, en faisaient autant de forteresses. Une dizaine de maisons longues et larges, couvertes en lataniers à triple rangs, servaient de demeure à cinq ou six cents personnes de toutes couleurs, de toutes langues et de toutes nations. L'air sinistre et sombrement féroce de la plupart de ces personnes, leurs bizarres costumes, leurs occupations, leurs juréments, tout annonçait que cette société ne devait pas être fort scrupuleuse à l'endroit de la morale.

En effet, cette esterre était le rendez-vous de tous les pirates, qui depuis plusieurs années, infestaient le golfe du Mexique, et les mers adjacentes. Ils portaient leurs déprédations aux Antilles, dans les mers Caraïbes et jusque sur les côtes du Brésil, où plus d'une fois leur audacieuse férocité avait laissé des traces et des souvenirs sanglants de leur passage...

Cette esterre avait été choisie par le fameux Lafitte, comme étant l'endroit le plus central et étant en même temps le plus sûr. Sa proximité de la ville de Matance, qui aurait semblé en faire un voisinage dangereux, était au contraire la cause sa plus grande sécurité. Qui eut imaginé en effet que les pirates eussent eu la folle audace de venir se livrer ainsi pieds et mains liés, aux frégates espa-

gnoles qui croisaient sans cesse autour de l'île de Cuba? Attaqués par mer, ils se trouvaient bloqués, et ne pouvaient plus sortir! Les conjectures de Lafitte et ses prévisions s'étaient cependant vérifiées. Depuis plus de vingt-cinq ans, les pirates allaient et venaient sans que jusqu'alors on eut pu découvrir leur retraite. On s'était longtemps imaginé que le rendez-vous était à l'île de Los Pinos, au sud-ouest de l'île de Cuba, ou bien encore dans les îles et les langues de la baie de Barataria, à la Louisiane.

Le fameux Lafitte n'existait plus depuis longtemps, mais il avait laissé à sa place, avec le titre de général, son lieutenant Antonio Cabrera, qui ne lui cédait ni en bravoure ni en audace.

Cabrera était le chef et le maître de tous ces pirates. Deux à trois actes de vigueur lui avaient valu l'obéissance la plus passive de leur part. Il avait reçu dans sa jeunesse une éducation distinguée, et était le fils cadet d'une illustre famille de Cadix. D'un caractère emporté, il avait été obligé de fuir sa patrie, afin d'éviter les rigueurs de la loi pour un duel dans lequel son adversaire fut tué. Après s'être longtemps caché dans les bois, il s'était joint à une bande de brigands, et enfin avait trouvé dans les vaisseaux de Lafitte le théâtre où il put déployer toute l'énergie de son caractère.

Remarqué par Lafitte pour son courage et par les pirates pour son audace, il remplaça bientôt le lieutenant de Lafitte, qui avait été tué en montant à l'abordage d'un navire marchand.

Quand Lafitte abandonna la vie de pirate et le siège de ses exploits, Cabrera fut unanimement choisi pour chef par tous ceux qui avaient partagé ses périls et admiré son courage, son sang-froid et son admirable présence d'esprit dans les plus désespérées conjonctures. Féroce jusqu'à la frénésie durant le combat, il avait souvent montré après la victoire, de ces élans généreux qui, quelquefois, caractérisent la vie de certains pirates. Ses compagnons l'aimaient pour son impartiale justice; jamais il ne voulut prendre plus que la part d'un simple matelot, quand il s'était agi de partager le butin pris en course. Sévère pour la discipline, aucune faute ne trouvait grâce devant lui; d'une rigueur outrée dans le service, il se fit bientôt des ennemis; mais sa vigueur sut bientôt mettre fin à tous les murmures. Un jour que l'un de ses matelots refusait d'accomplir un ordre qu'il lui avait donné, il lui creva la poitrine d'un coup de pistolet. Une couple d'exemples de cette nature eurent bientôt convaincu les mécontents qu'ils avaient trouvé dans Cabrera un autre Lafitte, et tout fut fini.

Quatre vaisseaux étaient mouillés dans l'esterre: une polacre et une corvette, armées chacune sur le pont de seize caronades et d'un canon de chasse de gros calibre sur l'avant; et deux petits sloops, montés chacun de six canons. Leurs coques longues et effilées, pincées à l'avant, leurs grandes voiles et la prodigieuse hauteur de leur mâture, annonçaient que tous ces vaisseaux étaient faits pour la course bien plus que pour le transport.



Les divers groupes nonchalamment étendus à l'ombre, savouraient le parfum de leurs cigares ; les uns racontaient les aventures de leur jeune âge, les autres dormaient, ceux-ci s'amusaient à boire, ceux-là à des jeux de cartes, de quino et de rouge et noir.

Cette vie d'oisive inactivité que les pirates menaient dans l'esterre depuis plus d'une semaine, commençait à les ennuyer.

— Je voudrais bien savoir si le général prétend nous tenir ici encore bien longtemps, demandait un tout jeune homme encore, à un mulâtre d'une taille colossale.

— Piétro ne t'impatiente pas ; tu en auras bien assez ! Dans dix ou douze jours nous pourrons commencer à nous préparer.

— Quoi ! faut-il attendre encore tout ce temps-là ! Ne pourrions-nous pas aller faire une toute petite visite aux environs de la Havane, par exemple, pour voir si nous ne rencontrerions pas quelques-uns de nos bons amis messieurs les Anglais ? S'ils ne sont pas toujours riches en or, ils ont souvent de certaines gentilles petites créatures, comme celle qui est prisonnière dans la case du général, et qui, depuis une semaine, est assez bête pour se laisser mourir de faim et se dessécher à force de pleurer, plutôt que de...

— Chut ! ne parle pas de la Française ; le général en est fou d'amour, il en est jaloux comme un tigre, et ce qui me surprend, c'est qu'il me semble, foi d'honnête homme, trembler comme s'il avait peur, quand il lui parle.

— Eh bien, parlons d'autre chose, ça vaudra peut-être mieux en effet. Pourquoi le général n'est-il pas venu nous voir depuis deux jours ? Il me semble qu'il ne faut pas tant de temps pour aller à Matance ? et sa Française, s'il l'aimait tant... Ah ! c'est vrai j'oubliais, il n'en faut pas parler ! Mais après tout, nom d'un tonnerre, pourquoi n'en parlerais-je pas moi ? Qui est-ce qui m'empêchera ici ?

— D'abord la prudence ; en second lieu le respect pour le sexe ; en troisième lieu, et le mulâtre regarda fixement Piétro dans les yeux.

— En troisième lieu, quoi ?

— Et en troisième lieu, parce que, entends-tu, je ne veux pas qu'on fasse de réflexions sur la prisonnière du général.

Piétro se mordit les lèvres. Il ne savait que penser du mulâtre. Était-ce obéissance et respect pour Cabrera, ou amour pour la Française qui portait le mulâtre à en agir ainsi. Piétro n'aimait pas Cabrera et encore moins le mulâtre ; il eut donné beaucoup pour connaître les motifs de sa conduite en cette circonstance.

— Mais il me semble, mon cher Burnouf, reprit Piétro après un instant de silence, que le général ne devrait pas être si particulier sur sa Française ; car après tout, ce n'est pas lui qui l'a fait prisonnière ! En bon droit et en stricte justice elle doit t'appartenir à toi, Burnouf, car c'est toi avec ta polacre qui as attaqué l'Anglais, et quoique Cabrera soit arrivé avec sa corvette quelques minutes

après que tu fus monté à l'abordage, c'était encore un de tes gens qui avait empoigné la Française ; Cabrera n'avait pas le droit de s'en emparer.

Piétro, en prononçant ces paroles d'un air presque indifférent, n'en avait pas moins suivi avec attention l'expression de la physionomie du mulâtre, dont les épais sourcils s'étaient contractés à mesure que Piétro parlait.

— Les roches entendent, répondit le mulâtre en baissant la voix ; éloignons-nous un peu d'ici.

Et le mulâtre et Piétro allèrent à quelque distance, ce dernier tressaillant involontairement de l'expression féroce du mulâtre.

— Tu penses donc que j'ai droit à la Française ?

— Mais sans doute. Et nous avons été tous surpris de voir que tu te soumettais si *bonassement* à te la laisser enlever par le général.

— Oui, mais sais-tu que ç'aurait été une lutte à mort, entre le général et moi ?

— Tu as donc eu peur, toi Burnouf ; toi qu'on désigne pour notre prochain général, au cas où Antonio Cabrera viendrait à mourir ou à nous abandonner ?

— Peur, nom d'un cratère ! peur, moi, Jean Burnouf !

— Dame, aussi, pourquoi ne l'as-tu pas disputée au général ?

— Je vais te dire : c'est que je n'étais pas trop sûr que j'eusse le droit de mon côté ; car vois-tu, sans l'arrivée opportune de la corvette, la polacre et son équipage, et moi par-dessus le marché, étions tous flablés. Je craignais que nos gens ne se déclaraient en faveur du général ; ce qui, sans m'avancer, m'aurait rendu tout au moins suspect, pour ne pas dire plus ; et avec le général il ne fait pas bon de s'y froter, à moins qu'on ne soit bien sûr de son coup. J'ai mes plans ; je t'en parlerai plus tard. En attendant, il serait à propos d'avoir l'opinion de nos gens".

En ce moment un coup de sifflet se fit entendre sur le roc au-dessus, et se renouvela par trois fois. C'était le signal de l'arrivée de quelqu'un de la bande.

Aussitôt une échelle de corde fut hissée par le moyen de palans. Cinq minutes après, un homme, revêtu d'une blouse grise et couvert d'un large feutre blanc, parut au milieu des pirates qui s'étaient tous levés pour le recevoir. Cet homme c'était Antonio Cabrera.

— Allons, mes enfants, bonne nouvelle ! nous avons assez fainéantisé pendant ces huit jours derniers. En avant, et alerte. Il y a un million de *pesos duros* que la providence nous envoie.

— Houzza ! houzza ! Vive le général Antonio Cabrera ! crièrent tous d'une voix les pirates, en agitant leurs chapeaux dans les airs.

— Il me faut trois cents hommes. Toi, Burnouf, prends cinquante hommes, que tu embarqueras avec l'équipage de la polacre. Je vais en choisir cinquante que j'ajouterai à mon équipage, et nous partirons.



— Oui, oui, général, répondit Burnouf ; et il s'élança pour exécuter ses ordres.

— Piéto, continua Cabrera, tu vas rester dans l'esterre ; c'est à toi que je remets le commandement en mon absence. Tu tiendras constamment un homme en sentinelle sur le cap, et les sloops parés à faire voile au premier signal.

— Oui, mon général.

— Attends, j'ai encore quelque chose à te recommander ; et Cabrera se penchant à l'oreille de Piéto lui dit quelque chose qui sembla faire grand plaisir à ce dernier, car sa figure s'épanouit.

— Oui, oui, mon général ; comptez sur moi, je n'y manquerai pas

— C'est bon. Maintenant, mes enfants, pressez l'appareillage, je vais monter sur le cap pour jeter un dernier coup d'œil et voir si la mer est claire pour sortir "

Cabrera en un clin d'œil fut sur le cap, d'où il put voir, à l'est de la langue de terre, le *Zéphyr* qui s'avancait vers la pointe aux Cormorans. Il n'y avait pas de temps à perdre ; dans moins d'une demi-heure le *Zéphir* l'aurait doublée, et il eut été imprudent de sortir de l'esterre à la vue d'un vaisseau. Un malheur pouvait faire découvrir la retraite des pirates, qu'il leur importait tant de tenir cachée.

Cabrera descendit avec précipitation, pour hâter par sa présence et presser l'appareillage.

Un homme, placé en vedette au haut du cap, suivait les mouvements du *Zéphyr* et avait ordre d'en donner avis par des signaux, aussitôt qu'il serait arrivé à la pointe aux Cormorans.

Malgré les efforts inouïs que firent ces hommes altérés d'or, de sang et de carnage ; malgré l'activité déployée par Cabrera et tous les chefs qui se multipliaient pour presser les opérations, il était évident que le *Zéphyr* doublerait la pointe avant que les pirates pussent mettre en mer. Il leur fallait touer à travers le chenal la polacre et la corvette. Déjà les vaisseaux étaient prêts ; déjà trois cents hommes forts et robustes, jetés dans une vingtaine de canots et de chaloupes, remorquaient à leur suite la polacre et la corvette.

Cabrera, pour une dernière fois, courut au cap pour juger par lui-même du temps qu'il lui restait. D'un coup d'œil il vit qu'il était trop tard. Déjà le *Zéphyr*, semblable au coursier qui, impatient du mors qui le retient, agite sa crinière et encense de sa tête en sollicitant les rênes, commençait à plonger dans les vagues plus profondes au milieu desquelles sa proue se relevait en secouant les flots d'écume qui l'inondaient.

“ — Malédiction ! murmura Cabrera, il est trop tard !

Et cet homme osa maudire la providence de ce qu'elle ne lui permettait pas d'accomplir un crime !

“ — Ronaldo, cria-t-il à l'homme qui avait été posé en vedette sur le cap, et qui se trouvait à quelques pas de lui, descends vite, avertir nos gens d'arrêter et de demeurer chacun dans la position où

il se trouve, la rame au bras. Cours et alerte ! tu remonteras quand je t'en donnerai le signal.

Cabrera, appuyé sur le tronc vermoulu d'un vieux chêne, semblait visiblement contrarié. Pendant quelques instants il suivit avec découragement le *Zéphyr*, qui fuyait comme une mouette en courant la bouline.

Tout à coup Cabrera se redressa, détacha sa cravate et l'étendit au vent. Un sourire de satisfaction vint agiter ses lèvres ; son front se dérida. La cravate flotta en s'agitant du côté de Matance.

“ — Enfin, s'écria Cabrera, enfin, je les tiens, ils ne pourront m'échapper cette fois. Le vent a sauté au nord nord-ouest. Le *Zéphyr* ne peut poursuivre sa route sans virer de bord ; et s'il vire de bord, nous pourrons sortir de l'esterre sans danger. Et alors nous verrons. A moi le *Zéphyr*, à moi le million, à moi la vengeance ” !

En effet ce qu'avait prévu Cabrera arriva. Le *Zéphyr* fut obligé de virer de bord et de courir une bordée en s'éloignant en ligne droite de la pointe aux Cormorans. Cabrera suivit encore quelques instants le *Zéphyr*, et après s'être assuré, que la pointe aux Cormorans masquait complètement la sortie de l'esterre à la vue du *Zéphyr*, il donna à Ronaldo le signal de remonter et descendit à la hâte. Arrivé sur la plage, il envoya un de ses gens dire à Burnouf de faire sortir, aussitôt qu'il le pourrait, les deux vaisseaux de l'esterre, de ne pas l'attendre, qu'il les rejoindrait avant qu'ils fussent hors du chenal. Après avoir donné quelques ordres à ceux qui devaient rester à terre durant son absence, Cabrera se dirigea rapidement vers sa case, où il n'avait pas mis les pieds depuis deux jours. Il ne put réprimer les battements de son cœur, en approchant de sa demeure où la Française était tenue prisonnière. A mesure qu'il approchait, il sentait sa résolution s'affaiblir, son pas se ralentir malgré lui un léger froncement vint contracter ses sourcils. — Je n'irai pas, se dit-il à lui-même : à quoi bon ? encore des pleurs, des pleurs, toujours des pleurs ! Je devrais l'étrangler, et cependant je ne sais ce qu'il y a dans son grand œil noir qui m'étonne, qui me désarme, qui me brûle à travers ses paupières humides. Je ne me connais plus. Cabrera s'émouvoir devant une femme ! Et il s'était arrêté irrésolu. — Non, je n'irai pas ; à la guerre, au feu, à la mort d'abord, et après... après vous verrons qui l'emportera de nous deux ! Et il s'élança vers un petit canot qui était sur le bord de l'eau, saisit l'aviron et en peu de temps il eut rejoint sa corvette qui, ainsi que la polacre, débouquait du chenal tortueux de l'esterre.

Dix minutes après, les deux navires pirates étaient en pleine chasse, et couraient, toutes voiles dehors, à la poursuite du *Zéphir*.

Piéto était resté à terre chargé du commandement en l'absence de Cabrera, avec les plus pressantes recommandations de sa part de veiller sur la Française, et de lui procurer tout le confort dont elle pourrait avoir besoin.



## CHAPITRE QUATRIÈME

## LE DOCTEUR LÉON RIVARD

Pendant que les scènes que nous avons racontées dans le chapitre précédent se passaient aux environs de Matance, il se préparait, à la Nouvelle-Orléans, un complot, dans le but de priver le capitaine Pierre de St-Luc de la succession de feu Alphonse Meunier.

Le No 7, rue des Bons Enfants, dans la municipalité de la Nouvelle-Orléans, faubourg Marigny, était une maison basse, à un étage, en briques. Des persiennes vertes, aux croisées, étaient constamment fermées. Cette maison se trouvait entourée de jardins qui l'isolaient des maisons voisines. Sur la porte d'entrée une vieille plaque de cuivre jaune portait pour inscription " Le Docteur Rivard ". La poussière et les fils d'araignée semblaient avoir été laissés sur les persiennes afin d'en protéger les peintures contre les injures du temps. Un certain air d'antique négligence régnait autour de cette habitation.

En entrant dans cette maison, une espèce d'antichambre servait d'étude à une couple de clercs en médecine, en même temps que de salle d'attente aux nombreux patients qui composaient la clientèle du Dr Rivard. De l'antichambre on passait dans la salle des consultations, et de cette dernière dans le cabinet du docteur.

De vieux meubles à la Louis XIII, rares et usés, une table carrée recouverte d'un tapis qui une fois fut vert et dont la couleur tirait actuellement sur celle du tabac, un large fauteuil rembourré en maroquin jadis rouge, quelques papiers épars sur la table, tel était le cabinet où nous devons entrer, pour assister à la scène qui s'y passa le 28 octobre 1836, trois jours après la publication du testament dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cette histoire.

Un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, mais qui paraît en avoir soixante, aux cheveux courts et grisonnants, que recouvre une petite calotte dont l'étoffe se perd sous une épaisse couche grasseuse, est assis dans le fauteuil. Les deux coudes appuyés sur sa table et la tête encaissée entre ses deux mains, il semble absorbé dans la lecture d'un document qui se trouve devant lui. Deux bougies jettent leur vive clarté sur le document ; l'espèce d'ombre que ses mains projettent sur sa figure, empêche de distinguer la contraction de ses lèvres et les plis qui sillonnent son front chauve et aplati, fuyant en arrière comme une tête de serpent.

De temps en temps, il regarde à une pendule en bois qui est au fond de son étude, puis il se remet à lire le document que, pour la dixième fois, il a déjà parcouru.

" — Il est en règle, s'écrie-t-il à haute voix et se parlant à lui-même, il est en règle ! Comment faire ? Cinq millions en bien-fonds et en bel et bon argent ! Et le docteur Rivard, car c'était lui, s'était levé, et après avoir parcouru deux à trois fois d'un pas rapide l'étude où il était, s'arrêta devant l'horloge.

— Neuf heures trente-cinq minutes ! mais que peut-il donc faire ? Je ne comprends pas ce retard. Il aurait dû être ici à neuf heures précises. Je vais attendre encore dix minutes, et s'il ne vient pas, j'irai voir moi-même où il peut être allé et ce qui peut le retenir.

Il se mit encore à parcourir son étude à pas longs et rapides, en allant de son fauteuil à l'horloge et de l'horloge au fauteuil. A chaque tour, il regardait le document, et jetait en retournant un coup d'œil impatient sur l'horloge. Enfin n'y pouvant plus tenir, il agita avec violence le cordon d'une clochette, qui se trouvait près du fauteuil et qui communiquait à la cuisine.

Une vieille négresse accourut, s'essuyant les mains à son tablier de coton blanc.

" — M. Pluchon, n'est-il pas encore arrivé, Marie ? n'est-il venu personne me demander ?

— Non, mon maître.

— Marie, tu connais M. Pluchon ?

— Oui, mon maître.

— Eh bien ! aussitôt qu'il viendra, tu le feras, entrer. Je ne suis à la maison pour personne autres entends-tu, Marie ?

— Oui, mon maître.

— Quel temps fait-il ?

— Il mouillé, à gros lorage ; la pli y tombé comme une soupe.

— C'est bon Marie, tu vas te mettre sur le perron de la porte et attendre là, jusqu'à ce que M. Pluchon arrive, et tu le feras entrer, mais pas d'autres, entends-tu ?

— Mais, mon maître, moué y fais le souper pou li, mon la marmite y es au feu, personne peu veillé li.

— Au diable ta marmite et toi aussi. Va où je te dis.

Et la négresse s'en alla en grommelant entre ses dents : — Mé qué y a donc, le docteur, y fâché contre son lorloge, contre le soupé, contre moué, contre tout li monde, gros la tempête y va venir ! Moué attrapé les coups, ça sûr, si n'a pas son le soupé ; et ça sûr aussi y aura pas soupé, car mon la marmite va renversé, si personne pou veillé li, et ça sûr personne pou veillé li, si moué pas là. Sapré mossié Plichon !

Ce n'était pas le temps qui inquiétait la négresse, quoiqu'une pluie froide tombât avec abondance ; le vent soufflait par raffales, la nuit était noire, la rue déserte et obscure, à peine éclairée à de longs intervalles par des lanternes dont les vitres brisées avaient, dans plus d'un endroit, laissé le vent éteindre les lumières. Quelques lanternes conservaient encore cependant leur lumière pâle et lugubre et luttaient, en se balançant, contre les efforts du vent.

— Sapré M. Plichon ! murmurait la négresse, pourquoi y pas venir tout suite ? y va été cause mon la marmite va renverser, et mon maître baté moué, si moué donné pas li son le soupé, sapré mossié Plichon ! La pli y tombe comme tout ; mais ça, c'est égal, moué pas fondre comme sucre, moué coutumé !

Et la vieille Marie, stoïquement assise sur le perron de la porte, plongeait de son œil unique à



travers l'obscurité de la rue. — Il lui sembla entrevoir dans la distance une ombre indistincte qui passait sous la réflexion d'une lanterne.

— Qué qu'un vini, ça c'est sûr, murmura-t-elle.

Et elle se baissa presque jusqu'à terre pour mieux voir. A mesure qu'elle regardait, il lui semblait que l'obscurité augmentait ; elle ne distinguait plus rien, mais bientôt elle put entendre les pas précipités d'un homme qui accourait. Cette fois elle ne s'était pas trompée. Un petit homme, armé d'un immense parapluie de coton, s'arrêta devant la négresse.

— Oh ! c'est vous, mossié Plichon. Encore un peu vous fesez renversé mon la marmite. Entri, mossié Plichon, mo maître attendé li depuis tantôt longtemps.

En effet, cet homme, c'était M. Pluchon, qui sans faire attention à ce que lui disait la négresse, entra dans la maison et se rendit jusqu'au cabinet du Dr Rivard, qu'il trouva dans l'acte de prendre son chapeau et sa canne pour sortir.

— Bonsoir, M. Pluchon.

— Bonsoir, docteur.

— Mais qui est-ce qui vous a donc retenu si longtemps ? j'allais justement sortir, pour savoir ce qui vous était arrivé.

— Asseyons-nous d'abord, je n'en puis plus de fatigue, je suis tout essoufflé et mouillé jusqu'aux os. Ne pourriez-vous me donner un petit verre de cognac ?

— Avec plaisir. Prenez haleine, et racontez-moi ce qu'il y a de nouveau. Avez-vous vu M. Jacques, le greffier de la Cour des Preuves ?

— Attendez un peu. J'en ai bien d'autres à vous conter.

Et M. Pluchon ayant ôté sa redingote, qu'il plaça sur le dos d'une chaise, après avoir mis son large parapluie dans un coin, se servit un énorme verre de cognac qu'il avala d'un trait, en regardant avec ses petits yeux de furêt la figure inquiète du Dr Rivard.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher M. Pluchon ?

— Mauvaise nouvelle.

— M. Jacques se douterait-il de quelque chose ?

— Pas le moins du monde. Au contraire il m'a pressé ce soir d'accepter son offre et de commencer, dès demain à huit heures du matin, à mettre en ordre toutes les vieilles paperasses qui se trouvent dans les voûtes du greffe de la Cour des Preuves. Après avoir fait semblant de disputer sur le salaire, j'ai fini par accepter.

— Mais tout va pour le mieux ! Il ne vous sera pas difficile d'enlever la petite cassette de maroquin rouge, à clous jaunes. Vous la connaissez bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, je la connais bien ; je l'ai encore vue ce matin, quand je suis allé avec M. Jacques dans les voûtes du greffe, sous prétexte d'examiner la besogne que j'aurais à faire.

— Qu'est-ce qui peut donc vous agiter ainsi ? Il n'y avait que M. Jacques à craindre.

— Le navire à trois mâts, le *Sauveur*, est arrivé !

— Le *Sauveur* est arrivé !

— Arrivé ; oui, ce soir à cinq heures ; il est maintenant amarré au quai, au pied de la rue Conti !

— Et le *Zéphyr* ?

— Le *Zéphyr* est attendu d'un jour à l'autre. Peut-être cette nuit, peut-être demain. Le capitaine du *Sauveur*, que je reconnus, par un pur hasard, au café de la bourse St-Louis, m'a dit qu'ils avaient fait route ensemble depuis Rio jusque par les 23 degrés de latitude nord, où il avait laissé le *Zéphyr* qui devait que relâcher à Matance, dans l'île de Cuba. C'est la rencontre du capitaine qui m'a retenu si longtemps.

A mesure que M. Pluchon parlait, une pâleur livide envahissait toute la figure maigre et osseuse du Dr Rivard. Une sueur froide couvrait son front plat et écrasé. Il sut néanmoins contenir son émotion, et se servant un coup de cognac qu'il mêla d'un peu d'eau, il fit signe à M. Pluchon d'en faire autant.

Ces deux hommes gardèrent le silence pendant quelque temps. Tous les deux pensaient ; mais leurs pensées étaient bien différentes.

M. Pluchon, lui, pensait que tout était perdu, et que les trente-cinq mille dollars que lui avait promis le Dr Rivard, en cas de réussite, étaient aussi perdus. Fin, rusé, adroit pour exécuter les ordres qu'un autre lui aurait donnés, il manquait de cette intelligence et de cette énergie qui ne se rebutent de rien, et qui s'aiguillonnent et se développent au contact des difficultés et des obstacles. Sous une figure passablement insignifiante, à l'exception de ses yeux de furêt et de son nez pincé, il cachait l'âme la plus noire. Il avait reçu une certaine éducation dans un collège et exerçait par forme, les fonctions de huissier. D'un caractère profondément dégradé, il ne reculait devant aucune bassesse. D'une sordide avarice, un crime, quelque atroce qu'il fut, ne lui répugnait pas, pourvu qu'il fut bien payé pour le commettre. Il avait la main toujours prête, mais il fallait une tête pour la diriger.

Il en était tout autrement du Dr Léon Rivard. Ce contre-temps l'avait fortement contrarié, mais nullement découragé. Sa résolution était inébranlable, seulement il voyait ses plans dérangés. D'abord il ne s'était proposé que d'user de ruses et d'intrigues, maintenant il voyait qu'il lui faudrait ajouter un crime de plus à ceux qu'il allait commettre ; peut-être un assassinat serait-il nécessaire. Il tenait dans ses mains les fils d'une trame qu'il avait ourdie avec soin, pour s'emparer de la succession d'Alphonse Meunier ; et l'arrivée subite de Pierre de St-Luc pouvait tout détruire ; il connaissait parfaitement son homme. M. Pluchon était dans ses mains un agent actif et sûr, qu'il faisait mouvoir à son gré ; il était d'ailleurs certain de sa discrétion, ayant toujours eu le soin de ne pas se compromettre directement lui-même, et tenant en main les preuves suffisantes pour faire condamner Pluchon pour deux ou trois crimes, dont un seul lui eut valu la potence.



Le Dr Rivard agissait d'autant plus sûrement, qu'il passait dans le monde pour un parfait honnête homme, pieux, dévôt et fréquentant régulièrement les églises.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous M. Pluchon ? Qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je crois que tout est perdu, fors l'honneur, comme on dit.

Dans toute autre circonstance, le Dr Rivard n'eut pu s'empêcher de rire d'entendre Pluchon parler d'honneur, mais d'autres choses l'occupaient en ce moment.

— Non, tout n'est pas perdu, seulement il faudra un peu plus d'activité, peut-être un peu plus d'argent, voilà tout. Pour l'activité, je crois que vous n'en manquez pas ; quant à l'argent, nous en avons assez, Dieu merci !

— Que faut-il faire ?

— Écoutez et retenez bien ce que je vais vous dire : d'abord, avant tout, il faut que demain à neuf heures du matin, j'aie ici en ma possession la petite cassette de maroquin rouge, où sont enfermés les papiers de feu M. Meunier.

— Vous l'aurez.

— Ensuite, il faut qu'en sortant d'ici vous alliez trouver Édouard Phaneuf, le pilote, et lui dire que, coûte que coûte, il est nécessaire que le capitaine Pierre n'arrive pas à la ville avant que vous en ayez été averti. Vous arrangerez vos plans ensemble pour cela. Voici cinquante piastres que vous lui donnerez en à-compte. Qu'il parte de suite et se tienne à l'embouchure du fleuve, ou croise en vu jusqu'à l'arrivée du *Zéphyr*.

— Je le verrai.

— Aussitôt que vous aurez donné vos instructions à Édouard Phaneuf, vous irez trouver la mère Coco-Letard, et vous la préviendrez que, d'un instant à l'autre, vous pourrez avoir besoin de sa maison, qu'elle appelle "son habitation des champs", vous savez ?

— Oui.

— Vous lui direz qu'un certain monsieur aura besoin d'y être conduit ; et qu'une fois rendu dans son habitation des champs, il faudra le saisir et l'attacher : ses trois grands garçons pourront suffire et vous en donner avis en toute hâte. Vous vous arrangerez avec elle pour lui désigner le capitaine Pierre. Voici vingt-cinq...

Le Dr Rivard et M. Pluchon se retournèrent du côté de la porte du cabinet. Un léger bruit semblable aux pas de quelqu'un qui se retire, s'était fait entendre dans la pièce voisine. Le Docteur, effrayé, courut à la porte qu'il ouvrit, il ne vit personne ; il alla à la seconde qu'il ouvrit aussi, il n'y avait personne. Après avoir donné un tour de clef, il revint s'asseoir à son fauteuil dans son cabinet. — Ce n'est rien, dit-il, c'est le vent qui souffle à travers les persiennes. — Prenons un coup de vin. Le Docteur prit un peu de vin rouge, et M. Pluchon se servit un plein verre de cognac, qu'il vida d'un trait.

— Je vous disais donc que vous donnerez ces vingt-cinq dollars à la mère Coco-Letard ; vous lui direz qu'elle en aura autant pour chaque jour qu'elle gardera le monsieur chez elle ; qu'elle n'ait pas d'inquiétude pour la nourriture, et que moins elle lui en donnera, sera le mieux pour sa santé ; enfin que si, par accident, le monsieur venait à mourir au bout d'une semaine et pas avant, vous entendez, eh bien ! ça sera un accident et non pas sa faute ; dans ce dernier cas, elle aura 100 dollars pour les frais d'enterrement, vous comprenez ? Surtout prenez bien vos précautions pour qu'elle ne laisse pas échapper le capitaine Pierre aussitôt qu'il mettra le pied sur la levée, s'il y met jamais les pieds !

— Soyez tranquille.

— Maintenant partez. Voici ma bourse, elle contient cent dollars pour vous. Venez ici demain matin à six heures, vous me direz le résultat de vos démarches. N'oubliez pas que, quelque chose qui arrive, il me faut ici la petite cassette à neuf heures demain matin.

— Vous pouvez compter sur moi."

M. Pluchon remit sa redingote, prit son chapeau et son parapluie, et sortit.

Le lendemain matin à six heures, J. Pluchon annonçait au Dr Rivard que le *Zéphyr* n'était pas encore arrivé, que le pilote Édouard Phaneuf était parti pour l'embouchure du fleuve, et que la mère Coco-Letard était en sentinelle sur la levée, plus bas que le couvent des Ursulines, d'où elle pouvait apercevoir de loin et suivre de la vue le *Zéphyr* quand il arriverait.

Le docteur Rivard demeura enfermé dans son cabinet jusqu'à huit heures avec M. Pluchon, lui donnant ses instructions ultérieures au cas où le capitaine Pierre arriverait.

À huit heures, M. Pluchon partit pour se rendre au greffe de la Cour des Preuves, où l'attendait M. Jacques.

À neuf heures, M. Pluchon arrivait chez le Dr Rivard, tenant quelque chose enveloppé dans un foulard, sous son bras.

La porte était fermée. Il sonna. La vieille Marie courut à la porte et l'ouvrit. En voyant M. Pluchon elle fit une grimace, que celui-ci ne remarqua point, tant cette grimace pouvait être prise pour une simple contraction des muscles dans la figure de la négresse.

— Vous pas puvé voir mon maître ; mon maître li couché, li passé toute la nuit à écri, et a di pas réveillé li.

— Va réveiller ton maître, vieille sorcière, ou je t'enfonce ; dis-lui que c'est M. Pluchon qui lui apporte ce qu'il lui a promis."

La négresse s'en alla réveiller son maître, en murmurant entre ses dents "sapré Mossié Plucho !"

Mais le docteur qui s'était jeté sur un lit de sangle tout habillé et qui ne dormait pas, avait entendu M. Pluchon, et il venait pour le faire entrer.

M. Pluchon lui remit le paquet qu'il avait sous le bras.



Le docteur, après l'avoir congédié sans façon, entra dans son cabinet où il s'enferma, détacha le foulard, et un sourire de suprême satisfaction vint errer sur ses lèvres et se répandit sur sa figure... Il tenait en sa possession la petite cassette de maroquin rouge !

## CHAPITRE CINQUIÈME

### UNE SCÈNE A BORD

Depuis que le *Zéphyr* était sorti de la baie de Matance, le vent avait été variable, sautant subitement d'un point à l'autre du compas, de manière à parcourir la rose des vents dans toutes ses directions. Toute la journée, de gros nuages sombres étaient restés suspendus à la voûte du firmament ; l'atmosphère était lourde et pesant ; le thermomètre, vers les cinq heures de l'après-midi, était tombé considérablement. Tout présageait l'orage pour la nuit.

Le capitaine Pierre se promenait sur le pont, regardant de temps en temps le petit hunier, qui frisait au vent.

— Babord un peu la barre, cria le capitaine au timonier.

— Babord un peu la barre, répéta le timonier.

— Où le vaisseau a-t-il le cap ?

— Nord, quart nord-ouest.

— Holà, en avant là, des hommes à la hune de misaine, pour prendre deux ris dans le petit hunier.

Cinq à six matelots s'élançèrent par les haubans du mât de misaine, et en un instant furent sur son hunier.

— Amène le petit perroquet !

— Oui, oui, capitaine.

— Brasse sous le vent la grand'voile et le grand hunier ! — Des hommes à l'artimon pour serrer la perruche ! Un peu vite, mes enfants. — Borde roide la brigantine ! C'est bien. — Amarre partout.

Le capitaine, après avoir donné successivement ses ordres qui furent exécutés vivement par les gens du quart, fit trois à quatre tours sur le pont, puis revenant à l'arrière :

— Timonier, gagnons-nous sur la route ?

— Oui, capitaine.

— Combien ?

— Deux points.

— Babord encore la barre un peu !

— Babord la barre un peu, répéta le timonier.

— C'est bon là, droit la barre maintenant !

Et le *Zéphyr*, donnant à la bande sur tribord fendit l'onde qui s'ouvrait en bouillonnant sous sa proue et laissa loin derrière lui une trace écumeuse.

Sir Arthur Gosford était assis sur le pont ayant d'un côté sa fille Clarisse, et de l'autre Miss Thornbull. Tous trois gardaient le silence, suivant des yeux les différentes manœuvres qu'exécutaient les matelots, et écoutant les ordres du capitaine.

Il y a quelque chose de si neuf dans ce langage de mer, si brusque, si rude, si court, que l'on semble involontairement l'admirer comme une expression d'un monde inconnu. Et, à la veille d'un orage, sur l'immensité des mers où l'on ne voit que des flots mugissant, s'entre-choquant, écumant, à droite, à gauche, à l'avant, à l'arrière et partout, l'âme est si impressionnable, qu'un rire, un accident de tous les jours, l'agite et la transporte !

Sir Arthur Gosford admirait la sublimité du spectacle qui se déroulait dans cet immense horizon. Miss Thornbull éprouvait une certaine crainte vague et indéfinissable ; et Clarisse, malgré sa vive gaieté, était sérieuse ; elle regardait furtivement le capitaine Pierre, admirant sa belle figure si noble, et sa voix sonore si mâle. Il était en ce moment appuyé sur le bastingage de tribord, regardant fixement à l'arrière, comme s'il eût cru entrevoir quelque chose. On n'entendait que le bruit des pas des matelots sur le pont, et le sifflement des vents dans les cordages.

— Quelqu'un là, ma longue-vue ! cria le capitaine.

— La voici, capitaine, dit Sir Arthur Gosford, en se levant, pour la lui donner.

— Pardon, merci, monsieur.

Le capitaine regarda quelque temps, balayant l'horizon de la longue-vue et lui faisant décrire un cercle assez considérable.

— Rien, dit-il en enfonçant avec la paume de sa main droite les tuyaux de la longue-vue les uns dans les autres ; j'avais cru apercevoir quelque chose.

— Holà, ho ! En avant là, un homme au haut du mât.

Un matelot monta dans le grand mât, et en quelques instants fut au grand cacatoës.

— Y a-t-il quelque chose en vue ?

— Non capitaine.

Un instant après cependant, on entendit du haut du grand mât une voix qui criait :

— Deux voiles à l'arrière à nous.

— De quel côté, demanda le capitaine.

— Babord à nous.

— A quelle distance ?

— Une trentaine de milles.

— Quelle route ?

— Sur nos traces.

— C'est bien. Tu peux descendre maintenant !

A peine le mot "deux voiles à l'arrière à nous" eut-il retenti sur le pont, qu'un homme dans la cabine se jetait à bas de son lit, à moitié mort de frayeur, passant à la hâte un pantalon, chaussant ses savates, et s'enveloppant d'une vaste robe de chambre de flanelle blanche. Son immense bonnet de coton blanc et les traces visibles du mal de mer lui donnaient l'apparence d'un revenant.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? criait notre malade du haut de sa voix nazillarde et tremblante.

A la vue de cette apparition, si grotesquement comique, qui, dans son trouble, au lieu de monter



par l'escalier, avait sauté sur la table et débouchait par le grand hublot de la cabine, Clarisse Gosford ne put réprimer un éclat de rire si vrai, si franc, que malgré la solennité du moment, chacun fut saisi de la contagion ; le capitaine lui-même ne put s'empêcher de faire chorus. Il n'y eut que Miss Thornbull qui n'éclata pas.

— Mais ma chère, lui dit à voix basse Clarisse, qui était venue se mettre à ses côtés, as-tu jamais vu semblable figure ? on dirait du dernier des Mohicans, sortant de la tombe de ses pères pour réclamer le patrimoine de ses ancêtres.

Le capitaine, qui avait entendu la remarque de Clarisse Gosford à son amie, ne put s'empêcher de lui dire, en se penchant à son oreille et en souriant :

— Vous êtes une petite méchante !

— Vous croyez ! lui répondit-elle, sur le même ton, en faisant une petite moue pleine de coquette gentillesse ; puis élevant la voix :

— Oh ! monseigneur le comte d'Alcantara, que nous sommes heureuses de vous voir arriver. Si vous saviez comme ma pauvre Sara est effrayée ! Elle qui a si peur d'un orage sur terre, que sera-ce donc d'une tempête sur mer ? Croyez-vous que nous allons avoir une tempête ? vous qui êtes marin, vous connaissez cela.

— Mais cela dépend, répondit le comte, qui ne s'était pas aperçu que les éclats de rire avaient été dirigés à son adresse ; qu'en pensez-vous, capitaine ?

— Je ne crois pas que nous ayions de tempête peut-être un peu de vent cette nuit, mais pas trop fort.

— C'est aussi mon opinion, à moins cependant... hem ! Et il regarda Miss Thornbull, en se drapant dans sa longue robe de chambre et en prenant un air connaisseur.

— A moins cependant ? reprit Clarisse.

— A moins qu'il n'y ait... qu'il n'y ait... une tempête, continua-t-il.

— Oh ! c'est juste. Vous donc, ma chère Sara, comme nous devons être heureuses d'avoir avec nous un homme d'une aussi grande expérience. Savez-vous, monseigneur, que mon amie me disait, il n'y a encore que quelques minutes, que, sans vous à bord, elle mourrait de frayeur, surtout si nous avions le malheur de faire la rencontre de quelques navires suspects. Croyez-vous qu'il y ait quelque danger ?

— Mais cela dépend, mademoiselle, répliqua le comte en se dressant au moins un demi pouce sur ses talons de savates (ses savates aussi avaient des talons), se croisant les bras, à la Marius, après avoir placé son bonnet de coton à la militaire sur le coin de sa tête, et se donnant l'air le plus capable ; mais cela dépend.

Sara était devenue rouge comme une cerise et était toute honteuse. Elle jeta un coup d'œil suppliant à Clarisse ; mais, celle-ci, la gaie et la gâtée enfant qu'elle était, n'y fit pas attention et continua :

— Vous protégerez ma chère Sara, n'est-ce pas, monseigneur, elle a tant confiance en vous ! quant

à moi, je suis brave, je suis la fille d'un officier ; j'ai mon père et peut-être aussi que M. le capitaine ne m'abandonnerait pas dans un danger ; mais comme Sara est peureuse, j'aime mieux qu'elle soit sous votre protection.

— C'est juste, la moins brave doit avoir le meilleur protecteur ; et quoique je n'aie pas la présomption de me croire plus puissant que votre père et le capitaine réunis, j'ose au moins espérer que, dans la circonstance, Mlle Sara n'aura pas occasion de se repentir de l'honneur qu'elle me fait de me choisir son défenseur. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

Et le comte sembla se grandir encore d'un demi-pouce, tant il étirait les muscles de son col par en haut.

En ce moment son bonnet de nuit de coton tomba, et comme il avait oublié sa perruque, il laissa voir à nu son crâne nouvellement rasé. Dans son excitation, le comte ne s'était pas aperçu de la perte de son bonnet.

Cette nouvelle exhibition vint mettre le comble à l'hilarité des spectateurs.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Clarisse, et elle se roula sur son banc, se tenant le côté avec ses deux mains, — oh ! mon Dieu ! je vais mourir !

— Qu'est-ce que c'est, ma chère demoiselle, s'écria le comte, en faisant un pas et étendant les bras pour soutenir Clarisse ; permettez...

— Oh ! n'approchez pas, n'approchez pas ; ce n'est rien, un point de côté, et se levant elle alla en courant s'enfermer dans la cabine, que leur avait cédée le capitaine.

Sara profita du départ de Clarisse pour la suivre et descendre avec elle dans la cabine.

— C'est extraordinaire, comme elle est nerveuse, votre fille. Sir Gosford ! est-elle souvent sujette à ces points de côtés ! s'informa le comte d'un air tout à fait intéressé.

— Oh ! mais non, répondit Sir Gosford, qui avait de la peine à tenir son sérieux.

— Vous feriez bien d'y veiller ; j'ai connu une jeune personne, qui, par parenthèse, était une de mes nièces, si sujette à des attaques de nerfs, qu'elle finit par devenir toute perclue par les rhumatismes.

— Vraiment.

— Bien sûr, ceci est arrivé... attendez donc... je me rappelle bien de la date pourtant... C'était... oh ! c'est un peu ancien, c'est vrai, c'était deux ans avant que j'eusse l'âge de raison.

— Et depuis combien de temps l'avez-vous votre âge de raison ? demanda une agaçante petite voix, qui semblait venir de l'escalier de la cabine.

— Oh ! mademoiselle Clarisse, est-ce vous ? comment vous trouvez-vous ?

Sir Arthur fit un signe sévère à sa fille, qui supprima sur ses merveilleuses petites lèvres, quelque sarcastique remarque prête à s'échapper.

— Mais mieux, bien mieux, merci. Et vous, comment vous sentez-vous du mal de mer ?



— Le grand air me fait du bien, et d'ailleurs l'espèce d'imperceptible émotion que m'a causée, par rapport à vous et à mademoiselle Sara, l'annonce de deux voiles étrangères, m'a complètement guéri.

— Vous êtes bien bon, monseigneur, de vous inquiéter ainsi de nous.

— Au contraire, voyez-vous, nous autres militaires, nous sommes les protecteurs nés du sexe le plus faible.

Le mot Don Quichotte vint trembler sur les lèvres de Clarisse.

— Mais à propos, continua le comte, où sont-elles ces voiles étrangères? j'ai beau regarder partout, je ne vois que le ciel et l'eau.

— On ne les voit pas encore, répondit Clarisse en jetant un coup d'œil au capitaine, il commence à faire sombre, mais du haut du mât, on a parfaitement pu distinguer que c'était deux vaisseaux pirates. Il est tout probable que demain nous serons attaqués!

Clarisse Gosford et tous les autres étaient loin de penser que ce qu'elle disait là, par esprit d'innocente malice, pouvait bien être la vérité.

— Pas possible. Qu'en pensez-vous, capitaine?

— Ce que j'en pense, répondit le capitaine, c'est que ce sont deux bons vaisseaux marchands, qui vont probablement à la Nouvelle-Orléans ou à la Mobile et que demain nous aurons complètement perdus de vue et laissés bien loin derrière nous."

En ce moment la clochette du souper se fit entendre, et le comte, passant cette fois par l'escalier, alla réparer sa toilette pour se mettre à la table, où le capitaine et tous les passagers s'assirent.

Le repas fut gai, comme le sont tous les repas en mer lorsqu'il ne fait pas de tempête.

Le comte rassuré par le capitaine, à l'endroit des deux voiles à l'arrière, fut d'une excessive jovialité.

Après le souper, on monta sur le pont; le capitaine et Sir Gosford se promenèrent ensemble; Clarisse et son amie, appuyées sur le bord du navire, regardaient les bouillons phosphorescents qui semblaient courir le long du navire, en faisant un bruit semblable à celui d'un bâton mouillé avec lequel on brasserait des cendres rouges. Le comte lui, alla se coucher pour prévenir l'effet du tangage, qui commençait un peu, disait-il, à lui remuer les vivres sur l'estomac, qu'il avait affaibli par de copieux tributs journalièrement répétés.

Le vent avait un peu renforcé, mais le ciel s'était éclairci; les nuages s'étaient dispersés; et le firmament d'un bleu si pur sous les tropiques, étincelait des feux des milliards d'étoiles dont il était parsemé.

Les deux jeunes filles continuèrent longtemps à garder le silence, chacune emportée par ses pensées dans des songes bien différents. Clarisse songeait à la Nouvelle-Orléans et à New-York, aux théâtres, aux bals et aux plaisirs de toutes sortes qui allaient éclore sous ses pas. Sara, elle, pensait à sa vieille mère et à son père; et aussi elle avait bien regret pour quelqu'autre personne; un beau jeune homme qu'elle laissait derrière elle à Matance. Ce beau jeune homme, au teint brun, à la moustache légère,

à la taille si souple, si brave, si galant et si amoureux, elle le quittait, et peut-être pour ne plus le revoir? Son nom venait involontairement mourir sur ses lèvres. Pauvre Sara, elle pensait à son amant. Son cœur était gonflé et ses lèvres entr'ouvertes semblaient murmurer le nom d'Antonio, mais si faible, mais si bas qu'il n'y eut que son âme qui l'entendit; sa pauvre âme si triste! une larme vint briller à sa paupière et un soupir s'échappa de sa poitrine.

— Clarisse, je vais me coucher, vas-tu venir avec moi!

— Attends donc encore un peu, il fait si beau, l'air est si pur, le vent si frais.

— Je ne me sens pas bien, je crois que j'ai un peu la fièvre, ma tête est lourde.

— Oui! ma chère; eh bien! allons". Et toutes deux, après avoir embrassé Sir Gosford et souhaité le bonsoir au capitaine, descendirent à leur cabine.

Quelque temps après, un matelot piqua huit coups sur la cloche, et carillonna; c'était la fin du quart. Une voix se fit entendre sur l'avant qui criait:

— Tribord au quart!

Et le quart de tribord monta sur le pont pour remplacer les babordais, qui allèrent à leur tour se reposer, en attendant qu'un nouveau quart vint les rappeler à la manœuvre.

Le capitaine Pierre fit prendre un ris dans la grande voile et border. Après s'être assuré que tout était en ordre il alla se coucher, en recommandant qu'on le fit éveiller s'il survenait quelque chose d'inusité. Quand le capitaine descendit, il ventait une forte brise.

Tout était tranquille à bord. Les gens de quart, étendus sur le gaillard d'avant, fumaient leurs cigares.

De demi-heure en demi-heure, un matelot piquait la cloche, et criait d'une voix monotone:

— A l'autre et bon quart! brise réglée!

Chaque fois que ce cri se faisait entendre, un homme faisait un soubresaut dans la cabine, et se couvrait de son drap par dessus la tête dans son lit.

Cet homme, laissons-le reposer; il a le mal de mer; nous le retrouverons demain.

**CHIRURGIEN**

Tél: 2-7777.

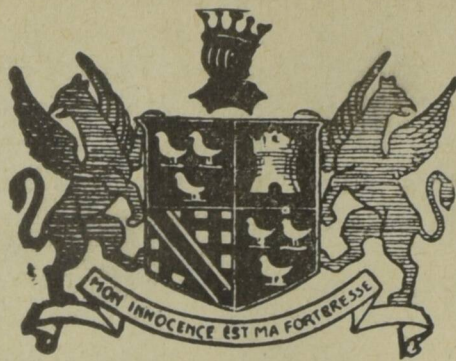
**Dr PAUL-V. MARCEAU**

Ex-élève des Hôpitaux de Paris.

**Spécialités: Maladies de l'Estomac et des Intestins, Examen Complet des Malades aux "Rayons X."**

**218, ST-FRANÇOIS, QUÉBEC.**



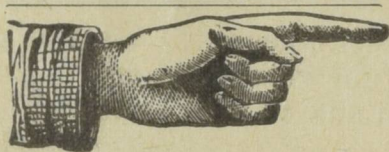


**DEMANDEZ NOS PRODUITS**

**Les chocolats MARIA CHAPDELAINE  
et chocolats SANS PAREIL**

*Bonbons Candiac*  
- (Canada) Limitée -

**LES LIQUEURS**



**FLUET**

A votre club, chez-vous, et où que vous soyez, insistez  
pour que l'on vous serve des Liqueurs **FLUET**

Les Liqueurs **FLUET** ont ce goût particulier qui les rendent délicieuses, stimulantes  
et rafraîchissantes et les font préférer par les personnes les plus difficiles.

Les Liqueurs **FLUET** ont obtenu la médaille d'Or à l'Exposition Provinciale de 1924  
et la médaille d'Or en 1925.

ACHETEZ-LES À LA CAISSE

**F.-A. FLUET**

65, DES PRAIRIES, QUEBEC.